



José Eduardo
Aqualusa

La reine Ginga

et comment les
Africains ont inventé
le monde

Métailié



Laville
F.B.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

José Eduardo Agualusa

La Reine Ginga et comment les africains ont inventé le monde

Francisco José, jeune prêtre brésilien, métis d'Indien et de Portugais, débarque à Luanda pour devenir le secrétaire de la reine Ginga, fille et sœur de rois, et reine elle-même.

Cette femme exceptionnelle (1581-1663) évinça les hommes de sa famille, s'empara de tous les attributs du pouvoir, se fit appeler "roi", entretint un harem d'hommes habillés en femmes et prit, les armes à la main, la tête de ses guerriers sur les champs de bataille. Fin stratège et diplomate, cruelle et séduisante, elle n'hésitait pas à s'allier à ses ennemis si nécessaire.

Le jeune héros brésilien, emporté par cette histoire tumultueuse, se trouve mêlé à la guerre de conquête des Hollandais et va d'aventure en aventure entre le Brésil et l'Afrique, sur les vaisseaux pirates.

José Eduardo Agualusa raconte une histoire véridique et étonnante dans un roman à la fois picaresque, vif, parfois poétique, plein de bruit et de fureur, d'amours interdites, de sang et de passion, de trahisons et de rebondissements palpitants. Dans un style magnifique il évoque aussi bien la cruauté de l'esclavage au Brésil que l'histoire dramatique de l'Afrique à travers le destin d'une très grande reine.

JOSÉ EDUARDO AGUALUSA est né en Angola en 1960. Après des études d'agronomie à Lisbonne, il est devenu grand reporter et écrivain, et vit désormais entre le Brésil, l'Angola et le Portugal. Ses romans sont traduits en vingt-cinq langues. Il a reçu l'Independent Foreign Fiction Prize en 2007 et a été nommé pour le Man Booker Prize en 2016. Il est l'auteur, entre autres, du *Marchand de passés*, de *La Guerre des anges* et de *Théorie générale de l'oubli*.



José Eduardo AGUALUSA

LA REINE GINGA

ET COMMENT LES AFRICAINS
ONT INVENTÉ LE MONDE

*Traduit du portugais (Angola)
par Danielle Schramm*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :

www.facebook.com/Metailie

www.instagram.com/editionsmetailie/

www.twitter.com/metailie



COUVERTURE

Design VPC

Photo © De Agostini Picture Library/GettyImages

Titre original : *A rainha Ginga e de como os africanos inventaram o mundo*

© José Eduardo Agualusa, 2014

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Frankfurt am Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2017

e-ISBN : 979-10-226-0626-4

ISSN : 0757-9276

Dans les jours anciens, ajouta-t-elle, les Africains regardaient la mer et ce qu'ils voyaient c'était la fin.

La mer était un mur, et non pas une route. À présent, les Africains regardent la mer et ils voient un chemin ouvert aux Portugais, mais qui leur est interdit.

Dans l'avenir, m'assura-t-elle, cette mer sera une mer africaine. Le chemin par lequel les Africains inventeront le monde.

Pour Harrie Lemmens qui m'a persuadé d'écrire ce roman.

*Pour Marília Gabriela, Lara et toutes les femmes africaines
qui, chaque jour, inventent le monde.*

*Quand les eaux recouvrirent la Terre et qu'après
naquirent les forêts, sept grands oiseaux, nos mères
ancestrales, arrivèrent à tire-d'aile depuis l'immense au-
delà. Trois de ces oiseaux se posèrent sur l'arbre du bien.
Trois se posèrent sur l'arbre du mal.
Le septième se mit à voler d'un arbre à l'autre.*

Légende yoruba

*La lumière avec laquelle tu vois les autres est la même
que celle avec laquelle les autres te voient.*

Proverbe nyaneka

Chapitre un

Où l'on raconte l'arrivée à Salvador du Congo du narrateur de cette histoire, le père pernamboucain Francisco José de Santa Cruz. Ce qui arriva vers l'année 1620. Où l'on raconte aussi comment ce prêtre devint le secrétaire de Ginga – plus tard dona Ana de Sousa, reine du Dongo et de la Matamba –, et comment il l'accompagna dans une fameuse et très admirable visite à Luanda.

La première fois que je la vis, Ginga regardait la mer. Elle était vêtue de riches pagnes et parée de beaux bijoux d'or autour du cou et de sonores malungas¹ d'argent et de cuivre autour des bras et des chevilles. C'était une petite femme, maigre de chair et, en général, sans beaucoup de présence, n'eussent été la richesse de sa mise et l'importance de la cour composée de ses dames de compagnie et des hommes en armes qui l'entouraient.

Cela se passait au royaume du Sonho, ou Soyo, peut-être sur la même plage qui vers la fin du XV^e siècle vit arriver Diogo Cão et les douze moines franciscains qui l'accompagnaient, à la rencontre de Mani-Soyo – le seigneur du Sonho. La même plage où Mani-Soyo se baigna dans les eaux du baptême, suivi par de nombreux autres nobles de sa cour. Ainsi, Notre Seigneur Jésus-Christ fit son entrée dans cette Éthiopie occidentale, trompant le père des ténèbres. Tout au moins, c'est ce que je croyais, alors.

Le matin où je vis Ginga pour la première fois, la mer était lisse et légère et si remplie de lumière qu'on aurait dit qu'à l'intérieur de ses eaux se levait un autre soleil. Les marins disent qu'une telle mer est sous la protection de Galena, l'une des néréides, ou sirènes, dont le nom en grec signifie calme lumineux, le calme de la mer inondée de soleil.

Cette lumière, jaillissant des eaux, demeure dans ma mémoire aussi vive que les premiers mots que j'échangeai avec Ginga.

Ginga me demanda, après les interminables paroles et gestes de courtoisie dont les habitants de ces contrées sont prodigues, bien plus que dans les capricieuses cours européennes, si je pensais qu'il y eût au monde des portes capables de fermer les chemins menant à la mer. Avant que j'eusse trouvé une réponse à une si étrange question, elle y répondit elle-même, en affirmant que non, il ne lui semblait pas qu'il fût possible de verrouiller les plages.

Dans les jours anciens, ajouta-t-elle, les Africains regardaient la mer et ce qu'ils voyaient c'était la fin. La mer était un mur, et non pas une route. À

présent, les Africains regardent la mer et ils voient un chemin ouvert aux Portugais, mais qui leur est interdit. Dans l'avenir, m'assura-t-elle, cette mer sera une mer africaine. Le chemin par lequel les Africains inventeront le monde.

Tout cela me fut dit par Ginga dans sa langue, qui à cette époque m'était non seulement étrangère mais impossible, car c'était comme croire que deux ruisseaux puissent communiquer l'un avec l'autre juste par la rumeur naturelle de leur course. Un Nègre, pour ainsi dire du même pays que moi, du nom de Domingos Vaz, lui servait de truchement, ou de tandala, qui est le titre que l'on donne chez les Ambundus à ceux qui exercent cet office. Ce Domingos Vaz était un individu de commerce agréable, très porté sur des divertissements de toutes sortes, ce qui ne troublait nullement son jugement ni ne le gênait dans son métier. Quand il apprit que j'étais naturel du Pernambouc et que, comme lui-même, j'avais vécu les premières années de ma vie dans un engenho, ses façons devinrent à mon égard encore plus affables, et il m'offrit tout de suite son amitié.

Ginga s'étonna de mon aspect, car elle ne voyait en moi de ressemblance ni avec les Portugais venus du royaume, ni avec les blonds Flamands, ou mafulos, comme on les connaît en Angola, encore moins avec les gens des différentes nations du sertão. Ma mère était une Indienne, lui expliquai-je, de la nation Caeté. J'ai hérité d'elle l'épaisse et très lisse chevelure noire, que je conserve encore, bien que moins foncée, malgré mon âge avancé, ainsi qu'un irrésistible penchant à la mélancolie. Mon père était un mulâtre, fils d'un commerçant de Póvoa do Varzim et d'une Nègresse du Minas, une femme pleine de grâce et de magie qui accompagna et illumina toute mon enfance. Je suis la somme, sans doute quelque peu extravagante, de tous ces sangs ennemis.

Puis, Ginga voulut savoir si j'étais là avec le propos de la servir comme secrétaire et comme conseiller, comme le lui avait promis le gouverneur portugais, Luís Mendes de Vasconcelos, ou plutôt, dit-elle avec malice, pour la convertir à la foi du Christ, car elle voyait bien par mon vêtement que j'étais un prêtre. Elle avait demandé un secrétaire et pas un religieux. En disant cela elle agita ses malungas et éclata d'un rire si aigre qu'il me paraissait venir du mafarrico, du démon, et me dit que toute sa foi se trouvait dans ses bijoux et

dans un coffre, que les Ambundus appellent mosete, où ils conservent les ossements de leurs ancêtres.

Cette nuit-là, dans le campement où nous passâmes la nuit, Domingos Vaz me raconta, avec une somme précieuse de détails, quelques-unes des cérémonies et des superstitions en usage chez les sauvages auxquelles il avait assisté. Je sentis, en l'écoutant, que je pénétrais au sein de l'Enfer et j'en fus rempli de terreur. Tant d'années écoulées, contemplant par-dessus mes frêles épaules le tumulte du passé, je sais aujourd'hui que ces pratiques ne sont pas plus diaboliques que tant d'autres dont je fus témoin au sein de l'Église catholique. Violences, injustices, iniquités insondables me paraissent encore plus viles que celles commises par les impies, car si ceux-là ignorent Dieu, les chrétiens fautent en Son Nom.

Quelques jours plus tard, sur l'île de Quindonga, naviguant sur le turbulent fleuve Quanza, où, après la destruction de la ville de Cabaça, le roi du Dongo s'était installé avec ses vassaux les plus puissants, j'assistai à un extraordinaire prodige, quand le ciel se trouva envahi d'oiseaux noirs, très grands, que personne jusque-là n'avait jamais vus dans cette région, pas plus que moi au Pernambouc ou à Salvador. Ces oiseaux volaient dans le ciel comme devenus fous, criant très fort, dans une langue que certains affirmaient être apparentée à celle des Muxicongos², en tout cas une langue humaine, ce que je ne pus croire. Toute la journée et toute la nuit, les oiseaux crièrent, ne laissant personne dormir. Lorsque le jour se leva, ils disparurent, laissant des plumes noires accrochées aux buissons qui entourent la ville, qu'il y a là en grande quantité, très denses et épineux.

Ginga me fit appeler et je vis, en entrant dans sa case, qu'elle était en compagnie du roi, son frère, le belliqueux Ngola Mbandi, ainsi que d'une dizaine de conseillers et puissants nobles. Ces grandes conversations sont dénommées par les gens "faire maca", ce qui veut dire échanger des paroles, car chaque notable y est invité à émettre son opinion.

Ngola, dont le visage rude et sévère comme taillé à la serpe m'impressionnait beaucoup, avait les yeux rouges, striés de sang, peut-être à cause de l'excès de la diamba qu'il avait fumée. La reine, qui à cette époque, nonobstant son port, ne l'était pas encore, portait sur ses épaules une cape rouge de belle facture, et cette cape paraissait faire flamboyer son visage, comme si un incendie la

consommait. Ginga discutait à voix forte avec son frère, comme si elle eût partagé avec lui la même vigoureuse condition de mâle et de potentat. Déjà à cette époque elle n'admettait pas être traitée comme une femelle. Et elle était si homme qu'en effet personne ne s'adressait à elle comme on s'adresse à une femme.

En m'apercevant, elle m'appela auprès d'elle, ce qui irrita encore plus son frère. À nouveau les deux se disputèrent, et, bien que je ne comprisse pas un mot, j'eus l'intuition qu'ils se disputaient à cause de moi. Domingos Vaz, debout à côté de Ginga, attendit qu'ils reprissent leur calme, après quoi, sur un geste d'elle, il commença à traduire.

Ngola Mbandi, qui avait été battu un peu plus de deux ans auparavant dans un combat contre les armées portugaises, prétendait se lancer dans une nouvelle guerre. Dans son esprit singulier, les oiseaux noirs de la veille, qui ne représentaient rien d'autre qu'une armée d'ancêtres morts au cours des nombreuses batailles contre le drapeau portugais, criaient vengeance.

Ngola Mbandi rappela la défaite des troupes de son père, le roi Ngola Quiluange, le 25 août 1585, contre l'armée du capitaine André Ferreira Pereira. Je connaissais cet épisode. Ngola Quiluange avait confié le commandement de ses guerriers à un vaillant capitaine appelé Ndala Quitunga. Les deux masses d'hommes armés se lancèrent l'une contre l'autre sur la rive d'un fleuve, au fond d'un vallon enfoui dans un épais brouillard. Les Portugais, bien qu'en nombre inférieur, comptaient sur la violence de la surprise que provoqueraient leurs canons, en plus d'un bataillon de cavalerie. À la fin, ils lancèrent contre les guerriers de Ndala Quitunga des meutes de chiens de guerre, animaux que les Ambundus n'avaient jamais vus et que, dans leur terreur, ils prirent pour des hommes transformés en monstres. Les troupes portugaises décapitèrent ce jour-là plusieurs milliers de guerriers ambundos. Pour témoignage de cet exploit, ils tranchèrent le nez des cadavres et emportèrent à Luanda leur infâme cargaison.

Ngola Mbandi rappela ensuite sa propre défaite, qu'il attribuait non seulement à la magie des Portugais mais, surtout, à celle des jagas du soba Culaxingo, ou Cassange, avec lequel les premiers s'étaient alliés. Culaxingo commandait une troupe de guerriers ensorcelés, qui disparaissaient au vu de

tout le monde, ou se laissaient traverser par les flèches comme s'ils avaient été faits d'eau, sans qu'ils eussent à souffrir le moindre mal.

Lorsque l'on me demanda mon opinion, je me rangeai à celle de la reine pour ce qui concernait la témérité de l'entreprise, en évitant cependant de contester les superstitions de Ngola Mbandi, y compris le présage des oiseaux hurleurs. J'attirai l'attention sur la puissance militaire des Portugais, en insistant sur le fait que tout désaccord serait mieux corrigé par la parole que par la force, car dans une guerre tout le monde sort vaincu, à commencer par l'intelligence. Le roi m'interrompit, irrité, insinuant que j'étais là non pas au service de Ginga et du sien, mais plutôt comme espion des Portugais. Sa sœur prit alors ma défense, avec une grande ferveur, en argumentant que c'était elle qui avait demandé au gouverneur portugais un secrétaire, quelqu'un qui connaissait la science de dessiner les mots. Se tournant vers moi elle me dit que je ne devais pas craindre que l'on me fît du mal, car étant son serviteur j'étais aussi son invité. Que je parle, donc, en toute liberté de pensée, car c'était pour cela qu'elle m'avait fait venir. J'insistai à nouveau sur l'importance de signer avec les Portugais un traité de paix et de concorde. Le seigneur dom Ngola Mbandi devrait présenter ses justes plaintes, surtout pour ce qui concernait la construction du fort d'Ambaca sur des terres qui depuis toujours étaient siennes, aussi bien qu'en ce qui concernait la capture d'esclaves et l'envoi de ceux-ci au Brésil, vu que les commerçants portugais s'emparaient chaque année de milliers de têtes, dépeuplant ainsi le royaume et amenuisant les familles. Il devrait aussi demander une indemnisation au gouverneur, dans le cas où celui-ci persistât à maintenir un fort à Ambaca. Finalement, je lui conseillai de solliciter l'aide du Portugal dans des conflits qui, à l'avenir, l'opposerait à des royaumes voisins.

Ngola Mbandi se calma. Il m'ordonna d'écrire une lettre adressée au gouverneur Luís Mendes de Vasconcelos. Le roi sollicitait auprès de cette puissante autorité de recevoir à Luanda une ambassade, à la tête de laquelle serait sa sœur aînée, Ginga, qui était pour lui une conseillère précieuse. Je rédigeai la lettre sur-le-champ, tâche à laquelle le roi et ses macotas assistèrent dans un silence respectueux. Puis je la scellai d'un cachet de cire, et la confiai à un messager.

Je retournai le cœur battant dans la maison que l'on avait mise à ma disposition. Cette nuit-là, un mauvais rêve m'affligea. Je me trouvais seul dans une jungle dense, et une armée de féroces oiseaux noirs, chacun de la taille d'un cheval, descendait du ciel pour m'attaquer. Je me réveillai en larmes aux premières lueurs du jour, affolé comme un enfant perdu dans la tanière d'un lion.

Domingos Vaz surgit peu après. Me voyant aussi tourmenté, il insista pour m'accompagner dans une visite à travers le quilombo et ses alentours. Tandis que nous traversions l'animation bruyante de ces quartiers, il me raconta sa vie et ses malheurs et bonheurs. Il était né à Luanda, mais avait grandi dans un engenho de sucre, dans l'île d'Itamaracá, qui en langue tupí veut dire pierre qui chante. À l'âge de quinze ans son maître le ramena en Angola, enchanté par son intelligence et sa belle apparence, pour le service de la maison. Peu après il commandait le reste de la domesticité. Le maître en question, un homme de couleur claire, naturel de Luanda, très fortuné, qui possédait des engenhos dans le Pernambouc et des palais dans la ville de São Salvador da Bahia et à Lisbonne, le vendit par la suite à Ginga, pour lui servir de truchement. Domingos Vaz avait appris enfant le quimbundo, le tupí et le portugais et, plus tard, alors qu'il habitait à Luanda, le congo, le français et le hollandais, usant de tous ces idiomes avec une aisance et une sûreté admirables. En remerciement de ses services, Ginga lui avait concédé quelques arpents de bonne terre, arrosée d'une eau abondante, et il y avait construit sa maison et planté ses semailles et ses cultures. En 1618, cependant, après la défaite des forces de Ngola Mbandi, les Portugais, telles des fourmis rouges, envahirent le royaume du Dongo, pillant, incendiant et emmenant des esclaves. Domingos Vaz perdit une trentaine d'esclaves, sa maison et tout ce qu'il avait cultivé.

Cela peut paraître bizarre qu'un esclave possède lui aussi des hommes captifs, mais en Angola comme chez les Maures et même au Brésil, c'est une chose très habituelle.

Domingos Vaz me conduisit à la maison où il habitait alors, située sur une vaste grève bordant le fleuve, auprès duquel plusieurs femmes étaient occupées à piler du maïs et à saler du poisson. Trois de ces femmes étaient ses épouses, l'une d'elles encore très jeune, au regard doux et d'une extraordinaire beauté, appelée Muxima, mot qui en quimbundo signifie "cœur". Domingos Vaz dut

certainement remarquer mon regard, fixé sur les seins délicats de la jeune fille, car il me dit en souriant que je pouvais la prendre et coucher avec elle, si tel était mon désir.

Je reculai, horrifié. Comment pouvait-il me proposer une telle abomination, cette jeune fille étant son épouse – même si elle ne l'était que selon les rituels païens – et moi, un serviteur de Dieu ?

Domingos Vaz sourit. Il rétorqua doucement que c'était une coutume dans les sertões d'Angola d'offrir l'une de ses femmes, en général la plus jeune, aux étrangers, ou à quelqu'un pour qui l'on nourrirait une affection particulière. Que je considère son geste comme celui d'un ami qui me voulait beaucoup de bien. Quant à la soutane, il savait pertinemment que de nombreux prêtres couchaient avec des femmes, procréant avec elles, et même, dans certains cas, élevant et éduquant cette descendance comme si elle était légitime.

– Le Dieu des chrétiens est très loin, ajouta Domingos Vaz.

En l'écoutant, je tressaillis.

Le grand fleuve Congo se jette dans la mer – cette mer que quelques-uns appellent encore l’océan Éthiopique – comme une immensité dans une autre immensité, un vaste tourbillon d’ombres et d’inquiétude. À plusieurs miles de la côte, alors que l’on n’aperçoit pas encore la terre, on devine déjà l’Afrique grâce au parfum vert apporté par la brise et à la sourde opacité des eaux.

Une chaloupe nous transporta du bateau à la plage. Nous étions à moins d’un mile de la côte quand un marin attira mon attention sur un animal extravagant, grand comme un bœuf, avec un museau de chien et des nageoires comme celles d’un phoque. Le marin me dit que, dans le fleuve Amazone, on trouvait aussi beaucoup de ces créatures étonnantes, et qu’on leur donnait là-bas le nom de poisson-bœuf ou manati. Il me dit aussi que les femelles allaitaient leurs petits au sein, comme de vraies femmes, tout en chantant, et que leur chant était si beau et si triste qu’il arrivait souvent que celui qui les écoutait devienne fou.

De ces animaux, que certains appellent aussi poisson-femme, est peut-être né le mythe des sirènes, avec lequel les marins aiment terrifier le *vulgus*, et il est lamentable que de nombreux auteurs respectables défendent encore aujourd’hui une si grande aberration. Dieu, puisque Dieu il y a, n’insufflerait jamais la vie à une si grossière contradiction, car il me semble que cela soit une tâche impossible que d’harmoniser la perfection de la femme, sa peau si douce et parfumée, avec la bestialité d’un poisson.

Devant moi, alors que j’écris ces pages, j’ai le récit du frère João dos Santos, *Etiópia Oriental e Vária História de Coisas Notáveis do Oriente*, “Éthiopie orientale et histoire variée des choses remarquables de l’Orient”, dans lequel celui-ci décrit, avec beaucoup d’erreurs grossières, ce que je pense être un manati :

“À quinze lieues de Sofala se trouvent les îles des Boccicas au large de la côte sud, dans la mer desquelles on trouve beaucoup de poissons-femmes, que les

habitants de ces îles pêchent et attrapent avec des lignes épaisses et de grands hameçons avec des chaînes en fer conçus uniquement pour cette pêche, et de leur chair ils tranchent des darnes qu'ils fument et qui ressemblent à de la viande de porc. Ce poisson a beaucoup de ressemblance avec des hommes et des femmes du ventre au cou, où se retrouvent tous les attributs que possèdent les femmes et les hommes. La femelle élève ses petits au sein qu'elles ont comme ceux des femmes. Du ventre en bas, ils ont une queue très épaisse et très longue, avec des nageoires comme un requin."

Le manati en question s'approcha de la chaloupe, faisant preuve d'une intense curiosité. L'un des rameurs, naturel de la région, suggéra qu'on le prenne en chasse, car sa chair a la réputation d'être savoureuse. Ces manatis sont doux, incapables de se défendre. La curiosité cause leur perte. Je pris l'animal en pitié et priai les marins de le laisser partir. Ils ne m'écoutèrent pas. Et s'emparèrent de harpons qu'ils lui plantèrent dans le corps, le saignèrent puis le hissèrent à bord. J'assistai à tout, le cœur rempli de peine.

Je sautai de la chaloupe, posant le pied pour la première fois sur le sol d'Afrique, en l'occurrence celle du royaume du Congo, la soutane tachée du sang innocent de l'animal, et j'y vis comme un mauvais présage. L'avenir me donna raison.

Je venais d'avoir vingt et un ans. J'étais un garçon encore imberbe, calme et curieux comme ce manati dont j'avais assisté à la torture et à l'assassinat. Mon père m'avait arraché, à l'âge de neuf ans, des tendres bras de ma grand-mère noire, pour m'emmener étudier au Collège royal d'Olinda. À quinze ans, j'entrai comme novice à la Compagnie de Jésus. J'abandonnai le Pernambouc sur un bateau négrier, le *Bonne Espérance*, à destination de São Salvador, l'Africaine, jadis appelée Ambasse, tête du royaume du Congo, pour rejoindre les frères jésuites dans une école qu'ils avaient fondée peu d'années auparavant. Je ne connaissais du monde que ce que j'avais lu dans les livres et soudainement je me trouvai là, dans cette lointaine Afrique, entouré de la convoitise et de l'infinie cruauté des hommes.

J'arrivai à un moment de conjuration et d'inquiétude, le royaume était divisé, des factions contre les Portugais, d'autres avec eux ; les unes contre l'Église et contre les prêtres, qu'elles accusaient de détruire les traditions indigènes, ce qui était vrai, et les autres défendant la christianisation rapide de

tout le royaume. Les frères jésuites ne s'entendaient pas non plus entre eux. Je découvris très vite que la plupart de ces religieux ne s'intéressaient qu'au nombre de pièces qu'ils pouvaient raffler et envoyer au Brésil, se trouvant là plutôt dans la condition de commerçants d'une pauvre humanité que dans celle de bergers des âmes. Peu d'entre eux agissaient avec miséricorde et charité envers ce malheureux peuple que nous étions censés instruire et convertir.

Dans cette atmosphère, huit ou neuf mois après mon arrivée, j'appris que le gouverneur, Luís Mendes de Vasconcelos, cherchait un homme instruit en lettres pour entrer comme secrétaire au service de la dame dona Ginga, sœur du roi du Dongo. Par un heureux hasard, elle se trouvait en visite au royaume du Sonho, en grand secret, pour des conversations avec des nobles de ce royaume et de celui du Congo voisin. J'allai trouver l'évêque, qui m'écouta attentivement et me donna tout de suite son assentiment, peut-être parce que ma présence à São Salvador du Congo ne plaisait pas à tout le monde, du fait de toutes les questions que je posais avec beaucoup de candeur.

En rejoignant le service de Ginga, en vérité je fuyais l'Église – mais je ne le savais pas encore à ce moment-là, ou peut-être le savais-je, mais je n'osais pas affronter mes doutes les plus profonds.

Je n'ai rien fait d'autre de toute ma vie, si longue et désordonnée, sinon fuir l'Église.

“Nous allons à Luanda”, me dit Domingos Vaz. Et sa joie était grande en me disant cela. Je me souviens qu’il pleuvait. L’eau tombait sur l’île comme si un fleuve coulait du ciel, encore plus vaste que celui qui nous entourait. De temps en temps, un éclair déchirait les nuages et l’on aurait dit que l’eau attisait les flammes au lieu de les éteindre, contrairement à ce que nous apprend l’expérience commune.

À Luanda, poursuivit Domingos Vaz, tu verras ce que tu n’as jamais vu, des églises et des remparts, des maisons nobles et des palais, et à l’intérieur des meubles ouvragés en bois précieux venus de Goa, des objets d’or et d’argent, des lits en ébène marquetés d’ivoire et d’écaille de tortue et recouverts de draps des Flandres garnis de très fines dentelles. Et les femmes ? Des femmes à la peau couleur de perle et aux cheveux lisses comme les tiens, disait-il, tendant la main pour toucher les miens, ce que je ne permis pas.

– Et les livres ? demandai-je. As-tu vu des livres ?

Il acquiesça, un peu surpris par ma question. Oui, il avait vu des livres, des livres religieux et des lettres de voyageurs, et même quelques romans de chevalerie, comme ce fameux *Amadis de Gaule*, ou le comique *Don Quichotte de La Manche*, qui se moquait si fort des romans qui l’avaient précédé.

Un ami de son premier maître qui possédait quelques-uns de ces livres avait l’habitude d’en faire la lecture à ses invités, au cours des soirées luandaïses. Lui, Domingos Vaz, avait souvent assisté à ces soirées tandis qu’il s’occupait de diriger les serviteurs.

Je voulus savoir le nom de cet homme illustre et instruit, et si je pouvais lui rendre visite à Luanda. Il s’appelait Bernardo de Menezes, m’informa Domingos Vaz, mais il était mort depuis quelques années, victime des fièvres, laissant à son fils sa bibliothèque et le reste de sa fortune.

Ce même jour, au milieu de l’après-midi, un officier de la cour de Ginga, du nom de Cacusso, vint me trouver, m’informant par gestes car, à cette époque,

je ne comprenais pas encore bien la langue ambunda, que nous entreprendrions notre marche vers Luanda lorsque le ciel se dégagerait. La pluie semblait vouloir étouffer le soleil. L'eau flottait, avec ses poissons désorientés et la mousse et les algues, à travers les buissons et les arbres, et envahissait tout, y compris les rêves.

Le ciel ne se dégagea pas ce jour-là ni même le suivant. Cela prit un mois, ou plus. La pluie finit par s'arrêter, mais le sol ne sécha pas. J'entendis parler d'hommes que la boue avait engloutis et que l'on ne retrouva jamais.

Il nous fallut attendre encore deux semaines. Nous fîmes la traversée du fleuve dans d'étroits canoës en bois d'ambatch. Sur la rive droite s'était formée une longue quibuca, nom que dans les campagnes d'Angola l'on donne aux caravanes marchandes transportant esclaves, caoutchouc ou ivoire ou, comme la nôtre, convoyant surtout des nobles et autres personnes importantes. Devant marchaient des chasseurs, agitant des clochettes et chantant et frappant sur des tambours pour éloigner les bêtes sauvages et alerter les paysans. Ginga se trouvait au centre, dans une riche maxila, ou palanquin, avec un dais en soie brodé d'or, dont le siège tapissé de pourpre aurait rendu jaloux Salomon lui-même. Elle était portée par quatre esclaves gigantesques, entourée de ses servantes qui agitaient des éventails et l'aspergeaient d'eau parfumée. Domingos Vaz et moi suivions à l'arrière, installés nous aussi dans de confortables maxilas et précédant une importante troupe d'esclaves qui portaient sur leur dos la nourriture et l'eau ainsi qu'un outillage varié. Une trentaine de joueurs de tambours, de chasseurs et d'hommes armés de mousquetons fermaient la marche, tout ce monde avançant dans une si bonne disposition que c'était une joie pour l'esprit de voir comment chantent et dansent les Africains.

Lors d'une des nuits où nous bivouaquions, Domingos Vaz me demanda si je croyais au Diable. Nous avions fait allumer un feu de branchages et sur ce feu le jeune Cacusso faisait griller des poissons du même nom que lui – à moins que ce ne fût lui qui l'eût pareil à celui des poissons.

Les cacussos sont très appréciés par les indigènes qui les pêchent dans les rivières, les salent et les font sécher, et les conservent ainsi très longtemps sans que leur saveur se perde. Nous mangions donc les cacussos en question avec de

la farine de manioc, tout en regardant danser les flammes. Le feu rappela à Domingos Vaz les flammes de l'Enfer, et il me demanda alors :

– Mon Père, est-ce que le Diable existe partout dans le monde ?

La question me prit de court. Je lui répondis que oui, bien sûr, l'existence et l'universalité du Diable font partie de la doctrine de l'Église et les théologiens s'accordent pour en assurer la vérité. Le Diable est l'ennemi, il se présente sous de nombreuses apparences, parfois coléreux et parfois avec des manières aimables, tendre comme un agneau.

Tandis que je discourais, Domingos Vaz traduisait mes paroles, pour la compréhension du jeune Cacusso et de deux autres garçons de belle allure qui l'accompagnaient. Ils me regardaient, leurs grands yeux écarquillés d'étonnement.

– Ils sont étonnés, expliqua Domingos Vaz, parce que dans nos contrées africaines il n'y a pas ce genre de maléfice. Avant l'arrivée de Diogo Cão³, la figure du démon n'existait pas en Afrique. Les Portugais ont apporté le chien dans leurs caravelles. Il vaudrait mieux qu'ils le remportent avec eux.

Devant mon désarroi, il m'expliqua : les gens ici pratiquent le culte des ancêtres ; ils croient, à la manière des anciens peuples païens, que les morts peuvent se manifester auprès des vivants sous forme d'animaux, ou de plantes, ou même de mouvements de la nature, comme le vent soufflant dans les roseaux, la pluie ruisselant, l'éclair déchirant le ciel.

On distingue parmi les sauvages des hommes qui se disent sorciers, que l'on appelle quimbandas et pour lesquels tous montrent une grande vénération. Les quimbandas se prétendent capables d'écouter et de déchiffrer la voix des esprits. Ainsi, le soba Ngola Mbandi, un quimbanda réputé, car il est fréquent que les rois, qui peuvent tout, soient aussi sorciers, avait vu dans le ciel voler ses grands-parents et avait écouté leurs plaintes, tandis que je n'y avais vu qu'une multitude de grands oiseaux noirs troublant l'azur vibrant.

Ils croient cela. Ils croient aussi en des divinités qui se cachent dans les profondeurs des eaux des rivières et des lacs, auxquelles ils donnent le nom de quiandas, et qui me semblent avoir quelque chose des fabuleuses sirènes dont j'ai parlé plus haut. Ils ne craignent cependant aucun être qui incarnerait le mal.

– C’est pour cela que j’ai affirmé, dit Domingos Vaz, en conclusion de sa petite hérésie, que le Diable n’a jamais parcouru nos contrées.

Il n’existe pas de meilleur piège pour le Diable, contestai-je, déjà un peu agacé, que de se rendre invisible ou inexistant. Si l’ennemi accourt en hurlant, il est aisé de le combattre. L’ennemi est dangereux lorsqu’il s’approche en silence dans l’obscurité de la nuit, sans que nous puissions deviner sa présence. Il existe dans les forêts du Brésil de toutes petites grenouilles dorées, belles comme des pierres précieuses, dont la peau produit un poison violent. Les Indiens, instruits des sciences de la forêt, enduisent les pointes de leurs flèches de ce poison, et les rendent ainsi doublement mortelles. Un jaguar, ou tout autre animal, qui lécherait innocemment des feuilles par où serait passée l’une de ces grenouilles, mourrait sur-le-champ. Ces malheureux animaux n’auraient pas vu la grenouille. Peut-être n’en connaîtraient-ils même pas l’existence. Et, pourtant, son poison les tuera.

De même que ces grenouilles se manifestent par leur poison, ainsi le Diable se fait-il connaître à travers le mal.

Mon sermon ne parut pas les convaincre. Cacusso voulut savoir si j’avais un peu du poison des grenouilles brésiliennes. Les deux autres aussi montrèrent plus de curiosité pour le poison que pour le Diable.

Moi, au contraire, je ne cessai de penser au Diable de toute la journée.

Luanda ne m'impressionna pas autant que je l'espérais, peut-être parce que, influencé par l'enthousiasme de Domingos Vaz, j'en attendais trop. Trop espérer est la racine de toute désillusion. Ceux qui espèrent peu, ceux-là sont les plus heureux des hommes.

Les maisons blanches s'éparpillent le long des plages, gravissent les mornes. Plus loin s'étire une étroite langue de sable, d'environ deux lieues de long, scintillant sous le soleil. C'est une vue harmonieuse, qui apaise et élève l'esprit. La grande masse des habitants de la ville sont des Nègres, esclaves ou serviteurs, ils pullulent dans les maisons et occupent la rue, faisant commerce, transportant toutes sortes de choses, ou, la plupart du temps, dormant et bavardant. Il y a aussi un grand nombre de marchandes, des femmes vêtues de beaux pagnes de couleurs vives, qui vendent du poisson sec, de la farine de manioc, des haricots, du maïs et des médecines pour toutes les maladies, y compris celles de l'esprit. Je vis aussi beaucoup de Gitans. Des familles entières, chassées du royaume, vivent aussi à Luanda, commerçant, mystifiant les pauvres d'esprit et opérant leurs prodiges trompeurs. Les Blancs qui habitent là, Portugais du royaume et du Brésil, et quelque autre Flamand, Français, Allemand, sont des individus aux visages fatigués, blêmes et amers, empoisonnés qu'ils sont par les fièvres, la cupidité et les basses intrigues.

Luanda avait alors un nouveau gouverneur, João Correia de Sousa, plus jeune, et surtout plus jeune d'esprit, que son prédécesseur, Luís Mendes de Vasconcelos.

Nous fûmes reçus aux portes de la ville, à la Maianga, par une assourdissante salve de coups de fusil, tirés depuis la forteresse, tandis qu'une colonne de cavaliers richement vêtus descendait à notre rencontre. Ces cavaliers nous conduisirent au palais, où nous attendaient l'évêque, de nombreux gentilshommes, hauts magistrats, fonctionnaires et riches commerçants, mais pas le gouverneur qui avait préféré se tenir à l'écart afin de mieux affirmer son

pouvoir. Ginga, ses dames de compagnie et ses servantes furent aussitôt logées dans une demeure près de la plage, propriété du senhor Rodrigo de Araújo, l'un des hommes les plus puissants de la ville. Je fus reçu dans un couvent des frères franciscains, qui m'accueillirent avec affection et beaucoup de questions.

Pendant sept jours, Ginga se promena à travers la ville. À chacune de ses sorties une troupe de curieux s'agglutinait autour d'elle, ce qui l'amusa au début, mais finit par l'irriter.

Plus agacée fut-elle après un malheureux malentendu. Le gouverneur eut l'idée, à son sens généreuse, d'envoyer acheter de splendides coupons de velours, de soies et de mousselines, et de les faire porter au meilleur tailleur de la ville pour qu'il y coupe des jupons, des robes et des corsages avec lesquels habiller l'ambassadrice du roi du Dongo. Le tailleur et ses esclaves travaillèrent nuit et jour, sans repos, une semaine entière, de façon à respecter une commande aussi importante. Quand, le jour venu, on lui porta ces vêtements, Ginga entra dans une rage folle. Je l'avais déjà vue auparavant se laisser aller à des démonstrations de colère, mais jamais d'une telle violence. Elle déchira de ses mains et de ses dents les délicates étoffes, tout en hurlant que l'on aille dire au gouverneur qu'elle ne manquait pas de quoi s'habiller. Dites-lui, insistait-elle, que j'irai vêtue selon mes propres lois, intelligence et entendement.

Ainsi, le jour même, vers six heures de l'après-midi, elle apparut dans le palais du gouverneur, habillée, comme à son habitude, d'une belle cape écarlate posée sur ses épaules maigres et d'un très fin pagne de mousseline, peint de fleurs, élégamment retenu à la taille par une ceinture de daim incrustée de diamants et autres pierres rares. Le gouverneur la reçut assis sur un siège haut, presque un trône, entouré par les autorités militaires. Pour Ginga, il avait prévu un coussin, brodé d'or, posé sur un tapis de soie. Il ne l'avait pas fait par malice ou mauvaise foi, mais plutôt pour plaire à l'ambassadrice, car ses conseillers lui avaient assuré que les puissants autochtones n'appréciaient pas les sièges et préféraient s'asseoir au ras du sol. Ginga ne l'entendit pas ainsi. Elle donna l'ordre à l'une de ses esclaves, une jeune femme gracieuse appelée Henda, de s'agenouiller sur le tapis et, au grand étonnement de tous les présents, elle s'assit sur le dos de la malheureuse.

Ce geste extraordinaire donna le ton de la rencontre ou de la maca, comme disent les Ambundus. Bien que le gouverneur João Correia de Sousa parlât

d'une position dominante, c'était comme s'il le faisait d'une position subalterne, telles étaient la superbe de Ginga et la clarté de ses idées. Quand le gouverneur lui présenta les conditions exigées en vue d'un traité de paix, entre autres que le roi Ngola Mbandi se reconnaisse comme vassal du souverain portugais et s'acquitte de ce fait du paiement du tribut annuel, Ginga contesta immédiatement ce point, rappelant qu'une telle charge ne pouvait s'imposer qu'à celui qui aurait été conquis par les armes, ce qui n'était pas le cas. Le roi du Dongo venait par son entremise et le cœur pur offrir son amitié au roi des Portugais et des Espagnols. Cependant, si le gouverneur préférait la guerre, qu'il sache que le roi, son frère, était préparé à cette éventualité et qu'il combattrait pour sa liberté et celle de ses enfants, et qu'ayant derrière lui, le soutenant, le souffle puissant de tous ses ancêtres, il combattrait d'autant plus féroce.

En entendant son discours si brillant et si empreint de justice, je me trouvai à plusieurs reprises en pensée auprès d'elle et du roi Ngola Mbandi.

Le gouverneur João Correia de Sousa accepta de renoncer au fort d'Ambaca et de le transférer dans la région de Luynha, de même qu'il fut d'accord pour obliger les commerçants portugais à restituer la plus grande partie des pièces volées ces dernières années au roi du Dongo et à ses sujets. Il fut également décidé que le Portugal et le royaume du Dongo s'aideraient mutuellement, dans le cas où ils seraient attaqués par des nations ennemies.

À la fin de la rencontre, le gouverneur se leva dans l'intention de reconduire l'ambassadrice vers la sortie. Il s'étonna qu'elle n'appelât pas l'esclave, celle-là même qui lui avait servi de siège, et qui était restée immobile et toujours à genoux sur le tapis. Ginga rit. Elle laissait l'esclave, répondit-elle. Elle n'avait pas coutume d'utiliser le même siège plus d'une fois. Cette esclave, nommée comme je l'ai dit plus haut Henda, eut un curieux destin. J'en parlerai le moment venu.

Pendant des jours on ne parla pas d'autre chose, à Luanda, sinon de la rare sagacité de l'ambassadrice du roi du Dongo. Je fus convié à une assemblée, où étaient présents les conseillers du gouverneur, ainsi que quelques-uns des plus riches commerçants de la ville. Je reconnus parmi eux M. Silvestre Bettencourt, un homme d'une très grande cruauté, dans la propriété duquel, au

Pernambouc, j'avais passé mes premières années d'enfance. Un grand ennemi de mon père. Je fus terrifié à l'idée qu'il me reconnaisse, mais cela n'arriva pas.

Tout le monde me reçut avec grande sympathie et curiosité, voulant savoir ce que je pensais de Ginga et de son frère, ainsi que les détails de ma vie dans l'île de Quindonga. À mesure que la nuit avançait et que le vin coulait, les gens se montraient plus nerveux et inamicaux. Je connus à cette occasion M. Rodrigo de Araújo, l'amphitryon de Ginga, qui était l'un de ceux qui se montraient le plus émerveillés par l'intelligence de l'ambassadrice. C'est une chose surnaturelle, disait-il, la facilité avec laquelle elle s'exprime. Dans son idée, l'intelligence, quand elle se manifeste chez une femme, et qui plus est une femme noire, est si incroyable qu'elle doit être considérée comme inspirée par le malin, et donc, relevant de la compétence du Saint-Office. Parmi les autres commerçants présents, Diogo de Menezes, fils de l'érudit Bernardo de Menezes, dont m'avait tant parlé Domingos Vaz, était très irrité par l'ordre du gouverneur que soient rendus à Ginga les esclaves volés. Comment pouvait-on admettre une telle chose, me demanda-t-il, si ces pièces avaient déjà été envoyées au Brésil et vendues à un bon prix aux propriétaires des engenhos ?

Tous voulaient savoir sur combien d'hommes armés pouvait compter Ngola Mbandi, si la guerre était déclarée, et combien d'entre eux disposaient de mousquetons et savaient s'en servir. J'étais confus de ne pouvoir les aider, d'abord parce que je n'étais installé à la cour de Ginga que depuis quelques mois, ensuite parce que je ne parlais pas la langue du pays et enfin parce que je n'étais pas instruit dans l'art de la guerre.

Ma réponse irrita l'assemblée. Diogo de Menezes me conseilla d'ouvrir l'œil, car avec ou sans soutane, j'étais toujours sujet du roi d'Espagne et du Portugal. D'après Diogo de Menezes, le gouverneur ne m'avait pas envoyé au Dongo pour servir les Nègres, mais pour le servir lui et la couronne.

Je retournai le cœur plein d'affliction au couvent des frères franciscains où, comme je l'ai écrit plus haut, j'étais logé. Je dormis très mal. Au petit matin, Domingos Vaz vint me trouver. Ginga voulait recevoir les eaux du baptême. Cela ne me surprit guère. Déjà, rien ne pouvait m'étonner venu de Ginga. Je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque dépit qu'elle n'eût pas eu l'idée de me demander conseil. Domingos Vaz devina mon amertume. Il me dit, en souriant, de ne pas me sentir contrarié, car la décision de Ginga n'était pas de

nature spirituelle, mais politique. En se convertissant, elle renforçait son alliance avec les Portugais, et en même temps elle prenait pour elle une part de la magie des chrétiens. Cela me répugnait, rétorquai-je aigrement, de l'entendre associer le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ à un vocabulaire de ce genre. La sorcellerie est œuvre du démon. En recevant les eaux sacrées du baptême, Ginga devrait renoncer à ses idoles et à ses bimbeloteries et autres immondices infernales. Domingos Vaz, apeuré par le ton de ma voix, implora mon pardon. Il était, dit-il, les yeux baissés, un homme ignorant, incapable de débattre avec moi. Mais quand même il lui semblait qu'il y avait beaucoup de magie dans la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, comme celle d'avoir marché sur l'eau, d'avoir rendu la vue à un aveugle ou transformé l'eau en vin, cette dernière étant le prodige qu'il appréciait le plus. Je souris, sans énergie pour argumenter avec lui, tant je le trouvais sincère dans les mots qu'il prononçait.

Le baptême de Ginga fut célébré dans la cathédrale, en présence de gentilshommes et dames et de puissants personnages. Mais même dans ces circonstances je ne vis pas ces dames au teint couleur de perle et aux noires et brillantes chevelures, dont Domingos Vaz prétendait qu'elles habitaient la ville. Les femmes portugaises montraient un semblant aussi méchant que les hommes, sinon pire, car à force de fuir le soleil dont elles craignaient la furie, elles avaient une peau grisâtre et sans éclat. Je vis, oui, de nombreuses dames métisses, fières et élégamment vêtues, mais je ne les trouvai ni plus belles ni plus dignes d'attention que les nobles dames du royaume du Dongo.

Une foule de curieux se pressaient à l'extérieur pour témoigner de la conversion et participer aux festivités. Le gouverneur João Correia de Sousa en personne fut le parrain, raison pour laquelle Ginga prit comme nom Ana de Sousa. Elle eut pour marraine dona Jerónima Mendes, plus connue dans la langue du pays comme dona Ngombe diá Quanza, épouse du capitaine de la cavalerie et dame de grande fortune.

Nous retournâmes au Dongo deux semaines après, des esclaves portaient sur leurs épaules les innombrables présents que le gouverneur et autres notables avaient offerts à Ginga, laquelle, à partir de ce moment de mon récit, je pouvais, légitimement mais pas complètement, appeler aussi dona Ana de Sousa.

Une nuit, alors que nous bivouaquions, dona Ana de Sousa me fit appeler. Je la trouvai assise sur un immense siège en paille, si élégante et fraîche que cela démentait les quarante années bien vécues qu'elle portait. Cinq joueurs de marimba la distraient, ainsi que ses dames de compagnie, en frappant harmonieusement sur leurs instruments, de telle sorte que l'on pouvait imaginer que de l'intérieur de ces calebasses et de ces bois jaillissaient des rivières et des chants d'oiseaux. Je m'assis à mon tour pour les écouter.

Après que les musiciens furent partis, Ginga me demanda en souriant si le baptême m'avait plu. Je lui répondis, sans cacher mes sentiments, que sa décision m'avait causé une grande surprise. Dans nos conversations antérieures, sur la question de la foi, je l'avais trouvée peu intéressée par les choses de Dieu, du véritable et authentique Dieu, très attachée qu'elle était à ses vieilles idoles et grandement méfiante à l'égard de l'Église. Elle sourit et m'offrit de m'asseoir sur un coussin à ses pieds. Assieds-toi, dit-elle, je vais te raconter une histoire que je tiens de mon père, qui lui-même la tenait de son père. Ici, sur cette terre d'Afrique, nous aimons beaucoup raconter des histoires.

Il y avait une jeune fille en âge de se marier, je vais l'appeler Mocambo, comme ma plus jeune sœur et aussi jolie qu'elle. Mocambo avait de nombreux prétendants. Aucun ne lui plaisait. Un jour surgit devant elle le Sieur Éléphant. Je suis fort, dit-il, je suis le plus fort de cette nation. Il n'y a personne de plus puissant que moi. Mocambo le regarda et vit une forteresse, un potentat, une immensité. Séduite, elle répondit que oui, qu'elle était disposée à l'épouser, et elle se mit sur-le-champ à préparer les fiançailles. Dans la soirée apparut le Sieur Crapaud, tout en salamalecs et politesses, lui proposant lui aussi de devenir son mari. Mocambo, amusée par ce prétendant qui lui semblait un peu idiot, un pauvre diable sans nom ni fortune, lui expliqua que cela ne pouvait se faire, car elle était fiancée au Sieur Éléphant. Le Crapaud éclata de rire – le Sieur Éléphant ? Ainsi donc Mocambo ne savait pas que l'Éléphant était son esclave ? La jeune fille s'étonna. Elle n'y croyait pas, il lui paraissait impossible que le Sieur Éléphant, dont la simple marche ébranlait la terre, puisse être assujetti à un personnage aussi insignifiant et verdâtre que ce Crapaud. À la tombée de la nuit, quand le Sieur Éléphant arriva pour faire sa cour à la fiancée, celle-ci lui raconta ce que lui avait dit le Sieur Crapaud. Le Sieur Éléphant se montra très irrité en entendant une aussi vile calomnie et il partit,

à grands cris, à la recherche de son rival. Il le trouva au petit matin nageant dans une mare et il lui intima en hurlant l'ordre de sortir de là et de répéter ce qu'il avait dit à Mocambo. Le Sieur Crapaud s'approcha, très serein, et assura que non, jamais il n'avait affirmé une telle absurdité, et qu'il était tout disposé à l'accompagner pour éclaircir cette question en présence de la jeune fille. Ils partirent tous les deux à travers la forêt. Au bout d'un moment, le Sieur Crapaud se plaignit de ne pouvoir suivre le Sieur Éléphant et affirma qu'ils iraient plus vite si ce dernier le prenait sur son dos. Le Sieur Éléphant, agacé par la lenteur du batracien, accepta que celui-ci s'installât sur son dos, après quoi ils poursuivirent leur voyage. Au milieu du chemin, le Sieur Crapaud arracha une petite branche d'arbre, avec laquelle il se mit à fustiger le Sieur Éléphant en prétendant qu'il agissait de cette façon pour chasser les mouches. Et c'est ce que vit Mocambo, le Sieur Crapaud monté sur son esclave, le grand Éléphant, et le fouettant pour le presser. Ce Crapaud devait être très puissant pour posséder un esclave aussi fort, pensa-t-elle. Et c'est ainsi que, grâce à cette ruse, le Sieur Crapaud se maria avec Mocambo.

Ginga rit beaucoup en me racontant cette fable. Ses dames de compagnie et ses servantes rirent beaucoup. Domingos Vaz rit beaucoup en la traduisant. Moi non. Je trouvais l'histoire naïve et incohérente, comme un conte pour divertir les enfants. Mais en y repensant plus tard, je me demandai ce que Ginga avait voulu me dire en me la racontant.

Chapitre deux

Où l'on révèle dans ce chapitre la lente préparation d'une guerre. Où l'on montre aussi que la mort n'est jamais très loin de l'amour. Pendant ce temps, la tempête se déchaîne, une trahison s'ourdit et une hérésie se prépare.

Dona Ana de Sousa eut un seul fils, appelé Quizua Quiazele, ce qui signifie “Jour Clair”. Selon les lois du pays, ce fils devait succéder à Ngola Mbandi. Les Ambundus ne font pas confiance aux femmes, ce en quoi ils font preuve d’une grande sagesse, préférant se laisser guider par le dicton selon lequel les enfants de mes filles sont mes enfants, les enfants de mes fils le seront ou ne le seront pas. La couronne était destinée à Quizua, de sang royal sûrement, ce que l’on ne pouvait affirmer de la descendance de Ngola Mbandi, en l’occurrence un fils unique encore enfant, du nom de Hoji.

Je me souviens du jeune Quizua. Un jeune homme confiant quelque peu théâtral et suffisant, comme la dame sa mère, mais, comme elle, combatif et entreprenant.

Nous n’avions pas encore traversé le fleuve pour rejoindre la belle île de Quindonga, où Ngola Mbandi avait établi son quilombo, que nous vîmes venir vers nous un lent cortège de femmes éplorées se lamentant en de lugubres hurlements qui auraient ému le cœur du soldat le plus impitoyable. Cette chaîne sombre avançait vers nous, comme celle que j’avais vue à mon arrivée en Afrique sur les eaux du grand fleuve Congo entourant le *Bonne Espérance*.

La désolation des pleureuses se communiqua à toute la quibuca, la caravane, et je compris alors que l’on nous apportait la nouvelle de la mort de Quizua Quiazele. Il avait été dévoré par l’un de ces gigantesques lézards que certains érudits nomment crocodiles, mot qui vient du grec et qui veut dire “larve des pierres”. Ces lézards ressemblent à ceux du Brésil que les Indiens appellent jacarés, ce mot signifiant “ceux qui regardent de côté”. Les lézards africains sont plus grands et plus féroces – mais eux aussi nous regardent de côté, ou de caxexe, comme on dit à Luanda.

Plusieurs jours plus tard, une autre version se mit à courir, selon laquelle Quizua Quiazele aurait été noyé dans les eaux tumultueuses du fleuve par des esclaves au service de son oncle Ngola Mbandi. Domingos Vaz donnait

beaucoup de crédit à cette version. D'après lui, le roi Ngola Mbandi craignait que Ginga ne cherchât à le tuer pour le remplacer par son neveu, et régner à travers lui. À l'époque, il ne me parut point que Ginga donnât du crédit à de tels racontars. Elle pleura son fils, comme il est normal qu'une mère le fasse, puis la vie reprit son cours.

Ce furent pour moi des jours heureux : le calme avant la tempête. Je demandai à Domingos Vaz qu'il m'apprît le quimbundo. Les langues parlées en Angola sonnaient rondes et harmonieuses à mon oreille, bien plus que celles du vieux monde, même si de nombreux savants les tiennent pour barbares. Comme l'écrivait le sceptique français Montaigne, "chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage". Et le même Montaigne ajoute : "Ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler plutôt sauvages."

Confronté au quimbundo, même notre portugais que j'aime tant me paraît souvent âpre et rigide, plus propre aux rudes échanges guerriers qu'au chant ou aux jeux subtils de l'amour.

Domingos Vaz se révéla un bon professeur. Muxima, la plus jeune de ses épouses, se montrait elle aussi très intéressée par ses leçons, et participait à toutes avec une joie naïve et spontanée. Pendant que je notais dans mes cahiers les mots du quimbundo – qui me semblaient encore plus beaux lorsqu'ils étaient prononcés par sa bouche –, Muxima cultivait notre langue.

Il m'arrivait de l'accompagner à la pêche avec de grands paniers d'osier, tâche qui revenait surtout aux femmes chez les Ambundus. Muxima et ses amies riaient beaucoup en me voyant entrer dans l'eau en même temps qu'elles, et bien que l'on ne m'en eût jamais empêché, elles refusèrent au début de me confier leurs paniers. Mon insistance eut raison de leur résistance, de telle sorte qu'au bout de quelques semaines, je m'adonnais à cette activité sans autre désagrément que les moqueries des hommes.

Avant d'entrer dans le fleuve, je chantais avec les femmes pour apaiser les quiandas : "Écoutez, les eaux, maîtresses des eaux, nous vous demandons la permission d'entrer, laissez-nous entrer car nous venons en paix. Éloignez les crocodiles, éloignez les chevaux-marins. Laissez-nous entrer dans les eaux dormantes. Donnez-nous vos poissons, vos poissons joyeux et vifs comme des

éclairs d'argent, maîtresses des eaux, donnez-nous l'éclat et la vitesse des poissons."

Le baptême de Ginga inspira d'autres nobles seigneurs et dames de sa cour. Beaucoup d'entre eux vinrent me trouver, désireux d'accéder aux mystères de la foi. Chaque matin, je remontais du fleuve avec de nouveaux chrétiens – et quand la chance me souriait, avec des nouveaux chrétiens et du poisson frais.

Un jour, l'un des macotas de Ngola Mbandi vint me voir. Le roi lui aussi aspirait aux eaux du baptême. Mais il ne voulait cependant pas être baptisé par moi, car il me trouvait trop jeune et dénué d'une notoriété quelconque. Je soupçonne que le fait que je sois au service de dona Ana de Sousa ne parlait pas en ma faveur. Il me demanda d'écrire une lettre au gouverneur, pour solliciter l'envoi d'un prêtre respectable et réputé (un macota), pour le baptiser. Ce que je fis. Des semaines plus tard, nous vîmes arriver une petite quibuca. Un homme de haute taille descendit de l'une des maxilas. Je le reconnus. C'était le père Dionísio Faria Barreto, natif du pays, cultivé et généreux, dont je savais qu'il travaillait à une grammaire de la langue ambunda. Je le reçus avec joie et l'installai dans ma maison, qui, bien que peu spacieuse et sans luxe, me semblait plus riche que celles de la plupart des gens autour de moi. Je fis préparer les poissons que j'avais pêchés le matin même. Je lui servis une riche liqueur de Madère, offerte par les frères franciscains lors de ma visite à Luanda avec la dame Ginga. Nous attendîmes un émissaire du roi. Au lieu de quoi nous vîmes surgir, alors que le soleil quittait le ciel, Domingos Vaz, très nerveux, qui nous dit qu'il valait mieux que le père Dionísio retransverse le fleuve dans une pirogue et qu'il disparaisse. Nous le regardâmes abasourdis.

Que se passait-il ?

Le tandala était confus. De plus en plus nerveux, il mêlait les explications en portugais et en quimbundo. Le roi avait été très contrarié qu'on lui envoyât un prêtre noir. Ngola Mbandi argumentait que sa sœur Ginga avait été baptisée par un prêtre blanc, et pas par un curé quelconque, mais bien l'un des plus importants, et qu'il prenait pour une insulte qu'on lui eût envoyé à lui le fils de l'une de ses esclaves. Le père Dionísio se leva sincèrement affligé. Le gouverneur l'avait envoyé en signe de respect et pour témoigner de l'attention qu'il portait au roi, vu que Dionísio Faria Barreto était un grand connaisseur de la langue du pays et qu'il avait beaucoup de famille dans la région. Il

protesta aussi contre l'insultante affirmation de Ngola Mbandi, à savoir que ses parents, bien que d'humble condition, n'avaient jamais été esclaves. Domingos Vaz insista à nouveau auprès du prêtre pour qu'il prenne une pirogue et s'enfuie au plus vite avec ses serviteurs, même au risque d'affronter les chevaux-marins, ou chevaux du fleuve, nom qui leur vient du grec (*hipopotamos*), lesquels à cette heure de la journée se rapprochent des berges et sont très ombrageux avec leurs petits, ce qui les amène fréquemment à attaquer quiconque croise leur chemin. Ces animaux sont aussi dangereux ou plus que les lions, car, contrairement à ceux-ci, ils s'énervent pour un rien, et peuvent, d'un seul coup de dents, fendre un homme par le milieu.

Nous en étions là, discutant autant de la mauvaise humeur des hippopotames que de Ngola Mbandi, quand un groupe d'hommes armés de sagaies et de machettes surgit et ordonna au prêtre de les accompagner. Je le suivis, m'efforçant de le tranquilliser. Ils nous conduisirent à un grand terrain, au centre duquel s'élevait un arbre très haut et très touffu et vert, que l'on appelle mulemba. Le roi et ses macotas nous attendaient auprès de celui-ci. Des esclaves se démenaient pour entretenir en alimentant d'herbes sèches et de branches un grand feu, dont la lumière tremblante se confondait avec celle du crépuscule, ce moment entre chien et loup, quand l'œil distingue encore les formes mais plus les couleurs. À peine étions-nous arrivés qu'une douzaine de brutes bondirent sur le malheureux prêtre, lui arrachèrent sa soutane, le laissant exposé aux yeux de tous dans l'état où sa mère l'avait mis au monde. En même temps, ils le rouaient de coups sur la tête et sur tout le corps, tant et si bien qu'ils l'eussent tué si je ne m'étais pas interposé. Je criai au roi qu'il retînt la furie de ses sujets. La couleur de la peau ne rendait pas le père Dionísio inférieur au sein de l'Église, au contraire elle le grandissait, qu'il se souvienne du cas de saint Benoît le More, noir, enfant de parents maures et sicilien de naissance. Saint Benoît le More jouit d'un immense prestige auprès de l'Église, et même à Luanda il est vénéré par la population, à travers une délicate statue que l'on peut voir en l'église de Notre-Dame du Rosaire. Au Brésil il est, et je crois qu'il le sera encore pendant les siècles à venir, l'un des saints les plus vénérés par le peuple. Outre ce saint Benoît, il y a aussi l'exemple brillant de sainte Iphigénie, très noire de peau, fille du roi éthiopien Egippus. J'ajoutai qu'il pouvait réécrire une lettre au gouverneur, pour mettre fin au malentendu

et le prier d'envoyer un prêtre plus important pour le baptiser, peut-être même l'évêque en personne.

Le roi ne m'écouta guère. Le père Dionísio Faria Barreto fut attaché avec des chaînes en fer, ou libambos, comme celles destinées aux esclaves, et fouetté sur place, de la manière la plus cruelle.

Domingos Vaz m'arracha de là, me portant presque, mon trouble étant si fort que je tenais à peine sur mes jambes. Il m'emmena chez lui, craignant que la colère du roi ne retombât aussi sur ma tête.

– Ça va être la guerre maintenant, me dit Domingos Vaz.

La rage de Ngola Mbandi n'était pas seulement due à l'injure que représentait pour lui l'envoi d'un prêtre noir. Il se vengeait sur le malheureux prêtre de ce que les Portugais n'avaient pas montré beaucoup d'empressement à observer les accords signés à Luanda, comme la restitution de centaines d'esclaves volés ces dernières années par les soldats et les commerçants et l'abandon du fort d'Ambaca.

Domingos Vaz pensait que je devais tenter de m'enfuir. Cela me semblait quant à moi une folie et un acte de lâcheté. Lâcheté parce qu'il me revenait de rester là, d'assurer ma fonction de secrétaire et de conseiller de Ginga, et aussi comme berger des âmes, car je comptais à présent un petit troupeau, et je pensais que je n'avais pas le droit de tromper la confiance de ces personnes, en particulier les plus humbles, qui étaient aussi celles dont la foi était la plus sincère. Folie, car comment pouvais-je fuir de cette île de Quindonga, pour devoir après traverser une immense brousse, sans en connaître les chemins et les coutumes et à la merci des bêtes sauvages et des hommes ?

Domingos Vaz plaça alors quelques-uns de ses serviteurs à ma disposition, parmi lesquels un vieux pisteur appelé Caxombo, qui avait la réputation de connaître chaque recoin de ces forêts, du Dongo à Matamba, et d'être capable de trouver des sentiers même à travers la plus profonde obscurité de la nuit. Je m'obstinaï à vouloir rester. Le lendemain matin, très tôt, je fus réveillé par un officier de Ginga, ce même Cacusso dont j'ai déjà parlé, qui m'apportait l'assurance de la protection de sa maîtresse. Il me dit que Ngola Mbandi avait envoyé un groupe de jagas pour m'arrêter, et que, ne m'ayant pas trouvé chez moi, ces hommes féroces entraînés à la guerre depuis leur plus jeune âge avaient mis le feu à ma maison. La nouvelle m'attrista beaucoup car, en plus

des quelques vêtements et autres possessions de peu de valeur que j'y avais laissés, il y avait aussi mes précieux livres. Cacusso me conseilla de rester caché, sans faire d'histoires, jusqu'à ce que dona Ana de Sousa trouve une meilleure solution.

Je restai sept jours enfermé dans une petite pièce. Pendant ce temps, Domingos Vaz ne vint presque jamais me voir. Il était dans une grande affliction, se renseignant auprès des uns et des autres sur les préparatifs d'une guerre, discutant de stratégies et, surtout, imaginant des plans pour sauver sa famille et lui-même en cas de triomphe des troupes portugaises.

Muxima s'occupait de moi. Elle venait le matin avec ses délicates mains de nymphe m'apporter de quoi boire ainsi que des fruits mûrs, bananes, anones, papayes, grenades, et quelques autres propres à la terre, que je n'avais jamais vus au Brésil, comme une sorte d'orange qu'on appelle ici maboque, à l'écorce très dure mais à la pulpe tendre et agréable. Ces maboques, une fois séchés, sont remplis de missangas qui les transforment en grelots. Muxima me montra un de ces grelots et chanta pour moi en s'en accompagnant des chansons joyeuses et des chansons tristes, quelques-unes si tristes qu'elles me firent pleurer. Nous nous parlions, plus par gestes que par paroles, bien que je commençasse à en prononcer quelques-unes en quimbundo et elle d'autres dans un joli portugais chantant. Vers midi, Muxima m'apportait l'habituel cacusso grillé avec de la farine de manioc, et s'attardait un moment auprès de moi, rieuse, emplissant d'une lumière ambrée la pénombre de la chambre.

Une nuit je rêvai d'elle. Je la vis, dans mon rêve, se pencher au-dessus de moi, ce n'était pas une femme, mais une fleur, à vrai dire à la fois une femme et une fleur, son parfum dilatait l'air et allégeait le poids des corps. À un certain moment, je me trouvais étendu sur une natte, le moment d'après je flottais à travers l'immensité. Je me souvins de ce que ma grand-mère indienne me racontait à propos de l'art de voler des pajés – ou "saintetés", comme on les appelait aussi. Je ne vis pas là une ruse du démon, car dans mon rêve il n'y avait pas de place pour le mal, mais le souvenir d'un savoir très ancien que mon sang avait préservé. Je me réveillai trempé de sueur et tremblant, et soudainement tout devint limpide et clair comme un après-midi de soleil. Mon destin était lié

à celui de Muxima, pour toujours, au-delà du temps et du poison du temps, et il n'y avait pas de péché là-dedans, car il n'y avait pas de péché. Je n'étais plus un serviteur du Seigneur Jésus, j'étais un homme libre.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis ceux de Domingos Vaz plongés dans les miens. Puis j'aperçus derrière lui le visage inquiet de Muxima. Le tandala me dit que j'avais été en proie à de fortes fièvres et que j'avais passé trois jours et trois nuits à délirer.

– Je vais mourir ? demandai-je.

Non, m'assura-t-il. Je n'allais pas mourir. Il m'avait soigné lui-même avec des herbes dont sa grand-mère lui avait appris l'usage. J'allais guérir. C'était la première des bonnes nouvelles. La seconde me fit autant plaisir que celle-là : le désaccord avec Ngola Mbandi avait été résolu. Je me redressai d'un coup, mais je retombai, épuisé, sur ma natte.

Qu'était-il arrivé ?

Ngola Mbandi était mort. Comme toujours il y avait plusieurs versions. Pour les anciens Grecs, la vérité, *atheneia*, est ce qui est visible. D'après eux, il n'existe qu'une vérité. La nature exubérante des Ambundus explique, peut-être, qu'ils ne se contentent pas d'une seule vérité. Ainsi, selon quelques-uns, Ngola Mbandi était mort des mêmes fièvres, si fréquentes dans ce pays, qui m'avaient anéanti. Pour les autres, il était mort du désespoir de se sentir méprisé et humilié par les Portugais. Et les derniers, parmi eux Domingos Vaz, assuraient que le roi avait été empoisonné par sa sœur, laquelle avait ainsi vengé la mort du malheureux Quizua Quiazele.

Ginga avait réussi à convaincre les macotas de l'accepter comme reine, malgré la forte opposition de bon nombre d'entre eux, lesquels auraient préféré voir à sa place le fils, encore tout petit, de Ngola Mbandi. Cet enfant, appelé Hoji, avait été confié par son père, qui craignait que sa sœur ne veuille attenter à sa vie et à celle des siens, aux soins de son allié, le puissant jaga Caza Cangola.

Ginga, à présent la reine Ginga, ou plutôt le roi Ginga, car c'est ainsi qu'elle exigeait d'être considérée, voulait me voir. Muxima m'aida à me lever, à me laver et à m'habiller. Puis quatre esclaves nous transportèrent, Domingos Vaz et moi, chacun dans sa chaise, jusqu'à la banza de la reine. En chemin nous passâmes près du terrain où le père Dionísio Barreto avait été si violemment fouetté, mais il n'était plus là. Je fus très surpris de voir à sa place un homme

blanc, accompagné de quatre autres hommes, noirs ceux-là, tous nus, attachés les uns aux autres par leurs chevilles entourées de chaînes en fer et exposés à la moquerie de la populace. En m'apercevant, le Portugais se mit à se plaindre à grands cris, il disait s'appeler Estêvão de Seixas Tigre et qu'il était capitaine d'infanterie. J'eus pitié de lui. Mais Domingos Vaz ne me laissa pas descendre de ma chaise pour aller lui donner l'accolade et il ordonna aux esclaves de presser le pas. Il m'expliqua, tandis que nous tracions notre chemin à travers la foule, que le dénommé Tigre avait été capturé au cours d'une bataille contre les guerriers du soba Hari diá Quiluanje, seigneur des très hauts et puissants rochers de Pungo Andongo qui, à l'époque, ne s'appelaient pas encore ainsi, mais Maupungo. Le soba Hari diá Quiluanje avait demandé l'aide des Portugais, qui lui avaient envoyé, depuis le fort d'Ambaca, ledit capitaine Tigre, soldat expérimenté, ayant fait ses preuves au cours des guerres d'Italie, mais qui s'était montré cette fois-ci trop confiant ou trop naïf, se laissant prendre non pas comme l'animal agile et dangereux dont il portait le nom, mais comme un pauvre petit chat sans défense.

On fêtait dans tout le quilombo le couronnement de la reine. Ou du roi, selon les termes de Ginga en personne. Je vis des joueurs de tambours et de balafons et beaucoup de gens qui dansaient, c'est-à-dire qui bondissaient en faisant semblant de se battre – ce qui est aussi une façon de danser. Postés à l'entrée de la case de Ginga, nous trouvâmes un ensemble de fins joueurs de quissange, un instrument beau et harmonieux comme des oiseaux et qui se joue avec les pouces. À l'intérieur, paraissant flotter sur une mer de soieries, la reine Ginga était assise sur une montagne de coussins et entourée de l'attention affectueuse de ses servantes et de ses dames. Elle se réjouit de me voir, me fit immédiatement asseoir à ses côtés et ordonna que l'on me serve une liqueur douce et fraîche, qu'on appelle quissângua. Elle voulut savoir comment je me sentais. J'avouai que j'étais fatigué et confus, car il me semblait que la vie avait coulé – ainsi que coule un fleuve – pendant que je dormais. Ginga rit. Elle rétorqua que la vie ne s'arrête jamais et c'est pour cela qu'un roi ne peut pas dormir. Elle m'enverrait l'un de ses quimbandas avec ses herbes appropriées et autres médecines, afin que je me rétablisse bien vite. Je la remerciai pour son attention à mon égard. Je me sentais déjà mieux. Son vassal, Domingos Vaz, ici présent, faisant office de tandala, s'était très bien occupé de moi. La reine-roi

n'insista pas. Elle passa aux affaires de l'État. Son frère, Ngola Mbandi, avait créé un conflit avec les Portugais qu'elle souhait résoudre sans plus tarder. Elle m'ordonna d'écrire une lettre pour demander le départ de toutes les troupes du fort d'Ambaca et la restitution des esclaves volés. Dès que cela serait fait, elle délivrerait le capitaine Tigre et les soldats restants. Je lui fis remarquer que, étant dans les premiers moments de son règne, lequel serait certainement long et prospère, elle ferait montre de grande générosité en délivrant, sans conditions, le capitaine Tigre et le père Dionísio Barreto et qu'elle les laisse repartir. Elle me répondit que tous les deux étaient maintenant ses esclaves, que c'étaient les Portugais qui avaient provoqué le conflit et qu'il revenait au gouverneur de corriger la somme des graves erreurs commises par ses gens. Je la priai, presque en larmes, d'accorder au capitaine et à ses hommes, ainsi qu'au père Dionísio, protection et subsistance, ce qu'elle accepta. En plus, elle me dit qu'elle m'avait fait construire une nouvelle maison, à la place même où la précédente avait brûlé, et qu'elle m'enverrait quelques esclaves en plus afin de me servir, car bien que je fusse encore très jeune, mon esprit était celui d'un Ancien, d'un macota ou diculundundo, comme disent les Ambundus, et qu'elle m'avait, pour cette raison, en grande estime. Je rédigeai la lettre signifiant les conditions de Ginga, je la cachetai et la lui remis. Au retour, Domingos Vaz me demanda si je croyais que les Portugais abandonneraient le fort d'Ambaca et rendraient les esclaves. Je lui répondis qu'il devrait continuer à se préparer à la guerre.

Dans les semaines qui suivirent, l'île de Quindonga accueillit un flot d'esclaves fuyant Luanda. Ils arrivaient attirés par la nouvelle que Ginga était devenue roi et qu'elle s'opposait à l'envoi d'esclaves vers le Brésil. Ils disaient que la ville se préparait à la guerre. Les généraux de la reine envoyèrent des instructions afin de fortifier le quilombo. On construisit des murs en pierre et argile, on creusa tout du long des fossés que l'on recouvrit d'arbustes denses, de ceux que l'on trouve ici en abondance et que l'on appelle bissapas et dont les épines coupent comme des lames. Les forgerons, métier très respecté chez les Ambundus, travaillaient jour et nuit à la fabrication de pointes pour les flèches et les sagaies. Les femmes pêchaient et salaient le poisson. Il y avait tant de poissons-chats et de cacussos séchant au soleil, suspendus aux branches des arbres et des arbustes, que l'air était devenu irrespirable. L'odeur s'infiltrait jusque dans les rêves, si bien que nombreux étaient ceux qui se réveillaient en hurlant, persuadés qu'ils avaient été transformés en poissons, qu'on les avait salés et mis à sécher pour les manger avec de la farine de manioc.

Deux prêtres arrivèrent de Luanda, Jerónimo Vogado et Francisco Paccónio, avec une lettre du gouverneur, dans laquelle celui-ci mettait la reine en demeure de rendre tous les esclaves fugueurs, en plus des Portugais qui avaient été capturés entre-temps. Vogado et Paccónio étaient des prêtres très respectés. Le premier était presque un saint et le second l'auteur d'un catéchisme en quimbundo intitulé *Gentio de Angola suficientemente instruído*, "Indigènes d'Angola suffisamment instruits".

Ginga exigea ma présence à l'entretien. Les prêtres ne purent cacher leur surprise de me voir là, bien assis, auprès des nobles et macotas. Ils exposèrent leurs arguments sans conviction, effrayés, pensai-je, par l'inanité de cela même qu'ils proposaient. La reine les écouta dans un silence inquiet. Lorsqu'ils terminèrent, elle se leva. Elle leur ordonna de dire au gouverneur qu'elle ne voyait aucune raison de rendre des esclaves qui lui appartenaient, de même que

lui appartenait ceux qui avaient été envoyés au Brésil. Pour ce qui était des Portugais capturés entre-temps, ils pouvaient emmener le père Dionísio et lui seul. Elle considérait le capitaine Tigre et les autres comme des esclaves de guerre, ses ijico (au singulier *quijico*), ou caxicos, comme disent certains, portugaisant le quimbundo. S'ils les voulaient il faudrait qu'ils les achètent.

À la fin de la rencontre, le père Jerónimo Vogado vint me trouver. Je le connaissais déjà, vu la grande réputation dont il jouissait. C'était un jésuite d'un âge vénérable – il avait dépassé les cinquante ans –, mais sec et droit. Il était respecté dans tout le pays pour ses nombreuses vertus et une ferme réputation de piété, voire même de faiseur de miracles, aussi bien parmi les puissants de Luanda que chez le petit peuple. On raconte qu'un matin, il ordonna que l'on prenne dans une caisse de la farine afin de la donner à une mère nécessiteuse, à quoi il lui fut répondu qu'il n'y en avait plus. Le jésuite insista, et l'on vit que la caisse était à nouveau remplie de farine. Le père Jerónimo s'étonna de mon intimité avec Ginga. Il me conseilla de les accompagner lorsqu'ils retourneraient à Luanda. Bien sûr, si j'étais encore un homme libre, ajouta-t-il en me regardant avec méfiance. Je lui assurai que c'était le cas, que je me sentais maître de moi-même. Je préférais rester à Quindonga, dans ma mission de secrétaire, et aussi pour accompagner tous ceux qui ces derniers mois avaient reçu les saintes eaux du baptême. Jerónimo Vogado dut sentir l'ombre du doute planer sur mes paroles car il planta dans le mien son dur regard de saint homme. Il appuya un doigt sec sur ma poitrine et prononça un dicton ambundo : pour aussi longtemps qu'un tronc flotte dans les eaux d'un fleuve, jamais ce tronc ne deviendra crocodile.

Je le vis partir, lui et son ambassade, avec le sentiment que j'assistais à mes propres adieux.

Un soir, des sentinelles déboulèrent en criant, suivis peu après par des dizaines de barques, de pirogues, de radeaux et de jangadas, qui avançaient sur les eaux sombres du Quanza, arborant oriflammes et bannières, telles des flammes montant dans les airs, remplis de lances aiguës et de rudes hurlements de guerre. Dans le désordre de la fuite, des hommes et des femmes ne purent atteindre le quilombo. Je vis une jeune femme portant son enfant dans le dos être transpercée par une lance, alors que les embarcations n'avaient pas encore

touché terre. Un moment plus tard c'était au tour des Portugais de s'enfuir, poursuivis par les flèches de nos jagas.

J'interromps brièvement la furie de la guerre pour mieux rendre compte de la nature de ces jagas, nom que l'on pense souvent être la désignation d'un peuple, ce qui n'est pas vrai, vu que beaucoup d'entre eux parlent des langues diverses et viennent de différents royaumes. Les jagas sont des hommes qui vivent pour la guerre. Ils sont braves, oui, comme étaient braves les Huns et leur roi Attila, le *Fléau de Dieu*, et comme eux pareillement brutaux et cruels, méprisant la vie, leur seule raison d'être étant de guerroyer. Ginga avait compris que pour combattre les Portugais il lui faudrait avoir à ses côtés le roi des jagas, le puissant Caza Cangola, et elle mena si bien les négociations avec lui, qu'il lui envoya, avant l'assaut des Portugais, un millier de ses archers. Il lui envoya aussi le petit de Ngola Mbandi, ce qui ne fut pas une bonne idée. On dit – mais personne n'est sûr de ces choses – qu'à peine l'enfant fut devant ses yeux que Ginga le tua ou le fit tuer, lui arrachant le cœur. Ce qui est sûr c'est que personne ne le vit plus jamais. Les nobles et les macotas qui souhaitaient la substitution de la reine par le petit Hoji se turent. À partir de ce jour, Ginga régna, sans la moindre contestation de la part des siens, jusqu'à son dernier soupir.

Je me souviens très bien de cette première nuit de siège. À l'intérieur du quilombo, les gens dansaient et festoyaient, comme si la mort ne se trouvait pas tout à côté, prête à les saisir au cou. Un des esclaves qui avaient fui de Luanda, du nom de Mateus do Rosário, monta sur le mur et, à grands cris, demanda si dans la troupe il y avait un monsieur du nom de Lourenço. Un Lourenço s'approcha, surpris de voir qu'on l'appelait du côté de l'ennemi. Alors Mateus lui cria : “Votre épouse, la senhora dona Vicência, profitant de vous savoir si loin, est en ce moment en train de se divertir avec un esclave, comme elle s'est divertie en son temps avec moi.”

Ces bêtises et impertinences étaient saluées par tous dans des éclats de rire, y compris du côté des assiégeants. On aurait dit plutôt un opéra-bouffe qu'une guerre.

Alors que les premières lueurs du jour pointaient à l'horizon, nous vîmes avancer sur la plage et au-devant de ses hommes le capitaine-général António Dias Musungu. Ce capitaine, noir, natif du pays, était déjà à cette époque l'un

des hommes les plus riches de Luanda, maître de nombreux esclaves, père d'un fils prêtre et de deux filles mariées à des commerçants de grandes autorité et réputation.

Du haut de nos murs une lourde pluie de flèches se déversa sur nos attaquants, ainsi que de nombreux tirs de fusils et mousquetons, faisant très vite tomber certains d'entre eux. Mais pas le capitaine-général qui secouait les flèches prises dans l'épais pourpoint de toile qui lui servait d'armure comme s'il se fût agi d'importuns moustiques. Parfois une seule égratignure provoquée par l'une de ses flèches suffit à anéantir un homme, car les jagas les enduisent d'un poison de leur invention. Ils croient que le seul antidote en est le sang menstruel des femmes, raison pour laquelle beaucoup de soldats, aussi bien noirs que blancs, portent sur eux des petites boîtes contenant un peu de ce sang réduit en poudre, qu'ils répandent sur leurs blessures dès qu'ils sont atteints. J'ai dans l'idée que ce qui les guérit, dans le cas où ils résistent à leurs blessures, n'est pas tant le sang des femmes que leur propre foi dans cet étonnant prodige.

Le courage, qui est presque aussi contagieux que la lâcheté, attira d'autres hommes auprès du capitaine-général, et tous ensemble entreprirent de démolir l'un des murs. Ils furent interrompus par l'intervention prompte d'un Portugais qui s'était mis du côté de Ginga, appelé Cipriano, ou Abdullah, surnommé le Maure, qui avança avec une escorte de sa garde, tirant de nombreux coups de fusil, lesquels firent tomber cinq Nègres qui se battaient aux côtés du capitaine-général, forçant celui-ci à reculer.

Comme le destin est imprévisible et surprenant ! Il y avait là des milliers de soldats noirs qui combattaient au nom d'un lointain roi espagnol, tandis que du côté des Africains se détachaient cet homme venu d'Évora et d'autres comme lui, blancs ou presque blancs, venus chercher fortune sur les terres de Ginga, échangeant armes et munitions, outre des étoffes, des verroteries, des miroirs et autres objets vils ne servant qu'à efféminer les esprits, contre des esclaves et de l'ivoire.

Voyant qu'ils n'arriveraient pas à abattre les murs, sinon au prix de beaucoup de morts, les troupes du capitaine-général António Dias Musungo reculèrent jusqu'aux bords du fleuve, s'apprêtant à nous vaincre par la fatigue et la faim.

Dans le quilombo, il y avait déjà beaucoup de blessés dont je m'occupai, avec les quimbandas et herboristes de la reine. Parmi ces quimbandas, j'en remarquai quelques-uns qui s'habillaient et se comportaient comme des femmes, et auxquels les Ambundus donnent le nom de nganga dia quimbanda, ou prêtres du sacrifice. Ces quimbandas portent les cheveux longs, très emmêlés et défaits, le visage rasé de près, et ressemblent à des chapons. Ils couchent avec des hommes, faisant avec eux ce que dans la nature les femelles font avec les mâles, et malgré cela ils sont très respectés et vénérés par tous. L'un de ces quimbandas, du nom d'Hongolo, sympathisa avec moi, me montrant quelques herbes avec lesquelles il guérissait les blessures, même celles qui sentaient déjà mauvais. Une nuit il partagea avec moi une boisson amère. Je me souviens qu'enivré par cette potion je bavardai avec lui tandis que les étoiles dansaient avec la lune. Nous parlâmes beaucoup, bien qu'à cette époque je ne compris pas bien les langues d'Angola, et que lui ne parlât pas le portugais. Hongolo fut capturé peu de temps après et je ne le revis que plusieurs années plus tard, dans une petite ferme à quelques miles de Luanda.

Nous recevions beaucoup d'aide des femmes, parmi lesquelles Muxima, toujours attentive et charitable. Quand elle soignait les blessés, il arrivait que ses doigts effleurassent les miens, et alors j'oubliais la brutalité des hommes et l'angoisse de ces journées et c'était comme si le monde se recréait, sans faute ni péché.

Une semaine plus tard, nous remarquâmes que de l'autre côté du fleuve, sur la rive, un groupe de soldats s'enfuyait, en hurlant, s'éloignant d'un homme maigre et de haute stature, qui s'était déshabillé, sans doute pour se rafraîchir dans les eaux boueuses. Une grande confusion s'établit. Nous vîmes arriver le capitaine-général. Il s'approcha du soldat avec amabilité, toujours calme, selon son habitude. Mais il recula d'un bond, sans réussir à cacher son horreur.

Une seule chose pouvait effrayer un homme si brave : la variole ! Au Pernambouc, j'avais vu beaucoup de gens défigurés par cette maladie. Des hommes devenus aveugles, la peau du visage creusée et rongée, comme s'ils avaient jailli des flammes de l'enfer pour revenir à la vie et qu'ils aient gardé dans leur chair le souvenir de ses flammes.

Le soldat infecté resta seul à l'ombre d'un arbuste. On lui jetait de loin des morceaux de nourriture. Le deuxième jour il fut rejoint par sept autres. Le

troisième jour ils étaient quinze. De là où nous nous trouvions, nous pouvions voir comment leur peau se gonflait et finissait par éclater en d'énormes pustules.

Quand le premier d'entre eux mourut, ils furent rejoints par un soldat à la peau vérolée mais sèche, un de ceux qui, des années plus tôt, avaient vécu les tourments de la maladie et avaient survécu, s'en trouvant dorénavant à l'abri. Le soldat s'approcha du groupe une machette à la main. Avec des gestes rapides et précis, à la façon d'un boucher, il dépeça le corps du cadavre. Il en enveloppa les morceaux dans des bouts d'un tissu épais et s'éloigna. Pendant ce temps, une dizaine d'autres soldats avaient tiré des bois une sorte de catapulte qui se trouvait à présent à la vue de tous.

Cipriano, le Maure, comprit avant moi ce qu'ils préparaient. Il monta sur le mur d'où il se mit à tirer avec son fusil, ne craignant pas de s'exposer ainsi entièrement. Ses hommes le suivirent. Fût-ce par nervosité ou par maladresse naturelle, tous rataient leur but. Les soldats chargèrent la catapulte avec les morceaux du défunt et les propulsèrent sur nous. Cipriano retourna à l'intérieur en criant que tout le monde s'éloignât et se mît à l'abri. Cela ne servit pas à grand-chose. Déjà les chairs tombaient sur le quilombo, un bras tout près de moi, sans cependant m'atteindre, et le reste s'éparpilla tout autour, tout ce sang empoisonné tombant en pluie sur nos têtes.

Je demandai à Domingos Vaz qu'il me mène auprès de Ginga. Je la trouvai habillée en homme, comme le roi qu'elle prétendait être, aussi mâle que tous les autres, et même plus encore, armée d'un arc et de flèches. Elle était entourée de ses quilambas, ainsi que l'on nomme les capitaines de guerre de même que les sorciers capables de comprendre le langage secret des sirènes. Souvent les deux se confondent.

Je racontai au roi ce qui venait de se produire. Je lui dis qu'il fallait éloigner ceux qui avaient été atteints par les humeurs émanant de ces chairs malades. Elle – le roi – cria quelques ordres en quimbundo que je ne compris pas, et immédiatement un groupe de jagas partit précipitamment. Quelques instants après, à ma grande horreur, une dizaine de femmes et d'enfants étaient jetés par-dessus la muraille, du côté de l'ennemi. Ils restèrent là, près du large fossé, pris dans les buissons, déchirés par les épines, pleurant et se lamentant.

Je fus me plaindre à Domingos Vaz. Mon ami ne voulut pas m'écouter. C'est la guerre, se justifia-t-il. Il me montra deux hommes qui creusaient un trou sous la surveillance attentive de cinq jagas. Ils avaient été eux aussi atteints par les morceaux des cadavres. Mais comme c'étaient des hommes, on ne les jetait pas sur l'ennemi, on les forçait à creuser leur propre tombe.

Je m'enfermai chez moi, étourdi par tant de cruauté. Je m'allongeai dans mon hamac, m'efforçant de me calmer et de mettre de l'ordre dans mes pensées. Je pensai à mon père et à ce qu'il dirait s'il m'eût su impliqué dans tant de tâches et de dangers. Mon père s'appelait Joseph, comme le charpentier, et comme lui il avait commencé dans la vie en travaillant le bois, avec tant d'art et de bonheur qu'en peu de temps il avait gagné suffisamment d'argent pour ouvrir son propre atelier. Il fut très heureux de me voir devenir prêtre, mais il s'opposa toujours à ce que je parte en Afrique. Il disait, avec raison, qu'au Brésil aussi il y avait de l'ignorance, et qu'il valait mieux que je restasse là, auprès des miens, sauvant des âmes et apprenant à lire aux Indiens, plutôt que de m'exiler dans un bout du monde si éloigné de Dieu.

Je me trouvais donc dans ces tristes pensées quand je sentis que quelqu'un entra dans ma maison. Levant les yeux, je vis Muxima s'avancer vers moi. En souriant elle défit le pagne qui lui entourait le buste et le laissa tomber. C'était un pagne chinois, en soie, imprimé de beaux oiseaux, si vivants, dans un tel luxe de couleurs, qu'il me sembla entendre la rumeur de leurs petites ailes tandis qu'ils descendaient et se nichaient à ses pieds. Muxima avait un corps lisse, de petits seins orgueilleux, des fesses fermes et rondes dans lesquelles s'encaissaient avec une grâce infinie ses longues jambes. Elle monta dans le hamac et s'allongea à côté de moi. Elle me prit dans ses bras, je la pris dans mes bras, et je sus alors pourquoi le destin – remarquez que j'écris destin et que je n'écris pas Dieu – m'avait envoyé en Afrique.

Dans les jours qui suivirent l'horreur ne fit qu'augmenter. Chaque soldat qui mourait était immédiatement dépecé et les morceaux de son corps étaient projetés dans notre direction. De notre côté il n'était plus possible d'enterrer les hommes et de lancer de l'autre côté du mur les malheureux touchés par la maladie. Chaque jour apparaissait quelqu'un atteint par la fièvre. Les pestiférés se cachaient comme ils pouvaient pour échapper à la mort. Une menace de révolte se dessina. Les esclaves fuyards préféraient retourner à Luanda, préféraient être vendus pour le Brésil plutôt que mourir dans l'île de façon si atroce.

La reine m'envoya chercher. Je la trouvai très inquiète. Elle voulait connaître mon opinion sur la meilleure stratégie. L'un de ses quilambas avait imaginé un plan de fuite pendant la nuit. L'île comptait de très bons pisteurs qui connaissaient des chemins secrets par où la reine et d'autres pourraient s'enfuir. Parmi eux il y avait ce fameux vieil homme, du nom de Caxombo, que Domingos Vaz m'avait recommandé. Les femmes, les vieux et les enfants resteraient derrière, avec quelques jagas des plus audacieux, pour créer l'illusion que personne n'avait abandonné le quilombo.

Un autre quilamba défendait l'idée d'une sortie rapide, également pendant la nuit, pour aller détruire la catapulte.

Je demandai un peu de temps pour réfléchir. À la fin je suggérai que l'on adoptât les deux propositions. J'écrirais une lettre au capitaine-général, au nom de Ginga, dans laquelle elle se montrerait repentie et prête à négocier la reddition de son royaume. À la lecture d'une telle lettre, en supposant qu'il y crût, António Dias Musungu baisserait la garde. Cette même nuit les jagas franchiraient les murs d'enceinte et prendraient la catapulte d'assaut. Pendant ce temps, la reine s'enfuirait avec ses gens. Quand les Portugais s'en apercevraient, il serait trop tard.

Un grand tumulte accueillit ma proposition. Un des macotas plus âgés, que les autres traitaient avec une profonde courtoisie, lui faisant mille courbettes et salamalecs, me désigna du doigt en vociférant. Bien que je ne comprisse qu'un mot par-ci, un mot par-là, une phrase par-ci, une phrase par-là, j'eus l'intuition qu'il se méfiait de moi, du fait que j'étais prêtre et blanc – quoique blanc je ne le fusse pas vraiment, et curé je commençasse à ne plus l'être, mais cela, ils ne le savaient pas. Dans les sertões d'Angola, comme cela arrive au Brésil, n'importe quel homme parlant portugais, ayant reçu les eaux du baptême et possédant de la fortune ou de la notoriété, peut être considéré comme blanc. J'ai connu beaucoup de Blancs à la peau noire.

Domingos Vaz traduisit les paroles du vieux. Il craignait que je n'écrive une lettre à António Dias Musungu non pas pour le tromper, mais pour lui faire connaître les plans de Ginga. Personne ici ne savait dessiner les lettres. Je pouvais écrire ce que je voulais. C'était un argument puissant. Je ne sus que répondre à cela. Un grand silence se fit. Je pouvais entendre le doute frayant son chemin dans le cerveau des macotas et des quilambas qui nous entouraient, comme les termites rongant le bois.

La reine leva sa main maigre dans un geste ferme. Elle croyait en moi, dit-elle. Elle m'avait fait confiance dès le premier jour. Et elle continuerait à me faire confiance. Un murmure réticent parcourut l'assistance. Mais personne ne se hasarda à contester la volonté de Ginga.

Je m'assis à une table et écrivis la lettre. Je la scellai et la confiai à un pigeon, ainsi que l'on nomme en quimbundo les messagers, hommes libres ou esclaves, qui courut la porter de l'autre côté du fleuve. La nuit tombait lorsque nous entendîmes sonner les cloches, puis le joyeux roulement de nombreux ngomas et atabaques. Le capitaine-général et ses hommes fêtaient notre reddition. La fête remplit la nuit. Penchés sur les murs, ne craignant plus qu'une balle nous arrachât l'oreille, nous pouvions voir les soldats danser et boire autour de plusieurs feux allumés sur la plage.

Je n'avais pas imaginé qu'il fût si facile de tromper un homme aussi expérimenté que le capitaine-général, habitué aussi bien aux leurres de la guerre qu'à ceux de l'intrigue politique. J'étais en proie à une angoisse terrible. Je n'aimais pas mentir. J'aimais encore moins assumer le rôle du traître. J'avais trahi les miens, si tant est que je les eusse jamais senti comme étant les miens, à

part que je partageais avec eux la langue et la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ.

La vie est un labyrinthe de choix, me disait mon père quand j'étais enfant, Dieu a donné à l'homme le libre arbitre. L'homme choisit d'aller en Enfer ou au Paradis.

J'avais fait un choix. Le Paradis avait cessé d'être pour moi quelque chose d'abstrait et de lointain. L'Enfer aussi. Le Paradis c'était elle et l'air qu'elle respirait, l'Enfer était son absence. Et tout autour il n'y avait que des démons.

Nous attendîmes que les feux s'éteignent. Nous vîmes la lune disparaître derrière de lourds nuages. Les soldats gisaient à plat ventre sur le sable, les uns ivres, les autres malades. Seuls deux gardes se tenaient encore debout, surveillant la catapulte. Les jagas, sept ou huit, sautèrent par-dessus le mur et tombèrent sur les malheureux, les massacrant à coups de machette puis les décapitant. Ils détruisirent l'engin et mirent le feu aux débris. Ils revinrent se mettre à l'abri de nos murs sans un seul blessé.

À ce moment-là déjà la reine, protégée par de nombreux guerriers et par les nobles les plus puissants du royaume, s'était glissée dans la nuit jusqu'au fleuve, échappant au siège. Je restai à l'arrière pour soigner les blessés, et je pus assister à la destruction de la catapulte et au réveil brutal des Portugais. Une pluie de flèches ne tarda pas à nous tomber dessus. J'entendis les cris venant de l'extérieur :

– Traître ! Traître !

Les flèches ne m'atteignirent pas. Les cris, oui.

Muxima devina mon émotion. Elle posa sa petite main sur ma poitrine. Je la pris entre les miennes. Nous demeurâmes ainsi, immobiles dans l'immense torrent du temps, quand nous fûmes interrompus par Domingos Vaz. Nous devions partir. La reine nous attendait au bord du fleuve. Je lui dis que non, que je resterais là, pour soigner les blessés et les malades, veillant sur les femmes et les enfants, d'autant plus que, n'étant qu'un prêtre et non un combattant, je ne ferais que retarder la marche des fugitifs. Il ne m'écouta pas. Deux jagas me poussèrent. Deux autres éloignèrent Muxima. Je la perdus dans la cohue qui nous entourait, des gens fuyant les flèches et les sagaies qui traversaient l'air, d'autres se lançant en avant pour défendre les murs. Je me retrouvai courant dans l'obscurité derrière les jagas, me précipitant dans la gueule vorace de la nuit. Je sentais l'odeur chaude de la poudre et des corps en sueur, j'entendais le vacarme des tirs, le bruit des lames s'entrechoquant, les gémissements des

blessés, les hurlements des quilambas qui s'efforçaient de rassembler leurs troupes, mais tout cela arrivait à mes sens comme si j'avais été un autre ou le fantôme engourdi et hors d'haleine de moi-même. Je me souviens d'une pirogue sur le fleuve, le sombre vertige des eaux. Puis, sur l'autre rive, une masse humaine respirant le même air d'algues. Je m'évanouis.

Je me réveillai étendu sur une litière, les rayons du soleil dansaient sur mon visage. Je compris que nous nous trouvions au milieu d'un champ de hautes herbes. Ces herbes – ou *capins*, comme les appellent les Indiens de mon pays – étaient si hautes et si vigoureuses que les hommes, même les plus grands, disparaissaient au milieu. Je voyais le vert de ces végétaux ondulant comme la mer, je voyais les drapeaux et les bannières flottant, rouges et jaunes, au-dessus de tout ce vert, mais je ne distinguais pas les hommes qui les portaient.

Par moments j'avais l'impression que des anges me transportaient sur le chemin du Paradis. Je ne me sentais pas mort, bien sûr, juste fatigué et hébété, mais comment savoir ce que ressent un mort ? Peut-être la même fatigue et la même confusion qui m'étreignaient.

Puis nous nous arrê tâmes et je vis s'ouvrir devant nous un immense précipice. Les esclaves qui me portaient posèrent la litière. Domingos Vaz, ouvrant un chemin à travers les herbes, surgit à côté de moi. Il voulut savoir si je m'étais reposé. Je me rendis compte qu'il se trouvait en bien plus mauvais état que moi. Il brûlait de fièvre et transpirait beaucoup.

– Où est tout le monde ? demandai-je. Où est la reine ?

Domingos Vaz me montra, quelques pieds au-dessous de nous, un groupe d'hommes attachant à des arbres des sortes de lianes comme celles que l'on trouve dans les forêts du Brésil, suffisamment solides pour supporter le poids d'un bœuf. En l'occurrence ce n'était pas pour des bœufs mais pour les guerriers et leurs armes. Je distinguai, tout au fond, une fourmilière humaine. D'après les bannières que tenaient les soldats – de grands éventails en plumes de paon – je compris que Ginga était déjà en bas. Les plumes de paon sont les insignes royaux dans les batailles, fêtes et rassemblements. Des centaines de paons sont élevés dans des enclos, à proximité des palais de la reine, uniquement à cette fin.

Les paons sont appelés *minquisi* (pluriel de *n'quisi*, enchantement) royaux. Les Ambundus les appellent aussi *n'gila n'quisi*, oiseaux-sorciers ou oiseaux de

l'enchantement.

Je demandai à Domingos Diaz ce qui était arrivé à sa famille et ce qui restait de ses femmes et de ses enfants. Il me regarda gravement :

– Je suis malade, dit-il. J'ai la variole. Si les autres s'en aperçoivent, ils me tueront. Je vais mourir de toute façon. Je vais me laisser tomber de ces arbres. Ils ne me chercheront pas. Ils n'en ont pas le temps.

Je tentai de l'en dissuader. Beaucoup de gens survivent à la variole. Domingos rétorqua, avec raison, que, dès qu'apparaîtraient sur son visage les premiers signes de l'infâme maladie, ils le décapiteraient sans hésiter. Le prestigieux statut d'interprète ne lui servirait à rien. Il préférerait se laisser tomber. Peut-être survivrait-il à la chute, puis à la variole. Peut-être survivrait-il à la faim et aux animaux sauvages. Il me fit promettre de m'occuper de ses trois jeunes enfants et de Muxima, la plus jeune de ses femmes, car il s'était bien rendu compte que je la tenais en grande affection. Je voulus le serrer dans mes bras. Il m'en empêcha. Je vis comment il se fit attacher à l'une de ces lianes. Je le vis se laisser tomber, à la moitié de notre voyage, et disparaître sans un cri, au milieu du vert intense de la forêt.

Chapitre trois

L'incroyable et véridique histoire de Cipriano Gaivoto et comment celui-ci se transforma en Abdullah, "le Maure". Dans ce chapitre on jette aussi un regard sur l'extraordinaire collection d'épouses de la reine Ginga et l'on raconte son mariage avec le très puissant soba des jagas.

Pendant ces premiers jours de ma fuite où j'errais à travers les sertões dans une dérive aveugle, souffrant de faim et de soif, et privé de l'appui de Domingos Vaz pour m'aider à comprendre ce qui se passait autour de moi, je me tournai vers le Portugais du nom de Cipriano, ou Abdullah, le Maure, dont je vous ai parlé plus haut.

Cipriano était né à Évora. Encore jeune il était tombé en disgrâce auprès du Tribunal du Saint-Office, accusé d'entretenir un commerce infâme avec des succubes, entre autres péchés, hérésies et blasphèmes. Soumis à la question, il confessa tous ses crimes, se montra très repent, et fut envoyé aux galères pendant cinq ans.

Il serait mort enchaîné à ses rames, comme tant d'autres, nourri d'une poignée de biscuits noirs une fois par jour, recevant des coups de fouet sur le dos plus souvent que de la nourriture, son monde entier réduit aux quatre empan de son banc. Heureusement (pour lui) la galère où il servait fut arraisonnée par des pirates barbaresques au large de l'île de Lanzarote.

Esclave des Maures, il fut traité, encore à bord, avec plus d'humanité qu'il ne l'avait été comme pénitent sur la galère des chrétiens. Les Maures donnaient aux prisonniers la nourriture qu'ils mangeaient eux-mêmes, riz et blé cuits, olives, fromages, en plus de raisins secs qui sont un bon aliment pour qui voyage sur mer.

Il fut vendu à Alger à un fabricant de lentilles qui l'employa à leur polissage. Vivant parmi les Maures, il ne tarda pas à se faire turc, c'est-à-dire à renier la foi du Christ, laquelle, du reste, lui avait causé tant de maux, et à se convertir à celle de Mahomet. Lorsqu'il constata qu'il était musulman, son maître le libéra, une pratique dont on m'a dit qu'elle était courante chez certains nobles maures qui répugnent à prendre pour esclaves des hommes ayant la même foi qu'eux. Le Portugais prit le nom d'Abdullah, se maria avec une Éthiopienne du nom d'Aïcha, qui lui donna cinq enfants, et finit peu à

peu par oublier Évora et toute sa vie passée. Il était alors complètement maure, et avait commencé à s'enrichir, lorsqu'il prit la décision d'abandonner sa famille et de partir à Zanzibar pour y faire commerce de vente d'armes et d'achat d'esclaves. Cet office le conduisit par des chemins tortueux jusqu'en Angola, où il devint un personnage important au royaume du Dongo, d'abord en raison de la grande quantité d'armes à feu qu'il vendait, outre les étoffes précieuses venues de Chine, les miroirs et autres produits, puis comme habile conseiller et informateur.

Cipriano était très habile dans la pratique de plusieurs parlers africains, en particulier le quicongo et le quimbundo. En arabe, m'assura-t-il, il discourait avec autant de fluidité qu'en portugais.

Comme je ne l'avais jamais vu à genoux, priant à la manière des Maures, je lui demandai s'il avait aussi renié Allah. Il me regarda très étonné. Puis il se mit à rire. Là, dans ces forêts aussi éloignées de Rome que de la Mecque, il pouvait me dire sans crainte ce qu'il pensait de Dieu, le Dieu des chrétiens, le Dieu des Maures, le Dieu des juifs, qui était, après tout, le même et unique Dieu vengeur. Mais lui, que pensait-il ?

Aujourd'hui, si loin de cette époque, et si proche de la pensée de Cipriano, j'ai encore du mal à croire ce qu'il me dit alors. Je le regardai atterré. J'étais habitué aux plaisanteries blasphématoires des marins, des soldats et des ignorants en général. Je n'avais pourtant jamais rien entendu de la sorte. Ce Portugais était une brute intelligente – comme le sont souvent les brutes les plus brutes. Et pourtant il pouvait aussi prononcer des mots d'une grande poésie, tel un jeune poète rêveur. Il devina la confusion qui régnait dans mon âme, le tourment que je ressentais de me trouver écartelé entre la foi en Jésus-Christ et un amour contre Dieu et contre la Loi d'une part, et de l'autre entre le drapeau du Portugal et la cause juste, mais ennemie, de la reine Ginga. Il se mit en devoir de creuser mon état de confusion, m'enveloppant de ses arguments qui, parfois scabreux, avaient la précision parfaite des choses très simples. Des années plus tard, je retrouvai quelques-unes de ces idées dans les travaux des grands gnostiques et hérésiarques et je fus surpris de m'apercevoir qu'elles ne me surprenaient plus.

Cipriano défendait l'idée, comme Valentin d'Alexandrie et autres panthéistes, que tout ce qui existe est Dieu, chaque homme et chaque pierre, et

que ce Dieu que nous sommes n'est ni bon ni mauvais, ou il est tout cela sans distinction et indifféremment. Dieu, me dit Cipriano, est ce que nous sommes quand nous dormons.

– Toutes les choses ont leurs Dieux, ajouta-t-il. Nous sommes entourés par Eux.

Je pensai longtemps à tout cela. J'imaginai chaque homme, chaque être, sécrétant son propre dieu à partir de quelque organe caché sous la peau de l'âme : le grave Dieu des chouettes. L'habile Dieu des serpents. Le Dieu généreux des vergers. Le Dieu traître des poignards. Le Dieu zébré des zèbres. Le Dieu bavard des pies et des avocats. L'humble Dieu des moineaux. Le Dieu insalubre des marécages. Le Dieu tête basse des canailles. Le pâle Dieu des geckos. Le Dieu rapide des tempêtes. Le liquide Dieu des poissons. L'âpre Dieu des sertôes. Le Dieu ensoleillé des plages. Le Dieu desséché des cactus. Le Dieu sauvage des jaguars. Le Dieu parfumé des jasmins.

Au cours de ces journées d'angoisse et de siège, entouré d'une nature féroce et de gens dont la langue et les coutumes m'étaient incompréhensibles, j'eus le temps de penser à Dieu. Et plus j'y pensais, plus j'étais tourmenté par le doute.

Je perdis la foi en même temps que je me trouvais séparé de mon amour. Le deuxième jour de notre fuite, après que nous eûmes franchi ces profonds abîmes accrochés à des lianes, je demandai à Cipriano ce qu'il était arrivé aux femmes et aux enfants. Le Portugais, l'un des rares qui voyageaient à cheval, allant et venant entre la tête des troupes et l'arrière-garde, donnant des instructions et échangeant des nouvelles, me dit que tous ces gens, ou presque tous, avaient été capturés par l'ennemi à cause de la guerre des Noirs. Parmi les captifs on comptait les deux sœurs de Ginga, la douce Mocambo et la valeureuse Quifungi. Voyant comme j'étais affligé, il s'approcha de la litière dans laquelle je voyageais et m'apprit que Muxima elle aussi était tombée entre les mains de nos ennemis. Elle et les deux épouses plus vieilles de Domingos Vaz, avec leurs enfants. Je voulus savoir ce qui allait leur arriver. Cipriano sembla avoir pitié de moi. Il me dit qu'ils seraient emmenés à Luanda et distribués entre les maîtres d'esclaves. Mocambo, Quifungi et les autres dames de sang royal auraient droit, très certainement, à un traitement en conformité avec leur position élevée. Le gouverneur aurait à cœur de les maintenir en bonne santé, comme exemple de la bienveillance des Portugais, et aussi parce

qu'elles pourraient leur être utiles pour négocier une paix avec la reine Ginga. Impossible de savoir ce qui pouvait arriver à Muxima. Peut-être serait-elle vendue comme esclave au Brésil.

Cette nouvelle terrible exacerba ma crise de foi. Je refusai de croire en un Dieu que je ressentais, sinon comme l'ordonnateur, tout au moins comme le complice de tant et de si cruelles perversités. J'écoutais en pensée la douce réprobation de mes vieux maîtres. Je sentais à nouveau le parfum de l'encens et de la cire fondue. Dieu avait donné à l'homme son libre arbitre, les entendais-je dire et redire. Le mal n'avait pas été créé par Lui. Dieu, dans son infinie bonté, avait créé un être libre, capable de choisir, de façon consciente, son propre chemin. L'homme pouvait choisir entre le Bien, qui est une émanation de Dieu, et le Mal, qui est l'absence du Bien. Oui, je connaissais toutes ces thèses. J'avais lu et relu *La Cité de Dieu*, de saint Augustin d'Hippone, né sur les terres maures et berbères où Cipriano avait été esclave. Je commençais à avoir l'intuition, cependant, que pour sauver Dieu, pour l'innocenter d'avoir créé le Mal, saint Augustin condamnait l'humanité. Selon lui, les enfants héritaient du péché de notre père Adam. Ceux qui n'avaient pas été baptisés brûleraient pour toujours dans les flammes de l'Enfer.

Le chant des grillons résonnait dans l'air étouffant. Au-dessus de nous se penchait cette saison trouble, aux aubes froides, qu'en Angola on appelle cacimbo. Je me réveillais et je me levais, et j'allais faire ce que font les vivants, manger, boire, m'occuper de mon corps, comme si j'étais encore endormi. Les Portugais avaient abandonné leur poursuite. Le quilombo se réorganisait. On sentait chez tout le monde le découragement pesant de la défaite, un sentiment sombre, une amertume qui semblait contaminer les arbres, les pierres, le triste paysage.

Tout ce qui fait se défait, me dit Cipriano, ainsi les vieillards et leur peau fatiguée, ou les lourds canons de fer enflammés de rouille. Il me montra son visage et ses mains parsemés de taches brunes, tout en se plaignant de douleurs dans la jambe gauche qu'il avait du mal à bouger.

Une foule morose tournait autour de nous. Beaucoup avaient perdu leurs femmes et leurs enfants. Je n'avais pas le sentiment qu'ils aimaient la reine. Ils la suivaient par peur et par désespoir, raisons pour lesquelles, en général, les petits suivent les grands.

Le troisième mois après le début de notre fuite, la reine me fit appeler. Je la trouvai amaigrie, mais pas abattue, bien au contraire. On aurait dit qu'un feu brûlait dans sa poitrine étroite. Elle était presque belle ainsi, illuminée par une juste colère. Elle me montra une lettre qu'un messenger venait de lui apporter. Elle avait été écrite par le gouverneur. Je la lus lentement, effrayé et honteux de ce que je lisais, puis Cipriano la traduisit en quimbundo. Le gouverneur exigeait la reddition de Ginga. Elle devait prêter serment d'allégeance au Portugal et exprimer son repentir. Elle devait aussi renoncer à tous ses droits, y compris sur ceux d'Ambaca, dont le fort serait maintenu, et s'engager à fournir chaque année une certaine quantité de pièces (d'esclaves), dont je ne me souviens plus du nombre, sinon qu'il me parut absurde. L'avant-dernier paragraphe mentionnait mon nom. Le gouverneur exigeait que le père

Francisco José de Santa Cruz, traître notoire, hérétique et relaps, lui fût renvoyé afin d'être jugé pour les nombreux crimes commis en Angola. Une fois accomplies toutes ces exigences, les Portugais restitueraient les sœurs et autres membres de la famille de Ginga, lui rendant par ailleurs le titre de roi du Dongo. Qu'elle ne s'inquiétât pas pour ses sœurs et leurs servantes car elles avaient été reçues à Luanda avec tout le respect dû, et avaient été logées dans la grande maison du sieur Rodrigo de Araújo, où Ginga avait elle-même habité pendant son séjour à Luanda. Le gouverneur ajoutait que le titre de roi du Dongo devait revenir maintenant à Ngola Hari, le demi-frère de Hari diá Quiluange, dont l'élection avait été attestée et bénie par les pères jésuites António Machado et Francisco Pacónio.

La reine écouta dans un silence grave. Les macotas qui l'entouraient tremblaient de frayeur. Je dus moi-même serrer mes mains l'une dans l'autre pour que personne ne s'aperçoive de mon inquiétude. Ginga éclata de rire. Elle regarda le ciel, au-dessus des branches du mulemba sous lequel nous nous étions assis.

– Même le coussin le plus beau ne contient à l'intérieur que des chiffons sales, murmura-t-elle en quimbundo.

Comme les vieux sobas, comme les sages africains en général, Ginga aimait citer des proverbes, des paraboles et des contes populaires, encore que beaucoup d'entre eux me parussent obscurs.

Je rédigeai une réponse sarcastique. La reine n'était la vassale de personne, encore moins d'un souverain qu'elle n'avait jamais vu. Elle remerciait le gouverneur pour la courtoisie avec laquelle il avait reçu ses sœurs, bien qu'il eût mieux valu, pour soulager les dépenses royales, les renvoyer chez elles. Elle, Ginga, ne manquerait pas de traiter avec la même courtoisie les Portugais qu'elle rencontrerait dans son royaume, soldats, prêtres ou simples commerçants.

Le mariage de la reine Ginga avec le puissant soba des jagas, Caza Cangola, ne surprit personne. En se mariant, Ginga scellait une alliance qui lui permettrait de tenir tête aux Portugais et leurs alliés, acquérant ainsi le statut de tembanza, ou gouverneur, de ce jagado.

Caza était un homme de haute taille, solide, cuirassé comme une abada, ou unicorne, animal que certains préfèrent appeler aujourd'hui rhinocéros. Sa poitrine, peinte de rouge et de blanc, large et dure comme un bouclier, était couverte de profondes cicatrices, signes des nombreux combats qu'il avait menés depuis sa tendre enfance. Il était vêtu d'un court pagne fait de fibres de palmier, aussi fin que la plus fine des soies, il portait les cheveux longs, dans le dos, entièrement tressés de petits coquillages et autres ornements.

J'entendis à son propos les histoires les plus extraordinaires, avec lesquelles, autour du feu, les vieux faisaient peur aux jeunes garçons.

On dit que, comme tous les jagas, il enterrait ses enfants nouveau-nés ou les donnait à manger aux animaux sauvages.

Les jagas élèvent comme étant les leurs les enfants qu'ils capturent au cours de leurs conquêtes et razzias. Lorsque ces enfants ont leurs dents définitives, les quimbandas leur arrachent celles de devant avec un morceau de bois, et cela est vrai car je l'ai vu de mes yeux.

On dit qu'ils tuent leurs propres enfants pour ne pas créer des liens de sang qui les retiendraient quelque part et aussi dans l'intention de rompre avec la tyrannie du lignage.

On dit que les jagas se nourrissent des cadavres de leurs ennemis, autant pour le plaisir de la chair que pour la croyance qu'une telle perversion cuirasse leur corps dans la bataille. Les jagas au cœur faible, ceux qui fuient les combats, sont eux aussi tués et mangés.

On dit que, pour dormir, le jaga Caza s'enroulait de serpents, et qu'il était ainsi capable de s'introduire dans les rêves des ennemis pour deviner les pièges

qu'ils préparaient et les déjouer.

On dit que la nuit il se transformait en lion, parfois même en plusieurs lions à la fois, et que sous cette apparence multiple, agile et dangereuse, il courait les sertôes où il faisait des carnages.

On dit qu'il commandait les nuages dans le ciel, de la même façon et avec la même autorité avec lesquelles il dirigeait ses armées. Il disposait des nuages comme de ses bataillons et les faisait aller de-ci de-là, et leur indiquait sur quel arpent de terre ils devaient larguer leurs eaux fécondes.

Si par hasard la pluie venait à manquer pendant des mois, les indigènes se réunissaient et partaient en pèlerinage faire des offrandes au Caza Cangola, l'implorant qu'il donne l'ordre aux eaux de tomber. Le roi se chargeait en personne de cette action ou déléguait la magie à des quimbandas instruits à cet effet, lesquels sont appelés nganga dia nvula, ou prêtre de la pluie.

On dit que lui et ses hommes pouvaient communiquer entre eux, au milieu de la plus dense des jungles, en imitant le chant des oiseaux, tant et si bien que les troupes ennemies ne se rendaient compte de leur présence que lorsqu'ils leur tombaient dessus.

On dit qu'il avait hérité de son père un cor magique, dont le son, lorsqu'il soufflait dedans sur les champs de bataille, paralysait les ennemis qui se trouvaient alors dans l'incapacité de bouger un bras ou une jambe, et qu'il allait après les décapiter un à un, arrachant ces têtes terrorisées comme qui ramasserait des citrouilles.

On dit qu'il nourrissait une grande fascination pour les femmes enceintes, avec lesquelles il couchait, et qu'il tuait les maris qui s'opposaient à son désir sauvage.

Beaucoup de ces bruits étaient faux, comme j'ai pu le constater pendant tout le temps que je demeurai chez les jagas. Je suppose que Caza lui-même aidait à les propager, car rien ne favorise plus un chef de guerre que la légende de sa cruauté.

De nombreuses années après les événements que je suis en train de narrer, je lus le témoignage d'un Anglais, du nom d'Andrew Battel, qui avait vécu de longs mois parmi les jagas. Battel les décrit comme étant les plus grands dévoreurs de chair humaine du monde. Dans un village entouré de troncs de mbonde, ou de baobabs comme on les appelait aussi, qui sont des arbres vastes

comme des maisons, il trouva une immense idole, aux pieds de laquelle les jagas déposaient les crânes de leurs ennemis. Ils sacrifiaient à cette idole, qu'ils appelaient quisango, des enfants et des boucs. Battel affirme avoir assisté à des fêtes terrifiantes, au cours desquelles les jagas dansaient, buvaient un fort alcool indigène, fabriqué à partir de sève de palmiers, qu'ils appelaient marufo, et mangeaient de la chair humaine. Je les ai vus, quant à moi, seulement boire du marufo, qu'ils consomment par litres – desséchant les palmeraies qu'ils traversent –, je ne les ai jamais vus pratiquer de sacrifices humains et encore moins dévorer des gens.

Qu'est-ce qui poussa la reine à se marier avec Caza Cangola ? Je l'ai déjà dit : le pouvoir et l'audace des jagas lui convenaient. Ce qui poussa le belliqueux soba à la prendre pour épouse est plus difficile à comprendre : peut-être l'amour.

Je crois que le vieux jaga se laissa séduire par cette femme qui se battait les armes à la main, aussi virile que le plus viril des hommes. Une femme qui jamais ne pliait ; qui n'avait ni Dieu ni maître. Une femme qui connaissait l'art de la guerre, ses pièges et ses malédictions, et qui dans les débats avec ses macotas se montrait plus habile que le plus habile des stratèges, car, capable de réfléchir comme un homme, elle possédait en plus la subtile astuce de notre mère Ève.

Le puissant jaga s'abandonna. Il déposa à ses pieds nus une armée de plusieurs milliers d'archers, d'arbalétriers et de mousquetaires, en plus d'un nombre sans fin de fantassins. Des hommes habitués à la violence, ne craignant rien, et capables de marcher sous le soleil pendant trois jours sans manger et presque sans boire.

On alluma des feux dans tous les coins du quilombo. Les gens arrivaient de loin, apportant marimbas, hochets, tambourins et petites guitares locales. On fit rôti des bœufs et du gibier. Le vin coula à flots, du vrai vin portugais en plus du marufo.

Tandis que le peuple festoyait, je m'éloignai. Ma tristesse ne s'accordait pas avec l'allégresse ambiante. À un moment donné, absorbé dans mes pensées et par ma petite errance à travers les coins les plus sombres du quilombo, je fus attiré par une série de cris et de miaulements. J'avançai, inquiet, dans la direction de ce tintamarre. Je dépassai la case royale et j'arrivai enfin à l'enclos

des paons. Le bruit venait de là. Les grands oiseaux s'invectivaient les uns les autres à grands piailllements aigus et prolongés.

Je me trouvais face à une femme, appuyée contre les barrières de l'enclos, immobile et lointaine. Je m'approchai. La lune brillait dans la nuit, comme une ronde déchirure ouverte dans une tente de cuir éclairée à l'intérieur. Elle dégageait une lumière douce, éparse, qui permettait à peine de distinguer les formes. Ce n'est que lorsque je fus plus près que je me rendis compte de mon erreur. La femme était un homme. Je crus, dans la confusion du premier instant, me trouver face à un nganga dia quimbando, ou prêtre du sacrifice. Ce singulier personnage, cependant, ne portait pas la longue tignasse emmêlée qui est l'apanage de ce genre de sorciers. Au contraire il arborait une haute coiffure de femme, apprêtée et parfumée. Sur son visage soigneusement rasé, aux traits parfaits, il arborait un petit sourire moqueur. Je le saluai en quimbundo, essayant de ne pas montrer l'inquiétude qui m'avait saisi en le trouvant là : un homme habillé en femme, gardien des oiseaux magiques. Mon pauvre quimbundo le fit sourire encore plus. À cette époque je ne parlais pas encore convenablement la langue du pays, je trébuchais à chaque mot, mais je pouvais quand même entretenir une petite conversation. L'homme me dit s'appeler Samba N'Zila et être l'une des épouses du roi. J'eus un autre moment de perplexité, qu'il comprit très vite, car il ajouta en souriant de nouveau :

– Le roi, Ginga.

Domingos Vaz m'avait dit que la reine entretenait un sérail, à la façon des sultans turcs, en collectionnant des nobles de sa cour qu'elle obligeait à s'habiller comme s'ils étaient des femelles. Sur le moment je n'y avais pas cru. Samba N'Zila confirma tout ce que le tandala m'avait confié. Je lui demandai ce qui allait arriver aux épouses de Ginga maintenant qu'elle avait épousé le soba des jagas. Il laissa paraître quelque inquiétude. Il ne savait pas. Rien ne devait changer. Le roi continuerait à disposer de ses femmes. Le jaga devait l'accepter.

Et lui – le jaga –, devrait-il lui aussi s'habiller en femelle ? Samba N'Zila rit de bon cœur. Non. Caza Cangola n'accepterait jamais une telle humiliation.

Alors pourquoi les nobles Ambundus l'acceptaient-ils ?

Il me regarda, l'air sombre :

– Pour manger le foie de la fourmi il faut savoir la dépecer.

Cette observation m'étonna. Il demeura silencieux un long moment, regardant la lune. Alors que je pensais qu'il ne dirait plus rien, il ajouta :

– La blessure de l'autre se sent à l'odeur, et non pas à la douleur.

Des mois s'écoulèrent. Un matin, Cipriano vint me trouver. Il avait été absent, en voyage au royaume du Congo, et même au-delà, commerçant avec les Maures. Il m'apportait un cadeau. Des livres. Parmi eux, un curieux volume, *Traité en hommage aux femmes*, du médecin portugais Cristóvão da Costa, "l'Africain". Je connaissais du même auteur un autre livre, beaucoup plus réputé, le *Traité des drogues et médecines des Indes orientales*. Le mulâtre Cristóvão da Costa naquit dans les îles du Cap-Vert en 1525. Il parcourut le monde, à la fois comme homme libre et comme esclave, et connut d'innombrables tourments, tout en exerçant son office, très reconnu, à Goa, à Malabar et à Cochin. Il se fixa finalement à Burgos, engagé par le sénat de la ville, pour occuper la charge de médecin des pauvres.

Dans son *Traité en hommage aux femmes*, Cristóvão da Costa célèbre les filles d'Ève, évoquant aussi bien les plus sages que les plus guerrières, femmes d'armes qui tout au long de l'Histoire s'étaient battues aussi bien sinon mieux que les hommes les plus vaillants. Parmi ces femmes, il cite celles de Sparte, dressées à la guerre dès l'âge de sept ans.

Cristóvão da Costa aurait ajouté à son livre, s'il l'avait connue, le nom de dona Ana de Sousa.

En lisant ce petit livre, il me revint à l'esprit, à propos des femmes de Sparte, la grande cruauté des us et coutumes de ce peuple historique, si semblables à ceux des jagas. Les Spartiates, enfants de père et de mère spartiates, les seuls qui possédaient des droits politiques à Sparte, eux aussi éduquaient leurs enfants à la guerre. Les Spartiates frappaient leurs enfants pour les endurcir. Les jagas aussi. Les Spartiates incitaient les garçons à aller voler leur nourriture. S'ils étaient pris, ils étaient punis, non pas à cause du vol, mais parce qu'ils s'étaient laissé capturer. Les jagas eux aussi incitaient leurs fils à voler du bétail et autres biens. Les jagas offraient des sacrifices humains à leur quisango. Les Spartiates adoraient une statue en bois de la déesse Artémise, qu'ils couvraient de sang

humain. Dans les temps plus anciens ils tiraient au sort une victime. Plus tard des enfants furent fouettés sur l'autel de la déesse.

Les Spartiates organisaient chaque année un jeu diabolique, dont le but était de chasser et de capturer le plus grand nombre d'esclaves, les Ilotes. Ils prétendaient de cette façon contrôler les révoltes des esclaves. Les jagas pratiquaient des horreurs semblables à l'encontre des populations des nations voisines qu'ils traversaient.

Chez les jagas, il ne semble pas que ce soit un grand crime qu'une femme trahisse son mari. Les femmes mariées peuvent recevoir d'autres hommes dans leur maison et pratiquer avec eux une relation charnelle, du moment qu'elles confient à leurs maris les fruits de leurs trahisons. Les femmes spartiates étaient libres de coucher avec les hommes qu'elles voulaient. Les enfants nés de ces unions étaient eux aussi attribués au mari.

Les femmes spartiates concevaient leur premier enfant avec un esclave dressé pour le coït. Cet esclave, très bien traité, employé à l'exercice exclusif de l'amour, était décapité dès qu'il atteignait l'âge de trente ans. Au-delà de cet âge sa semence n'était plus bonne à rien, ce qui est d'autant plus absurde si l'on considère que les enfants nés des relations avec l'esclave souffraient d'un destin identique à celui de leur géniteur. Après leur premier enfant, les jeunes femmes étaient prêtes à se marier et à assurer une descendance. Les jagas, eux, n'allaient pas aussi loin dans leurs extravagances et iniquités.

Au cours de son ouvrage, Cristóvão da Costa traite de la matière dont sont constituées les femmes. Il écrit alors : "Plus leurs formes ont de matière et moins elles ont de perfection, et plus elles sont privées de matière, plus elles sont parfaites."

Cette phrase me fit penser à Muxima. Je la vis là, devant moi, assise sur la natte, m'observant de ses grands yeux noirs. Muxima confirmait l'observation du médecin. Elle me paraissait faite plus de lumière que de matière. Sa chair, si ferme, lui avait été donnée dans les justes proportions pour faire d'elle une femme attrayante. Un peu moins de chair, un peu plus de lumière et elle ne serait pas de ce monde. Je la revis se défaire de son pagne, les oiseaux émerveillés entourant sa taille, je la revis grimper dans le hamac et se coller contre moi.

J'étais plongé dans ces pensées quand je vis arriver Cacusso, monté sur un fougueux alezan arabe. L'animal faisait partie d'un lot de quinze chevaux que Cipriano avait acheté au cours de son dernier voyage. Cacusso ne savait pas bien monter, mais il tenait en selle, ce qui m'impressionna beaucoup, car il n'avait pas été élevé dans un monde de chevaux. Le jeune homme sauta de l'alezan et me salua joyeusement. Il m'apportait des nouvelles. Je le fis entrer chez moi. Il me raconta qu'un esclave ayant fui Luanda et arrivé au quilombo le matin même avait rencontré les sœurs de Ginga. Cet esclave, du nom de Pedro, avait servi durant vingt ans dans la grande maison de Rodrigo de Araújo, où Mocambo et Quifungi avaient été accueillis.

Je lui dis que j'aurais aimé le connaître. En fin d'après-midi Cacusso réapparut, au trot, avec en croupe un vieil homme fragile, mais droit, portant une barbe grise, longue et fournie. Pedro parlait le portugais avec l'aisance d'un lettré. Il me dit que les deux nobles dames jouissaient d'une bonne santé. Elles se promenaient en ville, égayant les rues avec les grelots et les rires de leurs suivantes. Elles étaient fréquemment invitées dans les maisons des puissants. Le gouverneur aimait les montrer aux visiteurs étrangers, ainsi que le faisaient les empereurs romains avec les rois barbares qu'ils avaient capturés, non pas enfermées dans des cages à la brutale manière romaine, mais confortablement installées sur de moelleux coussins de soie.

Je lui demandai s'il savait quelque chose à propos de la famille de Domingos Vaz. Il sourit, comme s'il avait deviné mon intérêt. Les femmes et les enfants du tandala avaient été vendus à différents propriétaires. La plus jeune était restée à Luanda, sous la protection d'une très riche dame, dona Marcelina Texeira de Mendonça, connue dans la langue locale comme Nga Mutúdi – la Veuve. Dona Marcelina possédait de nombreux bâtiments à Luanda et des fermes dans les alentours de la ville, des dizaines de marchandes à son service et des affaires au Brésil et au Portugal. Cinq fois veuve, sans enfants, elle administrait sa fortune d'une main de fer, avec intelligence et parcimonie. Les puissants la craignaient. Les esclaves l'aimaient, parce qu'elle les traitait avec la même douceur que le Christ réservait aux plus démunis.

Pedro fit une pause dans son récit. Il me regarda, curieux, les yeux brillants de malice :

– Vous êtes le prêtre, n'est-ce pas ? Les Blancs sont très fâchés contre vous. Il y en a qui voudraient vous faire brûler et ceux-là sont ceux qui vous aiment le plus.

Derrière ma maison poussaient de hauts papayers. Plus loin se dressait un rocher immense. J'aimais m'allonger dans un hamac et contempler les papayers, contempler le rocher et, au-dessus du rocher, les nuages qui couraient dans le ciel. Au-delà de l'azur il n'y avait rien. C'était le vide infini.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de ressentir une vague nostalgie de Dieu, chaque fois que je repense à ces papayers. La nostalgie d'un monde protégé par la présence d'un père. Vivre sans Dieu est une responsabilité très grande, mais comme toute responsabilité, cela nous fait grandir.

Je demandai à Pedro pour quelle raison il s'était enfui. À son âge il eût vécu plus confortablement dans la maison de son maître. Le vieil homme rit. La liberté, m'expliqua-t-il : il voulait mourir libre.

En allemand liberté se dit *Freiheit*. Qui vient de *freihals* – *frei hals* – qui veut dire “cou libre”. La liberté c'est vivre sans le poids d'une chaîne en fer autour du cou.

Dieu avait été, durant toutes ces années, ma chaîne en fer autour du cou.

Ma pensée était entièrement occupée par Muxima. J'étais révolté de la savoir à Luanda contre sa volonté. Mais l'idée qu'elle était sous la protection d'une dame forte et charitable me tranquillisait. Nonobstant, je passais des jours à concevoir des stratégies tortueuses pour entrer dans la ville et la libérer. Je m'endormais et rêvais à de nouvelles stratégies.

Un après-midi ensoleillé, je m'armai de courage et fus trouver Cipriano. Je le trouvai occupé à dessiner des lunettes pour voir de loin. Il avait appris chez les Maures à polir et à monter des lentilles, et c'était ce qu'il aimait faire par-dessus tout. Il m'invita à prendre un café. Aujourd'hui au Brésil, il est à la mode de boire du café, et il y en a même qui en plante. Mais à cette époque, le café n'était pas encore connu dans les Amériques. Et donc, la première fois que j'en goûtai, ce fut là, à cette occasion, dans le quilombo de Ginga. Une esclave maure d'une grande beauté, que Cipriano avait ramenée de Zanzibar, prépara la boisson. Cipriano me dit alors, distraitement, qu'il attendait que je vienne le voir depuis quelque temps déjà. Il savait ce que je cherchais. Entrer dans Luanda lui paraissait une folie. Il posa sa tasse et m'adressa un grand sourire :

– Je me fais vieux, dit-il. À ce moment de ma vie, il n’y a que la folie qui m’enthousiasme. Ah ! La folie enflammée par l’amour. J’ai pensé à une façon d’entrer dans Luanda sans éveiller de soupçons. Tout est prêt, mon ami, nous partons ensemble.

Chapitre quatre

Une nouvelle métamorphose : le narrateur de cette histoire, Francisco José de Santa Cruz, se transforme en Melchior, “le Gitan”, et se joint à une très dangereuse et imprévisible aventure.

Dans ce temps-là, Luanda était remplie de Gitans, ou Égyptiens comme les nomment les Anglais. Ce sont des gens joyeux, moqueurs, n'ayant de racine nulle part. Leur passion pour l'errance fait peur à la société, de la même façon que tout le monde craint la dérive des jagas. On dit qu'ils furent condamnés à cette vie nomade, privés d'une terre dont ils pourraient dire qu'elle serait à eux, pour avoir refusé un abri à Joseph, Marie et au Divin Enfant quand ceux-ci fuyaient en Égypte.

De tout temps l'Église les a condamnés, les accusant d'être des paresseux, des escrocs et des superstitieux, s'adonnant à la cartomancie et à la magie. On les accuse aussi d'avoir des accointances avec le Démon et de se repaître de chair humaine. Dans certains pays d'Europe centrale, les nobles en font leurs esclaves et les traitent comme nous traitons les Noirs. D'autres les chassent comme des animaux, leur coupent les oreilles, usent de leurs femmes pour leur bon plaisir.

Les Gitans portugais et espagnols ont été déportés en masse vers l'Afrique et les Amériques. Au Brésil certains commencent à amasser de la fortune, gagnant une notoriété et même le respect de tous à travers le commerce des esclaves. Ceux qui vivent en Angola ne pensent qu'à traverser l'Atlantique et aller s'enrichir.

Cipriano avait lié des liens amicaux avec une famille de ces Gitans, lesquels, à partir de Luanda, s'aventuraient dans leurs chariots jusqu'aux frontières du royaume du Congo au nord, et de Quissama au sud. Le chef de famille répondait au nom de Lobo, "Loup", surnom qui lui allait bien en raison de sa tignasse raide, de ses rouflaquettes épaisses et de ses yeux vifs et féroces qui paraissaient luire dans l'obscurité. Ma patrie est là où sont posés mes pieds, me dit-il un jour, l'un des premiers que je passai en leur compagnie, quand je lui demandai s'il se sentait plutôt portugais ou espagnol, raison pour laquelle – à cause de la façon dont il se déplaçait – je le trouvai semblable à un loup. Je crois, cependant, qu'il avait acquis ce surnom parce qu'il ne se séparait jamais

d'une canne au pommeau d'argent en forme de tête de loup dont les yeux étaient deux beaux rubis – comme si l'animal lançait à travers eux des éclairs de feu.

L'idée de Cipriano était simple. Nous rentrerions dans Luanda déguisés en Gitans. Il nous faudrait après réussir à trouver Muxima, ce qui ne devait pas être très difficile, et, avant que quelqu'un ne se rende compte de quoi que ce soit, nous la capturerions et fuirions avec elle, de retour au quilombo. Le Maure avait ses propres raisons de vouloir visiter la ville, mais cela, je ne vins que bien plus tard – bien trop tard – à le découvrir.

J'expliquai à Ginga que j'avais l'intention d'accompagner Cipriano dans un voyage rapide au royaume du Congo. La reine ne s'y opposa pas. Elle était très occupée à guerroyer contre le soba Ngola Hari et d'autres potentats qui s'étaient entre-temps alliés aux Portugais, en même temps qu'elle renforçait le quilombo, transformé en tête du royaume. Quant à nous, il valait mieux ne pas donner de publicité à une entreprise aussi périlleuse et aussi peu raisonnable. Nous partîmes en secret, protégés par une douzaine d'esclaves et d'hommes de confiance du Maure. Au bout d'un mois de marche à travers de très mauvais chemins, nous atteignîmes la Praia do Bispo, la Plage de l'Évêque, où nous attendaient le Gitan Lobo et sa famille.

Il faisait nuit. La lune flottait au-dessus de la mer. Les Gitans avaient allumé un grand feu sur le sable de la plage et ils dansaient auprès des flammes, accompagnés par l'impétueuse mélodie de deux rebecs. Ils arrêterent de jouer en nous voyant arriver. Les hommes vinrent à notre rencontre, leurs fusils à la main, tandis que les femmes couraient se réfugier dans la plus grande des cinq roulottes. Cipriano sauta du hamac où il voyageait – riant aux éclats de la frayeur des Gitans. Ceux-ci, en le reconnaissant, ouvrirent les bras, poussant des exclamations de joie dans une langue qui me parut une naïve parodie de l'espagnol. Peu après nous dînions avec eux de quelques perdrix rôties, qui, vu la faim qui me rongait, me parurent un délice du ciel.

Notre demande ne parut pas étonner Lobo. Il ne posa pas de question. Il donna des instructions aux femmes, dans ce charabia festif avec lequel ils se parlaient, afin qu'elles choisissent des vêtements qui nous conviendraient. Je ne pus m'empêcher de remarquer l'une des filles. Elle portait ses cheveux partagés en deux belles nattes noires, à moitié recouverts, très gracieusement, d'un

foulard coloré, des colliers de corail rouge autour du cou et beaucoup d'autres retenant à sa taille un pagne du même ton. Elle s'assit devant moi, brassant l'air tiède de la nuit en agitant un grand éventail. Elle me regardait, sans peur, sans pudeur, comme si je n'avais pas été un homme mais un spectacle.

– Sula aimerait lire dans votre main, dit Lobo.

J'hésitai un moment, c'était le prêtre qui persistait encore en moi – le dévot ! – qui hésitait ainsi. Aujourd'hui je peux rire de ce temps. Je peux rire de la terreur que l'on m'avait inculquée au Collège royal d'Olinda, sur le pouvoir du Diable, ses mille visages, pièges et tentations. Le démon, nous disaient les prêtres, opère à travers les chiromanciens. Il leur souffle aux oreilles les réponses qu'il croit les plus sûres pour mieux voler les âmes de ceux qui les écoutent. Je tendis ma main gauche un peu tremblante, et Sula la prit fermement entre les siennes. Elle parcourut de son index droit le désordre des plis. Elle observa, très sérieuse, ma ligne de vie :

– Voyez, elle est brisée, Votre Seigneurie souffrira d'une maladie grave, ou un accident, un accident terrible, qui vous laissera au bord de la mort. Cela peut aussi signifier un grand changement dans votre vie. La ligne de tête est bien tracée, elle montre un homme déterminé. Après elle tombe en direction du poignet. Un homme déterminé, mais rêveur. Curieuse combinaison. La ligne du cœur, ah la ligne du cœur, sûre, longue, voyez comme elle culmine près de l'index, signe de passions fortes. Votre Seigneurie aura une longue vie, très très longue, guidée par l'amour d'une femme.

Je retirai ma main, un peu effrayé. Lobo rit. Il me dit que je ne devais pas prendre cette fille au sérieux. Lui-même ne permettait à personne de lui lire son destin :

– Je préfère l'aveuglement des fleuves, dit-il. Les eaux qui coulent sans savoir sur quelle plage elles vont finir leur course.

Nous revêtîmes les vêtements que les femmes avaient apportés. Elles nattèrent nos cheveux et nous mirent les foulards, bracelets d'argent et autres colifichets avec lesquels les Gitans aiment se parer. Puis, elles nous amenèrent devant un énorme miroir vénitien qu'ils vénéraient comme un joyau, et qui était en fait un vrai joyau, au vu de sa valeur et de son cadre en argent, superbement travaillé. L'image que le miroir me renvoya me montra un jeune

Gitan de belle prestance, que mon propre père n'eût pas reconnu. Les femmes riaient, ravies de notre transformation. Sula était la plus enthousiaste de toutes.

Cipriano était même plus convaincant déguisé en Gitan qu'avec ses habituels vêtements de Maure. Le dicton dit que l'habit ne fait pas le moine. C'est faux. Le moine est le résultat de son habit et de l'effet qu'il provoque chez les autres. Un moine est celui que les autres traitent comme tel. Je continuai à être un prêtre même après avoir perdu la foi, tant que les gens continuaient à y croire – et parce qu'ils y croyaient. Une fois habillé en Gitan, les Gitans me traitaient comme l'un d'eux.

– Comment allons-nous l'appeler ? demanda Sula.

Et tout de suite elle me baptisa elle-même :

– Melchior, il a une tête de Melchior. On va l'appeler Melchior Boa-Noite, "Bonne-Nuit", parce qu'il a une tête de Melchior et que ce soir la nuit est belle.

Au bout de trois jours à peine dans la peau de Melchior Boa-Noite, je commençai à rêver de voyages. Après une semaine parmi les Gitans, la veille de notre arrivée à Luanda, je parlais déjà un peu de calo, qui est le nom qu'ils donnent à la langue, ou le charabia, qu'ils utilisent. Et déjà, je disais en parlant des non-Gitans – les gadjé.

J'entrai dans Luanda en conduisant l'un des chariots. Je passai devant le couvent des frères franciscains, où j'avais résidé lors de ma première visite. L'un des moines, un vieil homme sympathique appelé Ambrósio, prenait le soleil sur le balcon. Je le saluai d'un signe de la main droite. Il me regarda, surpris, mais sans avoir l'air de me reconnaître. Il fit le signe de croix et rentra dans le couvent. Cette nuit-là nous campâmes sur un grand terrain sablonneux, un musseque, comme on dit en Angola, derrière la forteresse. Des hommes s'approchèrent, dissimulés par l'obscurité de la nuit, pour que les Gitanes leur lisent l'avenir. Je les observai, assis dans la pénombre, le dos appuyés contre l'un des chariots. Les uns étaient des soldats, d'autres certainement de petits commerçants, la plupart des gens de peu. Ils venaient à la recherche de conseils, ou de consolation, ou des deux. Ils se livraient aux Gitanes, ou plutôt ils livraient leurs mains aux Gitanes, dans une confiance absolue. Jamais je ne vis de chrétiens manifester une telle dévotion pendant la sainte messe, ni même en recevant la sainte hostie, que celle que montraient ces paysans devant l'escroquerie des Gitanes. Cipriano, qui était assis à côté de moi, devina mes

pensées. L'erreur de l'Église fut d'avoir inventé le Démon, dit-il, ce qui me fit penser à mon ami Domingos Vaz – qu'était-il devenu ? – qui croyait lui aussi en de semblables impiétés. Cipriano sourit quand je le lui racontai. Il fit remarquer que Domingos se contentait de répéter ce qu'il lui disait, même s'il ne comprenait que très peu de ce qu'il lui disait. Domingos, conclut-il, était son prophète.

Dans l'opinion de Cipriano, l'Église ne triomphera que lorsque, au lieu de terroriser les hommes avec la laideur de Satan, elle sera capable de les attirer avec la splendeur des anges. J'ai été prêtre, répondis-je, et je n'ai jamais vu ni d'anges ni de démons. Cipriano fixa sur moi ses petits yeux moqueurs. Il me conta que son père avait travaillé dans sa jeunesse à la construction du monastère de Santa Maria de Belém⁴ :

– Mon père sculptait des démons, expliqua-t-il. Le monastère de Santa Maria de Belém, comme tant d'autres lieux de culte et de dévotion, est rempli de démons.

Il garda le silence pendant un long moment, je ne sais s'il pensait à son père ou s'il pensait aux démons.

– Tu passeras toute ta vie à fuir ce Dieu, finit-il par me prédire.

Je haussai les épaules. Dieu ne me faisait pas peur. Le Diable ne me faisait pas peur. Je ne craignais que les hommes.

Cipriano rit. Il me dit que dès le lever du jour il enverrait un de ses esclaves chez dona Marcelina. L'homme serait déguisé en vendeur d'hydromel. Dès qu'il réussirait à parler à Muxima, il lui donnerait les indications nécessaires pour qu'elle nous rejoigne à notre campement. Il nous faudrait être rapides et discrets, et quitter la ville le soir même.

J'attachai mon hamac entre deux chariots, je m'y étendis, en diagonale, mais je ne réussis pas à m'endormir. Un feu brûlait au milieu du campement. Des étincelles s'en détachaient et montaient vers le ciel, dansant dans l'obscurité, allant augmenter le nombre des étoiles. Le feu s'éteignit. La nuit avala toute la lumière. Les yeux toujours ouverts, mais aussi aveugles que s'ils avaient été fermés, j'entendis, venant de ma droite, un léger froissement de tissu. Une main se posa sur ma poitrine nue. Une voix féminine murmura à mon oreille :

– Cette femme que tu veux sauver, il vaudrait mieux que tu l'oublies.

Des lèvres douces glissèrent sur mon cou, mes épaules, ma poitrine affolée.

Je vis l'aube allumer la terre. Ou peut-être était-ce la terre, si rouge, qui allumait l'aube. Je me souviens que je sautai du hamac et que je ramassai une poignée de sable rouge. Je le conservai dans un flacon. Je l'ai avec moi quand j'écris. J'y plonge mes doigts comme dans des cendres tièdes. Je le respire. La présence de ce sable m'aide à écrire.

Je partis à la recherche de Sula, mais ne la trouvai pas. Je ne trouvai pas non plus Lobo ou Cipriano. Personne ne sut me dire où ils étaient. Je passai la matinée à m'efforcer de contrôler mon anxiété. Le soleil était déjà haut quand Cipriano fit son entrée dans le campement. Il avança vers moi à grands pas. Il me posa la main sur l'épaule, comme s'il cherchait à me soutenir.

– Muxima ne veut pas revenir avec nous, me dit-il.

Je le regardai sans comprendre.

– Elle ne veut pas revenir, répéta le vieil homme. Elle est heureuse à Luanda. Dona Marcelina a fait d'elle sa dame de compagnie. Elle lui a appris à parler le portugais et elle lui apprend maintenant à lire. Essaie de comprendre, mon ami, cette jeune fille a plus de vie ici, plus de vie et plus de monde, qu'elle n'aurait dans la forêt.

Il appela l'esclave qu'il avait envoyé chez dona Marcelina. C'était un jeune homme à l'air sévère, qu'on surnommait Macota, non qu'il eût joui d'un tel honneur, il n'avait pas l'âge pour cela, mais pour son intelligence et sa dignité. Macota confirma les dires de Cipriano. Il n'avait pas vu Muxima, mais il avait rencontré une jeune fille de sa famille qui lui avait porté le message et était revenue un moment après avec sa réponse.

– Je veux lui parler, murmurai-je.

– Cela me paraît juste, concéda le Portugais. Mais cela ne me paraît pas facile.

Il suggéra deux ou trois stratégies. À la fin, nous optâmes pour la plus simple. À la fin de l'après-midi je partis avec deux hommes et cinq femmes dans un des chariots, nous empruntâmes la chaussée des Enforcados, “des Pendus”, jusqu'à arriver devant un grand et beau palais entouré de palmiers, à peu de distance de la plage. Nous y pénétrâmes par un grand portail voûté qui donnait accès à une cour intérieure. Un petit pilori s'élevait en son centre. Nous descendîmes du chariot, chargés de soies, de lins, de feutres, de mousselines, de ces satins luxueux qui avaient, et ont encore, tant de succès

dans les riches nations européennes, et en quelques minutes nous fûmes entourés par des dizaines de matrones, de servantes et d'esclaves. Le jeune Macota, qui était avec moi, ne tarda pas à apercevoir la cousine, laquelle courut avertir Muxima.

Quelques minutes après une vieille femme me fit signe d'un geste discret de la main. Je m'éloignai du groupe et la suivis. Elle me conduisit à travers une série de couloirs jusqu'à une petite pièce – et alors je la vis. Muxima était assise auprès d'une fenêtre, tenant des deux mains son ventre dilaté. Je m'approchai en silence et tombai à ses genoux.

– Tu es venu, me dit-elle en portugais et me caressant les cheveux. J'ai toujours dit à ton fils que tu viendrais.

Je restai là, dans la même position, un long moment, incapable de lever les yeux.

– Viens avec moi, lui demandai-je.

Elle ne répondit pas. Elle pleurait.

– Votre Seigneurie, il faut partir, dit la vieille femme qui m'avait amené. Je me levai avec peine et la suivis.

Au campement, c'était le branle-bas de combat. Les tentes se dressaient. On rangeait les ustensiles de cuisine. Lobo dirigeait les opérations. Cipriano me rejoignit. Il me parut lui aussi très agité.

– Enfin, te voilà, me dit-il. Nous n'avons pas réussi à sauver ton amie, mais en compensation nous avons ramené avec nous deux princesses.

Je le regardai étonné – deux princesses ?

Il me montra l'un des deux chariots. Je distinguai le visage furtif de Mocambo, à moitié caché derrière un tas de tissus et, au même moment, je compris tout. Je m'approchai d'elle pour la saluer. Mocambo se distinguait par son port altier, la grâce avec laquelle elle bougeait et une douceur qui faisait la conquête de tous. Quifungi était l'opposé de sa sœur, un visage aux traits rudes et un caractère désagréable. Mais elle possédait le même courage et la même clairvoyance que la reine. Mocambo avait l'air effrayé, et se montrait anxieuse de quitter Luanda. Quifungi, au contraire, était très calme – mais elle ne voulait pas partir.

– Je dois rester, je serai plus utile à ma sœur en restant à Luanda.

Cipriano refusait de l'écouter. Il avait reçu de Ginga des instructions très sévères pour qu'il ramène ses deux sœurs et il avait la ferme intention de s'exécuter.

Quifungi chercha mon appui. Au cours des mois passés à Luanda elle avait appris le portugais. Elle avait appris à lire et à écrire. Elle avait vu et entendu beaucoup de choses. Elle avait compris, par exemple, que les différentes nations européennes, tout comme les différentes nations africaines, étaient divisées par de vieilles rancunes, et ne cessaient de se faire la guerre entre elles. Elle avait compris que les Portugais, en devenant les vassaux du royaume d'Espagne, avaient pris à leur compte les ennemis des Espagnols et que, de tous ces ennemis, les plus puissants étaient les Hollandais, ou mafulos.

– Pour vaincre les Portugais il faut que nous devenions les amis de leurs ennemis, me dit-elle.

J'essayai de lui expliquer que les mafulos, bien qu'ils se disent chrétiens, offensent le Christ en offensant son représentant, le pape. Puis je renonçai. Moi-même, je ne croyais plus au pape, ni à l'Église, ni même en Jésus-Christ. J'étais d'accord avec elle. Quifungi pensait qu'elle pouvait être l'œil et l'oreille de Ginga au cœur des ennemis. Elle me remit un paquet de lettres. Elle pourrait continuer à écrire et à envoyer ses observations à sa sœur par l'entremise d'esclaves en fuite. Je lui dis que je trouvais sa proposition extrêmement risquée. Quifungi demeura inflexible. Elle ne partirait pas.

Je dis à Cipriano que nous n'avions pas d'autre alternative sinon celle de respecter la décision de la princesse. Le Maure accepta, très nerveux. Quifungi retourna chez Rodrigo de Araújo entourée de ses servantes, dont l'une portait les vêtements de Mocambo, ses bijoux et ornements royaux, afin que – en les voyant passer – les gens croient qu'il s'agissait là des deux sœurs de Ginga.

Plus tard, j'eus le temps de discuter avec Cipriano de tous les détails de cette aventure folle. Nous avons quitté Luanda et nous avançons à toute allure à travers l'obscurité, guidés par l'instinct du vieux Caxombo. Le Maure conduisait le deuxième chariot. J'étais à ses côtés.

– Depuis des mois je réfléchissais à des plans pour récupérer les sœurs de la reine, me dit-il. Quand tu es apparu, je me suis dit qu'en libérant deux femmes, je pouvais en ramener une de plus.

Je voulus savoir pourquoi il ne m'avait rien dit. Cipriano ne me répondit pas. Les mules s'étaient brusquement arrêtées, effrayées par quelque chose – peut-être un fauve. Il les calma. Quand nous reprîmes la route, il me raconta des épisodes de son enfance à Évora.

– Tu vois cette boucle d'oreille en topaze jaune ?

Je ne voyais rien. Cipriano était à droite de moi et la seule chose que je distinguais de lui, à la lueur indécise des torches, c'était sa silhouette imposante. J'avais cependant remarqué cette boucle qui pendait à son oreille droite, si bien que je répondis que oui, que je la voyais. Cipriano poursuivit :

– Cette boucle appartenait à un esclave de mon père, du nom d'Eurico Congo, puisqu'il était né dans le royaume du Congo. Eurico s'était occupé de moi dans ma petite enfance. J'ai appris à parler en portugais et dans la langue du Congo. Quand je suis arrivé ici, beaucoup de gens se sont étonnés en m'entendant discourir en quicongo aussi bien sinon mieux que beaucoup d'enfants du pays.

Je répétais ma question : pourquoi ne m'avait-il pas dit qu'il prétendait aussi délivrer les sœurs de Ginga ?

– Parce que ce n'était pas indispensable, répondit-il, assez brusquement. J'ai préparé tout cela avec la reine. Mon intention a toujours été de libérer les princesses. Je t'ai voulu avec moi, parce que je pensais que je pourrais tirer profit de ta présence, parce que j'aime beaucoup t'entendre parler et j'aime tes bons conseils. De plus, au cas où quelque chose se passe mal, je peux toujours t'échanger contre la dame Mocambo.

Je ne pus contenir un éclat de rire, entre incrédule et horrifié :

– Pourquoi les Portugais auraient-ils accepté un échange aussi inégal ?

Il me dit que je ne devais pas minimiser ma valeur, car les Portugais avaient contre moi une grande colère. Un homme qui hait, quand la haine est très forte, est prêt à payer cher pour pouvoir avoir en son pouvoir l'objet d'une si grande rancœur. Les Portugais aimeraient m'avoir sous la main pour me punir de façon cruelle, la plus cruelle possible, afin que je serve auprès de tous comme exemple du châtement qui attend un traître.

– Toi aussi, tu es un traître, répondis-je furieux. Aussi traître que moi, ou plus traître encore, puisque tu sers non seulement Ginga mais aussi les

Sarrasins, tu as abjuré Notre Seigneur Jésus-Christ et tu es même devenu maure.

– En effet, concéda Cipriano. Je suis un traître, plusieurs fois et à plusieurs niveaux. Mais eux, ils ne le savent pas. Cipriano Gaivoto n'existe pas. Il est mort il y a très longtemps dans l'attaque de son bateau par des pirates.

Nous nous tûmes. Le silence paraissait ajouter plus de nuit à la matière subtile avec laquelle se tisse la nuit. Au bout d'un moment, autant pour atténuer l'obscurité que pour trouver une réponse, je demandai à Cipriano s'il faisait confiance au vieux Caxombo. Comment un homme pouvait-il s'orienter dans un noir aussi profond ? Le Maure sourit, ses dents brillant à la lumière rougeâtre des torches.

– Je lui ai posé cette question, répondit-il. Le vieux a des yeux de chouette. Il voit dans le noir. En plus il s'oriente avec les étoiles et par les petits bruits de la forêt.

Je me hasardai à lui demander ce qui se passerait quand les Portugais s'apercevraient de la disparition de Mocambo. Cipriano ne parut pas inquiet :

– Nous pouvons compter sur dix, peut-être douze heures d'avance, dit-il. Les premiers arriveront à cheval. À cheval, au galop, ils nous rattraperont à la nuit tombante.

Je le regardai, effrayé :

– Comment ferons-nous pour leur échapper ?

– Tu verras ! rugit-il. Nous leur échapperons...

Au petit matin nous nous arrê tâmes près d'une courbe du fleuve. Il y avait là une petite plage de galets ronds, d'une eau calme et presque transparente. Les mules, épuisées, burent et se reposèrent. J'en profitai pour marcher un peu. Des oiseaux aux formes, couleurs et chants divers s'éparpillaient dans le vert abondant qui régnait tout autour. Il me revint en mémoire *La Conférence des oiseaux* du poète persan, apothicaire et saint homme Farid al-Din Attar. Dans sa poésie, Farid raconte la légende d'un groupe d'oiseaux qui entreprend un périlleux voyage à la recherche de Simorgh, le Roi des oiseaux. La plupart des oiseaux renoncent ou meurent au cours du trajet. Les plus opiniâtres traverseront sept vallées : la vallée de la Quête, la vallée de l'Amour, la vallée de la Connaissance, la vallée de l'Indépendance et du Détachement, la vallée de l'Unicité de Dieu, la vallée de la Stupéfaction et la vallée de la Pauvreté et de

l'Anéantissement. Seuls trente oiseaux réussirent à atteindre la demeure de Simorgh. Ce n'est qu'alors qu'ils découvrent qu'ils sont eux-mêmes le roi qu'ils recherchaient.

Simorgh leur dit – sans qu'aucun langage soit nécessaire – que le moment était arrivé de la dissolution dans l'absolu : “Que reviennent les atomes perdus au centre de tout / et soyez – vous ! – le miroir éternel dans lequel ils se regardent. / La splendeur pure qui vogue dans l'immensité obscure / doit maintenant redevenir une partie du Soleil.”

Dieu, comme dirait Cipriano, est nous.

Je pensais aux vers de Farid quand un être d'une beauté indescriptible attira mon attention. Je frémis, parce que cet être était une huppe – et que c'est la huppe qui, dans le poème de Farid, conduit les oiseaux rescapés. C'était comme si cette huppe avait pris son envol final des vers du poète persan.

J'appelai Cipriano et je lui montrai l'éblouissant miracle : la huppe, quel nom lui donne-t-on dans ce pays ? Le Maure haussa les épaules, distrait :

– C'est une andua, dit-il. Il y en a beaucoup ici.

L'indifférence du faux Maure me perturba. Mais je le savais, ce qui pour les uns est un diamant n'est qu'un caillou pour les autres, un peu plus brillant et un peu plus résistant.

Nous reprîmes notre marche. Si pendant la nuit l'obscurité ne me permettait de voir quoi que ce soit, à présent c'était l'excès de lumière qui m'aveuglait. Le soleil me brûlait la peau. Heureusement nous avons puisé de l'eau en grande quantité, si bien que de temps en temps je m'en jetais une écuelle sur le visage et je me rafraîchissais de cette façon. À un certain moment nous empruntâmes un chemin ouvert au milieu des herbes, et laissâmes le fleuve derrière nous. Le sentier serpentait au milieu d'un vallon, entre de grands rochers. J'entendis des cris et je vis surgir en haut des rochers les terribles guerriers du soba Caza, armés d'arcs et de flèches et de lances pointues, leurs visages peints en blanc et rouge, comme ils font toujours quand ils partent pour de grands combats.

Cipriano éclata de rire :

– Tu m'as demandé comment nous nous échapperions. Tu vois, nous pouvons compter sur une aide sérieuse. Nos poursuivants, eux, vont avoir une mauvaise surprise. Ils ne sortiront pas vivants d'ici.

Le reste du parcours se déroula sans incidents dignes d'être rapportés. Nous entrâmes dans le quilombo devant une immense procession de gens chantant et dansant. Ginga nous reçut dans sa case, aux côtés du jaga Caza Cangola, nous fêtant avec une cordiale affection et contentement. Elle ne sembla pas très surprise ni contrariée en apprenant que Quifungi avait décidé de rester à Luanda. Elle me demanda de lui lire les lettres, lesquelles étaient écrites dans un portugais mêlé de quibundo, parfois très difficile à déchiffrer. Elle m'écouta attentivement, ne m'interrompant, de temps en temps, que pour réfléchir avec moi sur quelque point plus obscur. Dans ses lettres Quifungi sautait d'un sujet à l'autre, comme une sauterelle dans l'herbe, donnant des informations sur le pouvoir militaire des Portugais et indiquant leurs faiblesses, soit confessant ses doutes quant à la doctrine catholique, soit raillant certaines habitudes intimes des femmes portugaises.

Cipriano fut remercié avec vingt pièces, en plus de cinq grandes défenses d'éléphant, ce qui à cette époque, comme aujourd'hui encore, représentait une petite fortune. Lobo reçut une dizaine de lourds bracelets en argent. J'avais déjà vu de ces chaînes en argent, mais je n'ai jamais su leur origine, certains affirmant qu'elles venaient de Cambambe, là où le fleuve s'échappe des étroites gorges qui, pendant des miles, le contraignent et où, enfin, ses eaux s'étalent et s'apaisent. J'ai toujours douté qu'il y eût de l'argent en Cambambe, et aujourd'hui j'en doute encore plus, car, ni là ni nulle part ailleurs en Angola, l'on ne trouve de mines de ce précieux métal. Je me souviens, pourtant, d'une querelle entre deux pères jésuites, lors de ma première visite à Luanda, l'un des deux affirmant avoir vu en Cambambe une colline dont les pentes étaient recouvertes entièrement d'argent.

Il y avait tant d'argent, et celui-ci resplendissait si vivement au soleil, insistait le jésuite, qu'un homme pouvait perdre la vue rien qu'en tournant ses yeux vers lui. L'autre jésuite était agacé par tant de certitude, car il avait été lui aussi en Cambambe et il n'y avait jamais vu ni argent, ni or, ni pierres précieuses, rien que de l'eau, une très grande abondance d'eau pure et très bonne et c'était cette eau, disait-il, qui était la plus grande richesse de ce pays.

Quant à moi, la reine me fit cadeau de cinq jeunes filles esclaves et de quatre défenses d'éléphant. Je la remerciai pour les défenses mais je refusai les esclaves, en alléguant que je n'avais fait qu'accompagner Cipriano. La reine éclata en

petits rires, assez désagréables. Oui, dit-elle, elle savait ce qui m'avait poussé à partir à Luanda, tout le monde le savait, et elle se désolait que nous n'ayons pu ramener Muxima. Elle me dit qu'il serait possible d'acheter l'esclave et son petit dès que celui-ci naîtrait, car Muxima ne représentait rien pour les Portugais. Les larmes me vinrent aux yeux, en l'entendant parler ainsi de Muxima et de notre enfant. Je sortis rapidement de la case, pour que l'on ne me vît pas pleurer comme une femme.

Chapitre cinq

Nous revenons, dans ce chapitre, à l'enfance de Francisco José da Santa Cruz, dans le Pernambouc. Ici aussi, nous faisons connaissance avec Silvestre Bettencourt, maître d'engenho et homme d'une très grande cruauté, lequel donnera corps à quelques-unes des plus grandes violences de cette histoire.

Pour garder les esclaves à leur place, c'est-à-dire travaillant, travaillant, travaillant, il faut ne jamais négliger les trois P – *pau, pão e pano*, “bâton, pain et vêtement”. J’ai très souvent entendu cela de la bouche des maîtres d’engenho, des régisseurs, et même de dames de la haute société. Si j’en juge par mon expérience, je peux affirmer que ce qui ne manque jamais c’est le premier P, le *pau*, le bâton. Mais la nourriture et le vêtement manquent très souvent.

Mon père a travaillé cinq ans à l’Engenho Mazanga, propriété d’un Açorien appelé Silvestre Bettencourt. Je me souviens de lui à cette époque. Un homme avec un beau visage d’ange – des yeux verts, une longue chevelure blonde – et un cœur terriblement cruel.

J’assistai à trois occasions aux punitions que Silvestre infligeait à ses esclaves. J’étais un petit enfant, peureux, délicat, qui n’aurait pas dû être confronté à de si atroces spectacles. Je fus témoin après cela de beaucoup d’autres brutalités, mais lorsque je pense au mal, dans toutes ces multiples et monstrueuses formes, les premières images qui me viennent à l’esprit sont celles-là.

Il y avait dans la grande maison un mulâtre de bonne composition, Caetano, qui avait pour fonction de veiller à la garde-robe du maître, de le chausser et l’habiller. Ce mulâtre avait la réputation méritée d’être un bon violoniste, et il enchantait tout le monde de son art. Un matin où Silvestre était parti à cheval, Caetano prit son violon, la seule chose qu’il avait réussi à acheter en trente ans de servitude, et il vint dans la cour pour nous montrer quelques fandangos qu’il avait lui-même composés. Nous étions là, autour de lui, ne portant préjudice à personne, lorsque nous vîmes arriver le sieur Silvestre. Il était revenu plus tôt de sa promenade, son cheval s’étant mis à boiter, et il arrivait de fort méchante humeur. Il sauta de sa selle et courut vers le malheureux Caetano, hurlant des insultes et le bourrant de coups de pied et de coups de poing. Il lui arracha le violon des mains, que l’esclave essayait de protéger de

son corps comme s'il s'était agi de son propre enfant. Il le jeta par terre et le piétina jusqu'à ce qu'il n'en reste que des morceaux inutilisables.

Il ordonna ensuite que l'on couche l'esclave sur un lit de camp, les bras et les jambes liés par de grosses cordes reliées à des anneaux de fer, et l'ayant ainsi immobilisé il ordonna qu'il fût fouetté par deux "correcteurs" de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi. De temps en temps, quand les correcteurs se fatiguaient, ils étaient remplacés par deux autres. Caetano, ne supportant pas la punition, s'évanouissait plusieurs fois, et était réveillé par le maître en personne qui lui versait sur les yeux un mélange de jus de citron et d'un piment très violent qu'on appelle en Angola jindungo cahombo.

Les chiens de chasse de Silvestre venaient lécher avec délectation le sang qui coulait du lit de camp. Je suppose qu'ils étaient habitués à faire ripaille de l'agonie des esclaves.

Après lui avoir arraché toute la peau des fesses et quelques morceaux de chair, ils enlevèrent l'esclave du lit de camp, le traînant par les jambes comme si c'était une poupée de chiffon. Ils l'attachèrent alors, à moitié mort, au pilori. Il fut laissé là, sans boire ni manger, pendant toute la nuit et tout le jour suivant et encore une nuit jusqu'à ce que ses blessures se remplissent d'asticots, une profusion de larves de mouches, qui grouillaient au milieu du sang rouge sombre, blanchâtres et acharnés comme s'ils dévoraient un cadavre déjà en état avancé de décomposition. Il était difficile de poser les yeux sur cette horreur sans défaillir.

Caetano fut sauvé par ma grand-mère noire, la vieille Clemência, qui le prit sous sa protection, et usa sur lui de tout son art de guérisseuse et de sa connaissance des herbes.

Une fois guéri, Caetano retourna au service de Silvestre Bettencourt dans la grande maison, mais il ne retrouva plus jamais sa joie. Et plus jamais il ne chanta ni ne joua du violon.

Silvestre abusait de toutes ses esclaves, pratiquant contre elles les plus ignobles et inimaginables offenses. Il lui arrivait de rentrer en pleine nuit dans la sanzala et, surprenant l'une de ces malheureuses dans son sommeil, il lui soulevait la jupe et lui enfonçait sa torche dans les parties, la brûlant sauvagement.

On raconte (mais cela, je ne l'ai jamais vu) que ledit Silvestre avait élevé un jaguar et qu'il s'amusa à ne pas le nourrir pendant quelques jours, pour lui envoyer ensuite une esclave, Francisca do Carmo, lui porter de la viande, et qu'il allait assister au spectacle. Ce que ce barbare espérait c'est que le jaguar, affamé, attaquerait et dévorait l'esclave, comme cela se produisait dans les cirques romains, à l'époque où l'on lançait les chrétiens aux tigres. Soit que Dieu, apitoyé, interposât sa main entre l'esclave et le jaguar, ce que je ne crois pas, soit que l'animal se fût attaché à l'esclave, le fait est qu'il ne lui fit jamais de mal.

Ce qui me bouleversa le plus fut d'assister au tourment infligé à un enfant d'à peine quatre ans, appelé Arquelau, que Silvestre avait chargé de s'occuper d'un figuier, en en chassant les oiseaux. Trouvant un jour une figue becquetée par un oiseau, Silvestre se mit dans une rage folle, tombant sur la fragile créature à coups de cravache. Ma grand-mère noire, Clemência, qui pilait du maïs dans la sanzala, accourut en entendant les cris désespérés d'Arquelau, qui avait déjà, le malheureux, le dos à vif. Elle arracha la cravache des mains de Silvestre, tout en abritant l'enfant sous ses jupes. Elle sortit d'entre ses seins opulents un poignard dont elle ne se séparait jamais et le pointa sur le cou de Silvestre :

– Vous pouvez me tuer, maître ! cria-t-elle. Mais peut-être vous tueraï-je d'abord.

Silvestre fit deux pas dans sa direction, la main levée, mais il recula. Clemência était une Nègresse libre, veuve d'un Açorien comme lui et mère d'un homme très respecté dans la région. Elle-même inspirait respect et crainte, pas seulement pour sa bravoure – et son poignard ! – mais aussi pour son art de la sorcellerie qu'elle avait apporté d'Afrique.

En apprenant ce qui s'était passé, la première impulsion de mon père fut de se saisir d'une petite hache à lame courbe, bien affûtée, et de courir trancher la gorge du scélérat. Mais en chemin, il réfléchit. En assassinant Silvestre il ruinerait sa propre vie, la mienne et celle de ma grand-mère, et il ne sauverait pas Arquelau. Outre qu'il lui semblait que la mort serait une punition bien faible pour un homme aussi mauvais. Il lui vint alors une idée terrible – il dénoncerait Silvestre au Tribunal du Saint-Office, en l'accusant de l'avoir incité à pratiquer avec lui le péché abject de la sodomie.

Pour aggraver l'accusation, pour la rendre plus solide et vraisemblable, il alla l'après-midi même parler à Caetano. Le mulâtre, qui semblait avoir perdu toute l'envie de vivre depuis son effroyable flagellation, l'écouta avec attention. Il lui suggéra d'aller voir aussi deux esclaves, Benedita, la mère du petit Arquelau, et la malheureuse Francisca do Carmo, lesquelles nourrissaient vis-à-vis du maître une forte et naturelle aversion. Les deux esclaves, bien qu'apeurées, acceptèrent de participer au complot.

Un huissier ami de mon père rédigea l'accusation. Mon père lui dicta son témoignage : un après-midi, alors qu'il travaillait dans l'atelier, il vit entrer Silvestre Bettencourt. Le Portugais s'était approché de lui, plein de manières et de propos doucereux, pour lui dire qu'il aurait aimé le voir dans son lit, qu'il lui ferait beaucoup de caresses et le récompenserait, car depuis des années il l'aimait en secret. Mon père avait tenté de l'écarter, ce à quoi l'autre avait réagi avec violences et injures.

Caetano raconta que son maître l'avait forcé à se coucher avec lui dans son lit, en de nombreuses occasions, parfois la nuit, d'autres fois dans l'après-midi, se servant de lui par-derrière. Les deux esclaves témoignèrent avoir vécu des épisodes semblables – tous faux (ou peut-être pas !).

Silvestre Bettencourt fut emprisonné dès la semaine suivante. Confronté aux accusations il commença par les nier, manifestant de la fureur et de l'indignation. Amené à la maison de tortures, attaché à la roue, il éclata, comme une femme, en sanglots convulsifs. Les inquisiteurs n'eurent pas à se forcer beaucoup, il leur suffit de lui étirer les membres jusqu'à ce qu'ils craquent, pour entendre sa confession. Oui, il avait pratiqué l'ignoble péché de sodomie, pas seulement avec les esclaves cités, mais avec plusieurs autres.

Pour le Saint-Office, il n'y a pas de crime plus abominable que ce que les prêtres appellent la sodomie parfaite, laquelle se produit quand un homme en pénètre un autre par l'arrière, et qu'il y déverse sa semence.

Silvestre échappa au bûcher, mais il fut condamné au bannissement perpétuel en Angola – en plus de se voir confisquer tous ses biens. Je le rencontrai en Angola, lors de ma première visite. Il ne me reconnut pas, bien sûr, et je ne fis rien pour me faire connaître.

Bien que n'ayant pas réussi à occulter les marques de l'âge, Silvestre avait encore ce même air de chérubin, très blond, languide, avec lequel il s'asseyait

dans son fauteuil d'osier, à l'ombre d'un grand parasol coloré, pour regarder fouetter ses esclaves. Il me parut prospère et influent. Je questionnai à son propos les frères franciscains qui m'avaient accueilli. Ils se montrèrent au début un peu méfiants. Mais à la fin, l'un d'eux, le vieil Ambrósio, qui m'avait en affection, me dit que Silvestre avait été banni en Angola, accusé du pire des péchés.

– Il a une réputation d'efféminé, et je crois qu'il l'est, il suffit d'observer ses façons de parler, on dirait qu'il enveloppe ses mots de miel, et ses gestes maniérés. Enfin, c'est un sodomite ! Il souffla avec mépris : et des pires. Un sodomite résolu. Nous pourrions le dénoncer à nouveau au Saint-Office, mais cette fois il n'y aurait pas de lieu plus terrible où le bannir. Angola est le dernier des exils. Il irait brûler sur le bûcher, ce qui serait dommage, parce qu'à part son maudit vice qu'il ne pratique que sur ses esclaves, l'homme est travailleur. Il est arrivé ici pauvre et il s'est enrichi très vite. Et il a aidé beaucoup de gens à s'enrichir.

Je voulus savoir s'il maltraitait ses esclaves. Ma question surprit Ambrósio :

– Pas plus que les autres commerçants, assura-t-il. Et il y en a même qu'il traite très bien. Ceux qu'il aime. Il a un esclave qu'il habille si luxueusement qu'il n'y a pas dans la ville de dame aussi bien vêtue. Et si parfumé que n'importe quel aveugle peut le suivre dans toute la ville rien qu'à l'odeur.

L'Engenho Mazanga fut donné aux jésuites. Mon père acheta le petit Arquelau et sa mère, Benedita, une mulâtresse un peu lunatique, naturelle de Salvador, et leur délivra plus tard une lettre d'affranchissement. Ils étaient libres, mais ils continuèrent à vivre avec nous. Arquelau est pour moi un jeune frère. Mon seul frère. Ma mère est morte en me donnant le jour. Elle avait quinze ans. Mon père ne se remaria pas.

Il m'arrive souvent de penser à Silvestre et à son destin. Mon père a menti, il a calomnié, et avec ses calomnies il a fait condamné un homme au bannissement. Ce mensonge, cependant, a sauvé beaucoup d'hommes et de femmes d'une vie de martyr et de terreur. Je ne le condamne pas. Je ne crois pas qu'il mérite la moindre condamnation.

Il y a des mensonges qui libèrent et des vérités qui asservissent.

Chapitre six

La vie à la cour de la reine Ginga. La prise du Pernambouc par les Hollandais. Dans ce chapitre on verra apparaître, pour la première fois, la figure curieuse du pirate Ali Murato.

Après notre retour triomphal au quilombo, je vécus là cinq longues années dans une tranquillité presque totale. Les étrangers étaient, en général, bien traités par la population, nobles, peuple ou esclaves. Du reste, les esclaves avaient droit au royaume du Dongo à un traitement beaucoup plus amène que celui qui leur était réservé à Luanda ou au Brésil. Entre les Africains, une loi est en vigueur selon laquelle ne perd sa liberté que celui qui a commis un crime passible de peine de mort, cette peine étant commuée en esclavage. À part ce cas, seuls les prisonniers de guerre, dont la vie, de par la loi, est entre les mains des vainqueurs, peuvent être asservis. Par naissance, seuls les enfants des femmes esclaves sont esclaves ; pas les enfants des hommes esclaves. C'est la règle du *partus sequitur ventrem*.

Les Portugais ne respectent aucune de ces règles, en envoyant au Brésil non seulement les esclaves ou caxicos, mais aussi les hommes libres (murinda). Ce manque de respect de la loi a toujours fait partie des protestations de la reine auprès des Portugais.

Les esclaves mènent au quotidien une vie semblable à celle des hommes libres, chassant avec eux, mangeant à leurs côtés, se divertissant dans les mêmes batuques et festivités.

Presque chaque mois arrivaient des gens fuyant Luanda et c'est par eux que nous avions des renseignements sur ce qui se passait là-bas – ainsi que dans le reste du monde. C'est ainsi que j'appris la naissance de mon fils, auquel Muxima avait donné le nom de Cristóvão. J'appris aussi qu'elle avait reçu les eaux du baptême et qu'elle se nommait maintenant Inês de Mendonça.

Je voulus retourner à Luanda pour reprendre Muxima et notre fils. Cipriano s'y opposa. Les Portugais étaient devenus maintenant beaucoup plus méfiants. Nous ne pourrions pas cette fois nous habiller en Gitans – et comment entrer dans Luanda sans éveiller de soupçons ? Mieux vaudrait attendre quelques

années, jusqu'à ce que l'enfant grandisse, et alors seulement aider Muxima à quitter la ville.

Lobo et ses Gitans partirent pour le royaume du Congo où ils espéraient, en échange du bon argent qu'ils avaient gagné, pouvoir embarquer pour le Brésil. J'étais triste de les voir partir, mais aussi un peu soulagé, car Sula avait pris l'habitude de venir me retrouver chez moi pendant la nuit et je vivais dans l'inquiétude que le vieux patriarche nous surprenne.

Je ne voulais pas qu'elle vienne. Pourtant, dès que je la voyais se lever et s'en aller dans la pâle lueur de l'aube, je ne pensais qu'à l'avoir de nouveau contre moi. Sula était vive et farouche, une ombre tiède qui me rendait visite en rêve, comme un succube. Je me réveillais, ou je croyais me réveiller, et je la voyais penchée au-dessus de moi, ses ongles pointus plantés dans ma poitrine, sans pudeur ni tendresse, prenant possession de mon corps comme si je lui avais été destiné depuis le commencement du monde. La dernière fois qu'elle vint me retrouver, elle m'assura très sérieusement que nous nous reverrions.

Et puis, Cipriano lui aussi s'en alla, pour l'un de ses voyages, cette fois de retour à Zanzibar, où l'attendaient son épouse et ses enfants, et je ne trouvai plus personne disposé à écouter mes projets de libération de Muxima.

Il y avait des guerres, oui, mais loin d'ici, comme une rumeur distante – des aboiements de chiens au-delà de la brume. Ce que j'en savais, c'était que je voyais arriver des jagas traînant des prisonniers, parfois des soldats blancs, encore plus blancs par la terreur qu'ils éprouvaient, persuadés qu'ils étaient emmenés non pas sur le chemin de la captivité, mais sur celui du chaudron où on les ferait cuire. Les quelques-uns auxquels je pus parler étaient convaincus que les jagas dévoraient leurs ennemis, et qu'ils nourrissaient un appétit particulier pour la chair des Européens, dont on disait qu'elle était tendre et parfumée. La vérité cependant, c'est que durant les cinq années où je vécus là, jamais je n'assistai à aucun festin de ce genre.

Les Blancs restaient au quilombo, dans l'attente qu'on vienne les délivrer, et si j'en vis quelques-uns attachés deux par deux par le cou avec des chaînes rouillées, d'autres évoluaient librement, vivant dans des maisons qu'ils avaient construites eux-mêmes, chassant et pêchant avec les hommes du village.

Tous me manifestaient un formidable mépris, crachant par terre quand ils me voyaient, et quelques-uns refusaient même de m'adresser la parole, car ils

me considéraient comme un traître à notre race et notre drapeau. Le seul prisonnier qui s'approcha de moi, et avec lequel je me liai d'amitié, était un capitaine de cavalerie du nom de Mariano Mendes Cardoso, nouveau chrétien, natif de Rio de Janeiro, un homme très jeune encore, imberbe, à la pâle et tendre peau de jeune fille, qui plut tant à Ginga qu'elle l'ajouta aux femmes de son harem.

Je pris l'habitude d'aller lui rendre visite dans la case de Ginga. Je me souviens de lui, habillé en femme, à l'européenne, souliers, jupon, jupe, corset, corsage et fraise, suant comme un damné, même à l'ombre, tandis que deux esclaves brassaient l'air à l'aide d'énormes éventails faits de feuilles de palmier. Habillé en femme, coiffé comme une femme, Mariano avait vraiment l'air plus femelle que mâle et je devais faire un immense effort pour ne pas le traiter comme telle, car je savais combien le mortifiait l'obligation de se plier à une si extravagante situation.

Malgré tout, Mariano n'incriminait pas la reine. Son destin lui semblait heureux en comparaison de celui des autres prisonniers. Il me dit que Ginga s'était toujours montrée courtoise avec lui et que la seule chose qui l'importunait était qu'elle s'obstinât à le faire habiller en femme, ce pour quoi elle avait été jusqu'à lui faire acheter des vêtements européens des plus riches et des plus voyants et l'exhiber dans ces tenues auprès de tous.

Trois années s'écoulèrent. Un jour un esclave tout juste arrivé de Luanda vint me trouver. Messias (c'était son nom) était tombé amoureux d'une captive, Maria Parda, et avait décidé de s'enfuir avec elle. Et ils se trouvaient là, tous les deux, dans le quilombo de Ginga.

Messias avait été au service de dona Marcelina comme cuisinier pendant quinze ans. C'était un homme avec un œil de travers, mais droit de corps et de caractère. Il me dit que la dame Inês de Mendonça, informée de son intention de fuir, l'avait prié de me remettre une lettre. Il me remit la lettre que je lus tremblant d'effarement et d'émotion. Là, à travers des mots tracés par elle-même, parfois un peu infantiles, un peu hésitants, Muxima me rendait compte de la bonne santé de notre fils. Elle disait le plus grand bien de dona Marcelina, qu'elle appelait sa bienfaitrice, et affirmait se sentir heureuse à Luanda. Mon absence lui pesait beaucoup, mais, en pensant à l'avenir de

l'enfant, elle ne voyait pas de sens à quitter la ville pour partir s'enterrer avec lui dans la forêt.

Cela me parut un argument de poids. J'interrogeai Messias. Il confirma ce que me disait Muxima. Dona Marcelina s'était prise d'affection pour elle et la traitait comme sa fille.

– On dit que la dame Inês se comporte comme si elle était vraiment sa fille, murmura-t-il.

Cela me parut étrange :

– Que veux-tu insinuer ? criai-je.

Messias baissa la voix et la tête, confus et honteux. On commençait à dire que la dame Inês régentait la maison et les serviteurs, même les plus anciens, non comme une invitée, mais avec des manières intraitables de maîtresse. Beaucoup d'esclaves s'étaient révoltés contre ce qui leur paraissait une grande impudence. Muxima, murmuraient-ils, était arrivée à Luanda comme captive, sans rien d'autre qu'un enfant de curé dans le ventre, et en quelques mois elle s'était élevée au-dessus de tous, criant des ordres et punissant ceux qui ne lui obéissaient pas.

La conversation avec le cuisinier me perturba beaucoup. La femme qu'il me décrivait ne ressemblait pas à celle que j'avais connue, ou que je croyais avoir connue. Beaucoup plus tard, l'âge venant, je compris que l'amour exige une sorte d'aveuglement. Nous aimons non pas ce que nos yeux voient, mais ce que notre cœur demande. L'être aimé est, presque toujours, une invention indulgente de celui qui aime.

Cipriano revint fatigué, boitant de la jambe droite, les cheveux entièrement blanchis. Je le trouvai, cependant, plus gaillard que lorsqu'il était parti. Il arriva dans le quilombo à la tête d'une imposante et fastueuse quibuca. En me voyant, il poussa un cri de joie et avant même de me serrer dans ses bras, avant même de me saluer, il cria dans l'air brûlant de l'après-midi l'incroyable nouvelle :

– Les Hollandais ont pris le Pernambouc !

Cette nuit-là, dans la case de Ginga, nous commentâmes ces événements. Une flotte hollandaise, composée de soixante-six navires, transportant un total de sept mille hommes, était partie de l'île de Saint-Vincent, au Cap-Vert, en décembre 1629, en direction du Brésil. La flotte appartenait à la Compagnie des Indes occidentales et elle était commandée par l'amiral Hendrick Loncq, un homme qui avait fait carrière en combattant ces mêmes pirates maures, ou pirates barbaresques, comme ils sont aussi connus, qui avaient capturé Cipriano. C'est par l'un de ces pirates, dont il était devenu l'ami, que Cipriano avait eu connaissance de la prise du Pernambouc.

Les Hollandais avaient conquis Salvador, en 1624, faisant prisonnier le gouverneur général, Diogo de Mendonça Furtado, et l'envoyant aux Pays-Bas. Mais, l'année suivante, l'Espagne avait envoyé une puissante flotte, composée de cinquante-deux navires, sous le commandement du marquis de Valduesa, don Fradique de Toledo Osório, qui écrasa et expulsa les envahisseurs.

L'opération qui avait conduit à la prise du Pernambouc semblait beaucoup plus solide.

La nouvelle réjouit la reine. Le moment était arrivé d'établir une alliance avec les Hollandais. Cipriano suggéra que Ginga envoyât un ambassadeur au Pernambouc. Il était arrivé en Angola depuis Zanzibar, non pas par la terre comme il avait fait en d'autres occasions, mais en contournant l'Afrique, de l'océan Indien à l'Atlantique, dans un navire corsaire. Le navire l'attendait dans

la baie où il avait débarqué, prêt à transporter jusqu'au Pernambouc un représentant de Ginga.

Le capitaine du bateau était le fameux Ali Murato. Je ne fus pas étonné d'apprendre que Cipriano avait noué des liens d'amitié avec un personnage aussi extraordinaire. Le Portugais semblait avoir copié, du moins en partie, le destin de cet homme. Ali était natif d'Anvers, en Hollande du Sud, et avait été baptisé du nom de Jan Hals. Capturé par des pirates maures, non seulement il changea de religion, mais il les accompagna dans leurs razzias, parcourant les mers, de Ceuta à Port-Royal, de l'Islande à Baltimore. Il navigua pendant de nombreuses années sous les ordres de Sulayman Reis qui, tout comme Ali, était hollandais. Sulayman mourut dans une bataille contre des navires de guerre français et anglais, à quelques lieues de Carthagène, atteint par une lourde balle de bombe, qui lui coupa les deux jambes, vidant son corps de tout son sang fougueux.

Cipriano avait dû prévoir la réaction de la reine aux bonnes nouvelles qu'il apportait. On aurait dit qu'il avait toutes les réponses aux questions que nous posions. Je lui demandai ce qu'Ali Murato exigerait en échange du transport jusqu'au Pernambouc d'une ambassade de Ginga. Cipriano eut un sourire moqueur :

– Il veut ce qu'ils veulent tous, de l'argent ou des pièces. De plus, Ali est fatigué de sa vie de corsaire. Il aimerait se réconcilier avec ses compatriotes et vieillir en paix dans sa ville natale.

On discuta de qui serait envoyé. La reine proposa l'un de ses neveux, le fils aîné de Quifungi, Ingo, un garçon expérimenté dans l'art de la guerre, mais également fin négociateur, sensé et intelligent, presque aussi bon diplomate que sa tante. Ingo ne parlait pas portugais, mais il pouvait communiquer en latin avec une grande aisance, langue qu'il avait apprise avec un capucin italien.

– Ingo partira ! décréta la reine. Le sieur prêtre l'accompagnera, comme interprète, secrétaire et conseiller.

Deux semaines plus tard nous partions, Cipriano, Ingo et moi, accompagnés de nombreux soldats et d'esclaves, en direction de la côte, par des chemins peu connus de façon à éviter d'être surpris par des Portugais ou des guerriers de sobas ennemis. Nous voyagions dans des litières luxueuses, portées chacune par deux esclaves. Nous dormions dans ces mêmes litières, assez confortables, car elles étaient entourées de tous les côtés d'une gaze très fine qui empêchait les moustiques d'y entrer.

Dans certaines régions d'Angola, surtout près des rivières et des lacs, les principaux ennemis ne sont pas les grands fauves, mais les bestioles les plus minuscules. Du reste, parmi les moustiques, les plus agressifs, ceux dont les piqûres sont les plus douloureuses, sont les plus petits, de minuscules petits êtres ailés que les Ambundus appellent miruins ou miringuins.

J'ai vu des hommes, surtout des Européens, dont la peau était tellement à vif après une nuit à la belle étoile qu'on aurait dit qu'ils avaient été passés à la râpe. Je crois que la piqûre de ces moustiques est porteuse d'une sorte de poison. Les gens atteints de fièvres sont presque toujours ceux qui ont souffert de ces piqûres, en particulier pendant la saison des pluies, quand les moustiques se manifestent en plus grand nombre et de la façon la plus agressive.

Nous étions en avril ou mai. Il ne pleuvait plus, mais le crépuscule était encore chargé d'avidés nuées de moustiques. La deuxième nuit de notre voyage, nous fîmes halte près de l'anse du fleuve où j'avais vu pour la première fois une andua. Nous dînâmes, nous bavardâmes un peu, puis j'allai me coucher. Je me rendis compte alors de la présence d'une grande déchirure dans le filet qui entourait la litière, à travers laquelle s'engouffraient les moustiques. Je tentais en vain de les ignorer. Je fermais les yeux et tout de suite l'un d'eux se posait sur mes lèvres, sur mon nez, dans une oreille, me tourmentant de ses piqûres.

Je n'arrivais pas à m'endormir. Je finis par me lever. Je traversai le camp, marchant les pieds nus sur la cendre encore chaude des feux. Les esclaves dormaient appuyés les uns contre les autres. Personne ne les surveillait. Ce n'était pas la peine. La plupart venaient de régions très éloignées. Ils n'oseraient pas s'enfuir.

J'avancai avec précaution pour ne réveiller personne. Je voulais aller rafraîchir mon visage écorché par les moustiques, et je m'apprêtais à le faire, lorsque j'entendis le chant d'un oiseau – un son harmonieux, qui émanait de la forêt sombre comme s'il sortait de la gorge de Dieu. Je crus qu'il s'agissait d'une andua – en réalité, je voulais que ce fût une andua – et pour cela je fis quelques pas le long des rives du fleuve, puis encore d'autres pour chercher à la voir.

Je m'étais éloigné de quelque deux mille pieds du camp, lorsqu'un lourd bruit de piétinement à ma gauche attira mon attention. Terrifié, je vis se précipiter sur moi la masse immense d'un cheval-marin. Je me souvins de ce que m'avait dit Domingos Vaz. Je tournai les yeux et je vis le petit du monstre batifolant dans l'eau. Je m'étais posté sans le vouloir entre le petit et sa mère. Je me mis à courir en hurlant vers le camp. Je trébuchai et tombai, la tête la première dans la vase. Je crus que ma fin était arrivée. Je me vis moi-même, comme si mes yeux flottaient librement dans l'air, étalé sur le ventre, tandis que le fauve, fonçant sur moi, m'ouvrait le dos d'un seul coup de dent.

Cela n'arriva pas. Quelque chose bondit à côté de moi, mais ce n'était pas un animal. Je me redressai sur les genoux. Ingo s'était mis en travers du chemin de l'animal, brandissant une longue lance. Il parlait à la femelle du cheval-marin comme si c'était une vieille connaissance. Je compris ce qu'il disait :

– Éloigne-toi, petite mère, ton petit est dans le fleuve, à l'abri. Va, va, personne ne te fera du mal.

La gigantesque créature le fixa un bref instant, souffla, tourna le dos et entra dans l'eau.

Ingo m'aida à me relever :

– Ne te promène pas la nuit dans la forêt, me dit-il d'un ton sévère, que démentait un grand sourire. Il n'y a que les bêtes sauvages, les morts et les hommes-lions qui se promènent la nuit dans la forêt. Je ne crois pas que tu sois un homme-lion.

Les Ambundus croient que certains hommes ont le pouvoir de se transformer en lion après le coucher du soleil, retrouvant leur visage humain au matin. Aujourd'hui encore, j'ignore si Ingo croyait en ce qu'il disait ou s'il se moquait de moi.

Ali Murato avait été le gouverneur de Salé-a-Nova, une République de pirates, au nord de l'Afrique, qui regroupait des milliers de morisques et de juifs chassés de Castille, lesquels parlaient le castillan mieux que l'arabe, et ce quand ils parlaient l'arabe. Les morisques et les juifs de langue castillane se mêlaient dans la ville aux aventuriers, aux boucaniers et aux renégats venus des quatre coins du monde.

Il s'avère que les Maures traitaient mieux les chrétiens qui arrivaient sur leurs terres, comme captifs ou hommes libres, que les chrétiens ne traitaient les Maures. Un chrétien qui se convertit en Maure est immédiatement accepté par les Maures et traité comme leur égal. Je n'ai jamais entendu parler de "vieux Maures" ou "nouveaux Maures".

João Carvalho Mascarenhas, dans son *Mémorable Récit de la perte de la nef Conceição*, publié en 1627, raconte un épisode que je n'ai jamais oublié. Je le cite de mémoire, car je n'ai pas ce livre en ma possession. Un vaisseau français arriva un jour à Alger. Le capitaine, du nom de Pierre, ayant tué un de ses marins à coups de poignard, décida de se faire janissaire, vu qu'un soldat de paye, de plus maure, ne pourrait jamais être condamné pour la mort d'un chrétien. Et s'il pensa bien, il agit encore mieux.

Les Maures l'accueillirent avec force fêtes – non plus Pierre, mais Mustapha –, avec trompettes et mangeailles et autres signes de courtoisie. Le fameux Pierre, ou Mustapha, étant le maître de plusieurs navires, en plus d'être jeune et bien de sa personne, ne tarda pas à recevoir des propositions de mariage. Il accepta, finalement, la main d'une jeune fille turque, très belle, qui avait trois frères, l'un d'eux étant chef d'escouade de janissaires. Il ne resta pas longtemps à Alger. Il persuada ses beaux-frères de l'aider à armer un navire corsaire, leur promettant de partager avec eux le produit de leurs razzias. Il embarqua sur ce même navire, en plus de ses beaux-frères, quelques renégats français, tous n'ayant, comme lui-même, que peu d'inclination pour la mauritude. À peine

avait-il gagné la haute mer que Mustapha redevint Pierre, changea de cap, et, débarquant en Espagne, se mit en demeure de vendre ses beaux-frères. Les pauvres garçons pleuraient, lui rappelant que c'étaient eux qui lui avaient donné leur sœur, la plus belle jeune fille du pays, aux beaux yeux et au doux sourire, le suppliant de les laisser partir ou au moins le plus jeune qui ne méritait pas un sort aussi ingrat. Pierre leur répondit en souriant que c'est ainsi que l'on faisait chez les chrétiens, et qu'il serait bien bête de laisser s'enfuir une aussi belle marchandise.

Ali Murato commandait alors un trois-mâts – un *fluyt* dans la langue des Hollandais – appelé *Windhond*. Les *fluyts* ont des mâts plus hauts que ceux des galions, ce qui les rend plus rapides, mais pas autant que les caravelles. D'où que le nom du navire, *galgo* en portugais, lévrier, m'ait paru un peu excessif.

La République de Salé était bien représentée à bord du *Windhond*. La plupart des marins étaient morisques, mais il y avait aussi des juifs de diverses provenances, ainsi que des Hollandais, des Turcs, des Hongrois, des Éthiopiens, un Noir Jau (de Java) et même un Chinois.

Encore à terre, je découvris parmi les marins un juif portugais, Rafael Salem, qui m'avoua sans gêne avoir rejoint les pirates de Ali Murato dans l'espoir d'arracher au roi dom Felipe IV, ou III du Portugal, un peu de tout ce que le roi lui avait volé à lui et à sa famille. Je ne sus quoi lui opposer. Même quand je croyais en Jésus de toute mon âme, même quand je n'osais pas contester le comportement des Princes de l'Église, je ne comprenais pas pourquoi persécuter les juifs. Notre Seigneur Jésus-Christ était juif. Marie, sa mère, était juive. Haïr les juifs, tous les juifs, c'était comme haïr ce même Jésus qui était né pour nous sauver. Et je comprenais encore moins que l'on expulse des gens dont le Portugal avait tant besoin, de même que l'Espagne, des savants, des diplomates, des astronomes, des musiciens, des calligraphes, dont certains iraient contribuer à la grandeur des Pays-Bas et de beaucoup d'autres nations.

Un groupe de pirates nous attendait sur la grève. Ils avaient construit trois petites cabanes tout au bord de la mer, et ils dormaient là, passant leurs journées à chasser et à marchander avec les gens de la région avec tant de naturel que l'on aurait cru qu'ils étaient nés là. Ils échangeaient tout un tas de marchandises contre des esclaves. Vingt-quatre couteaux, un fusil ou six grands

miroirs pour un homme adulte. Six bassines en étain pour une femme enceinte. Deux trompettes pour une jeune fille.

Les négriers gagnent dans ce commerce plus de cent pour cent. Les quimbembèques qu'ils échangent contre des esclaves leur coûtent peu, et le voyage, s'il se passe bien, ne leur coûte pas grand-chose non plus. Une fois au Brésil ils vendent chaque homme adulte pour la somme de dix-huit mille reis.

Rafael était sur la plage. En nous voyant, il s'approcha à la tête du groupe, riant, frappant joyeusement sur un ngoma, un tambour, tandis que deux de ses compagnons brandissaient et agitaient, comme des étendards, de longues feuilles de palmiers.

Rafael était comme ça : il avait quelque chose d'un bouffon et quelque chose d'Achille. Grand, élégant, une épaisse barbe rousse, il se faisait de bons amis partout où il allait – et encore plus de bons ennemis. Son père avait été bijoutier à Coimbra, suivant une ancienne tradition familiale. Accusé de s'être enjuivé, il avait fini, après de grands tourments, par être condamné à mort par le Saint-Office, et remis au bras séculier afin que celui-ci exécute la sentence. Cependant, il ne mourut pas sur le bûcher, car il avait réussi avant à se sauver avec sa famille vers le nord de l'Afrique, et c'est une effigie qui avait été exécutée à sa place. L'expérience qui consiste à être brûlé en effigie, je l'ai vécue moi aussi, comme je le relaterai plus loin. Très souvent je me vois en rêve, moi ou la figure en carton qu'ils avaient mise à ma place, enfermé dans une cage. Je vois un homme attisant les flammes et j'entends le rire barbare de la populace, les applaudissements excités. Je me réveille dans une grande angoisse, tremblant de honte de moi – de honte des hommes.

Une fois en Afrique, Rafael et sa famille reprirent leur nom juif et leurs coutumes.

Ali Murato était resté sur son bateau. Il se sentait plus en sécurité sur la mer. Sur terre, il avait la nausée. Je ne le vis pas le jour de notre arrivée, ni le lendemain. Je ne fus conduit sur le bateau que le troisième jour, pour discuter des conditions du voyage.

Le chef des pirates me reçut dans sa cabine. J'eus l'heureuse surprise de trouver, posés sur une grande table, plusieurs cartes et livres de navigation. Le célèbre pirate ne correspondait pas à ce que j'avais imaginé. Ses mains pâles et fines de vieille baronne bougeaient seules, comme si elles avaient appartenu à

un autre corps. Les yeux fuyants, très bleus, ne s'arrêtaient pas sur les miens. Seule sa voix était forte et ferme. La voix d'un homme habitué au commandement. Il me traita comme s'il me connaissait déjà. Je suppose que Cipriano lui avait parlé de moi. Il me salua en espagnol, courtoisement, me demandant comment s'était passé mon voyage. Il rit lorsque je lui contai l'épisode de l'hippopotame. Ce n'est qu'après plusieurs détours et préludes que nous en vînmes au cœur du sujet. Il nous conduirait jusqu'au Pernambouc. S'agissant cependant d'un voyage dangereux, il exigeait d'être bien payé. Il avait l'intention de se rendre, reconnaissant ses nombreuses fautes et donnant des informations qui aideraient la Compagnie des Indes occidentales à se protéger des pirates. Mais à condition que tous ses hommes fussent pardonnés et que l'on l'autorise, quant à lui, à retourner dans son pays et à revoir sa famille.

Malheureusement il pourrait nous arriver, au cours de notre traversée, de croiser une flotte portugaise, et si telle disgrâce devait arriver, le *Windhond* ne pourrait ni faire face ni s'échapper. Je le rassurai. La reine Ginga saurait récompenser sa bonne volonté. Nous discutâmes alors du nombre de pièces qu'il pouvait emmener au Brésil : trente. Du reste le bateau était petit, et entre-temps les pirates avaient déjà acheté sept pièces aux habitants de la région. Au Brésil, ces trente-sept pièces rapporteraient un bel et bon argent.

Au retour en Angola, dans le cas où il acceptât de ramener le neveu de la reine et la réponse des Hollandais, Ali Murato serait payé en or et argent. Le pirate accepta toutes les propositions.

Ainsi, dix jours plus tard, nous embarquâmes les esclaves, de l'eau et des aliments frais. Très ému, je pris congé de Cipriano sur la plage. Le Portugais me serra dans ses bras et me souhaita bon voyage. Il mit entre mes mains des lunettes pour voir au loin qu'il avait fabriquées lui-même, disant, en plaisantant, que c'était pour regarder, depuis l'autre côté de l'océan, ce qui se passait en Angola. J'ai toujours ces lunettes de longue vue aujourd'hui encore.

Ce fut un voyage difficile. Ali Murato fit construire sur le tillac une espèce de cabane, pour Ingo et moi, et c'est là que nous dormions. Si nous allongions les jambes la porte s'ouvrait. Les pirates dormaient à l'air libre sur le pont, près des esclaves. Ils mangeaient ensemble, fumaient ensemble, riaient et s'amusaient les uns avec les autres.

Poules, dindons et porcs se promenaient là aussi, dans une grande cacophonie, désordre et saleté. Au bout de quinze jours nous avions mangé tout ce qui, à part les gens, était vivant – le pont demeura immonde, mais au moins le vacarme des animaux avait disparu.

Les esclaves dansaient la nuit, pour le divertissement de tous, faisant moult sauts et acrobaties.

Les dernières nuits, ils ne dansaient plus. Il ne restait que des biscuits secs à manger. L'eau se raréfiait. Nous priâmes pour que le vent nous pousse vers la terre. Alors, un matin gris et froid, nous vîmes une mouette surgir de la brume et se poser, en criaillant, sur la hune.

Chapitre sept

L'arrivée au Brésil. La triste disparition de la ville d'Olinda. Une longue et terrible séquestration. Une audience avec João Maurício de Nassau.

Je suis né à Olinda. Je n'ai rencontré nulle part ailleurs au monde un ciel plus vaste et plus bleu que celui que mes yeux virent pour la première fois, un paisible dimanche d'avril quand José, mon père, m'éleva dans ses bras pour me montrer la ville. Ma mère était morte en couches cinq jours auparavant. Pendant ces cinq jours José avait refusé de me voir. Il partait tôt pour travailler. Puis, une fois le travail terminé, il allait boire seul dans une taverne. À la fin, ma grand-mère Clemência perdit patience. Elle alla le chercher dans la taverne, le traîna à la maison et lui mit dans les bras une petite chose en pleurs – qui était moi. José sortit dans le soleil d'une fin d'après-midi et monta avec moi jusqu'au Largo do Amparo, qui ne s'appelait pas encore ainsi, il n'y avait pas encore l'église, aujourd'hui fameuse, qu'avait fait élever la fraternité de Nossa Senhora do Amparo dos Homens Pardos, "Notre-Dame de la Protection des Hommes noirs".

Quand j'eus trois ans, nous partîmes habiter à l'Engenho Mazanga. Nous revînmes à Olinda après que mon père eut dénoncé Silvestre Bettencourt au Saint-Office et je vécus là le reste de mon enfance. Je connaissais chaque rue de la ville, les petites places somnolentes et chacun des palmiers qui les ornaient. Je connaissais les jardins où je jouais si souvent seul ou avec les enfants de mon âge, et les arbres fruitiers qui y poussaient et qui dans nos jeux figuraient de fantastiques châteaux, palais ou même navires. Je ferme les yeux et je vois les maisons blanches qui s'étagaient sur les collines. Le palais du gouverneur, à côté de la cathédrale, qui surveillait la ville. On descendait la rue do Paço jusqu'à la rue Nova. Je me souviens de l'animation du carrefour des Quatro Cantos, de la rue Direita, de celle de la Carapina, celle de la Figueira – où s'élevait la joyeuse maison où je suis né.

Olinda n'existait plus. Je reconnus ses rues en pente, mais à la place des maisons je ne trouvai que cendres et ruines et des gens sales et apeurés fouillant dans les gravats. Des magnifiques jardins, noyés dans la verdure jusqu'à la

gorge, n'avaient résisté, marqués par les incendies, que quatre ou cinq arbres plus imposants. Le reste était d'une tristesse immense.

– Pourquoi ont-ils fait cela ?

Je posai la question mille fois, le premier après-midi où je pus marcher dans les rues dévastées de la ville, ce qui n'arriva que des mois après notre arrivée. Rafael, qui m'accompagnait, essaya de me consoler.

– La cruauté est plus naturelle chez les hommes que la bonté, me dit-il. Tu vois bien, mon frère, que la bonté exige une grande force d'âme. Nous sommes mauvais pour la même raison que les pierres ne tombent pas vers le haut, quand nous les lançons, pour se perdre dans le ciel. Nous sommes mauvais par paresse.

Rafael savait de quoi il parlait. Dans le métier qu'il avait choisi et qu'il avait exercé pendant cinq ans, la cruauté était une compétence appréciée. Lui, naturellement bon, n'avait jamais été un grand pirate. À cette époque je le connaissais aussi bien que quelqu'un de ma famille. J'avais eu le temps d'apprendre à le connaître. Nous avions passé ces derniers mois ensemble, d'abord dans une petite cellule, où avaient été enfermés aussi Ingo et deux autres pirates, puis dans une maison surveillée par cinq gardes. Ali Murato avait été envoyé ailleurs et je ne le vis, pendant la période où nous nous trouvâmes détenus, qu'à une seule occasion.

Le voyage s'était passé, comme je l'ai écrit plus haut, sans grands soubresauts. À cinq miles de la côte, nous nous heurtâmes à deux puissants vaisseaux hollandais. Ali Murato fit baisser le pavillon vert et rouge de la République de Salé et hisser un blanc en signe de reddition. Quelques minutes plus tard, les brutes flamandes montaient à notre bord.

Les premiers jours furent difficiles. Les Hollandais nous traitèrent tous comme des pirates – et des pirates barbaresques. Il ne me fut pas difficile, cependant, de prouver mon identité. Mon père et ma grand-mère avaient quitté Olinda, mais l'un de mes cousins, un clerc dénommé Artur, que mon père avait aidé en de nombreuses occasions, me reconnut. On le conduisit à ma cellule. Il me regarda avec effroi – et un dégoût sincère :

– C'est lui, ce maudit apostat, l'hérétique. Le traître.

On envoya un capitaine pour nous parler : Isaac Pinto da Fonseca, un juif, fils de Portugais. Ses parents avaient fui et gagné Amsterdam en 1596. Isaac

était né l'année suivante. Il hochait la tête, étonné, tandis qu'il écoutait mon récit. Il fut d'accord avec moi quant à l'importance que représentait l'Angola pour la Compagnie des Indes occidentales. Depuis des mois, les dirigeants hollandais discutaient de l'éventualité de la prise de Luanda.

La plus grande partie des engenhos avaient été abandonnés. Les uns incendiés par leurs propriétaires en fuite, les autres par les assaillants. De nombreux esclaves s'étaient échappés dans les sertões, se mêlant aux Indiens ou élevant des quilombos inexpugnables. Seule la reprise de la traite permettrait de restaurer les engenhos et de relancer la production du précieux sucre dont la Compagnie des Indes occidentales avait tant besoin.

Isaac se tourna vers Ingo. Il avait beaucoup entendu parler de la reine Ginga. Il avait entendu parler de sa bravoure et de sa sagacité. On disait qu'elle était aussi habile comme diplomate, maniant les mots et les arguments, que sur les champs de bataille, avec un arc et des flèches. La Compagnie eût aimé l'avoir comme alliée dans leur guerre contre les Portugais. Sauf qu'il n'était pas sûr que nous la représentions.

Des semaines plus tard on nous mena dans une noble demeure sentant encore le neuf, près du port, d'où s'étend aujourd'hui la belle et fière ville de Recife. Le gouverneur nous attendait dans l'un des salons de l'édifice, un espace sans luxe ni faste. Assis à ses côtés, à une table recouverte de cartes, se trouvait Ali Murato. Ils se levèrent tous les deux en nous voyant entrer.

Je ne me souviens plus du visage du gouverneur. Ni de son nom. Pas grand monde ne s'en souvient. Les gens ne se souviennent que de celui qui lui a succédé, le grand Hollandais qui fit de Recife une ville plaisante : Maurício, comte (puis prince) de Nassau, et cela se justifie.

Ali Murato paraissait avoir été contaminé par l'inexistence de son voisin. Il nous salua faiblement, effacé et vile. Il confirma, mollement, notre témoignage. Le gouverneur s'excusa auprès d'Ingo, ambassadeur de la reine Ginga, de nous avoir laissés en prison pendant tant de temps, ordonnant notre libération et donnant des instructions pour que nous soyons logés tous les deux dans une maison digne, aux frais du gouvernement. Il allait écrire aux directeurs de la Compagnie des Indes occidentales pour leur rendre compte des intentions de la reine Ginga et des avantages multiples que les Hollandais tireraient d'une alliance avec elle. Il insista aussi sur le fait que je ne devais parler à personne des

raisons de ma visite. Si l'on me questionnait à ce propos, je devais dire que j'étais venu à la recherche de mon père, et qu'Ingo était un esclave fidèle que j'avais amené d'Afrique. Je traduisis tout cela à Ingo, même la partie qui le désignait comme esclave, en étant sûr que cela le contrarierait. Ce ne fut pas le cas. Mon ami rit :

– J'aurais pu avoir pire maître, dit-il en latin, et dans cette même langue il remercia le gouverneur de son accueil.

L'après-midi suivant, je pus enfin visiter Olinda. Nous parcourûmes ses rues tristes, moi plus triste encore qu'elles, et désespéré de voir tant de désolation là où auparavant il y avait de la couleur et de la vie et de la joie. Je tentai d'expliquer à Rafael et à Ingo ce qu'avait été mon enfance. Le prince ambundo semblait encore plus horrifié que moi. Je lui avais souvent parlé, au cours de nos longues conversations en Angola, de la splendeur de la ville où j'étais né – en exagérant un peu, bien sûr, mais quel homme n'exagère pas les mérites de sa ville natale ?

Là, debout devant les ruines noirâtres, je m'efforçai de leur faire imaginer la blancheur des maisons, le luxe des salons, l'or et l'argent des églises.

Nous grimpâmes péniblement la rue do Paço, nous arrêtant ça et là pour reprendre notre souffle. Je voulais leur montrer la vue, de là-haut. En arrivant, nous aperçûmes une dizaine de personnes cherchant des restes au milieu d'un chaos de cendres et de pierres éparses, tout ce qui restait de l'ancien palais du gouverneur. Je distinguai quelques Gitans parmi ces pauvres gens – le vieux Lobo et sa famille.

Je m'approchai. Sula fut la première à me voir. Elle tomba à mes pieds, me prit les mains, sanglotant et criant mon nom de Gitan :

– Melchior Boa-Noite, je savais bien que nous nous reverrions !

Cette nuit-là nous dînâmes dans leur camp. Lobo se désolait de la destruction d'Olinda. Beaucoup de gens avaient quitté le Pernambouc. Les troupes hollandaises avaient pillé la ville avant de l'incendier. Il avait vu des soldats chargés de riche vaisselle d'argent, de bijoux, de brocarts d'or, de soieries, de tonneaux de bon vin. Un soir il s'était trouvé face à un groupe d'entre eux qui transportait l'une des cloches de la cathédrale.

La destruction des engenhos, des récoltes et des cultures ainsi que la fuite des esclaves se firent bientôt sentir. Il n'y avait plus rien à manger. Un cochon

coûtait les yeux de la tête. Une poule était une rareté. À la place, les gens mangeaient des urubus, d'horribles oiseaux qui se nourrissaient d'ordures et de charognes. Certains payaient pour déguster des rats, et pas des gros rats, parce qu'il n'y en avait plus, mais des rats laids et squelettiques.

Pour les Gitans aussi la vie était devenue difficile, bien qu'il y eût toujours des personnes désireuses de connaître l'avenir. Malgré tous ces malheurs, on remarquait une différence énorme. Une différence qui allait vers le mieux.

– Tu ne sens pas ? insista Lobo. Tu ne sens pas quand tu respires ?

– Quoi ?

– La peur, mon ami ! Ça ne sent plus la peur !

Je lui donnai raison. Du temps des Portugais, la peur s'infiltrait partout, collait à la peau, à chaque heure, même pendant notre sommeil. Elle était si présente, si inévitable, que nous n'arrivions même pas à la nommer.

Le Saint-Office, qui en tout décèle la faute, en tout devine l'ombre du malin et l'odeur de soufre qui l'annonce – du sang infecte des juifs, des Gitans et des Nègres aux prières et médecines des sorcières –, terrorise les sociétés et, à travers cette terreur, les dégrade et avilit.

Les malheureux qui tombent dans les griffes des inquisiteurs sont incités à dénoncer les tiers. Plus il y a d'hérésies, ou prétendues hérésies à dénoncer, plus ils ont de chances d'échapper à la punition. Les mères dénoncent leurs enfants, les enfants se retournent contre leurs parents, les frères les uns contre les autres, et dans ce cycle de haine et de rancœur les liens les plus intimes se rompent, anéantissant d'abord les familles, puis les nations.

Chaque mois des navires arrivaient. Il en débarquait des soldats, mais aussi des menuisiers, des tanneurs, des joailliers, des forgerons et un grand nombre d'aventuriers sans métier défini.

– Il arrive beaucoup de juifs portugais, dit Lobo. Les Hollandais ne persécutent personne. Chacun est libre d'exercer sa religion. Toi, par exemple, du temps des Portugais, tu aurais fini sur le bûcher pour hérésie. Maintenant tu peux vivre tranquillement. Et nous aussi, les Gitans, ils nous laissent faire ce que nous avons toujours fait, lire l'avenir dans les mains, pratiquer nos mystères. Ils ne nous importunent pas et ils souhaitent que personne ne les importune non plus.

La maison où nous étions logés se trouvait près du fleuve, un endroit béni par l'ombre d'un magnifique manguier. Il y eut des jours où nous ne mangeâmes rien d'autre que les fruits savoureux de cet arbre généreux. La maison avait trois grandes chambres, un salon et une cuisine. Rafael, qui comme les autres pirates avait été laissé à la rue, vint habiter avec nous.

Ali Murato partit pour la Hollande un après-midi pluvieux, à bord d'un brigantin de la Compagnie des Indes occidentales. J'appris que les Hollandais l'avaient très bien rémunéré pour les pièces qu'il avait apportées sur le *Windhond* et pour le navire. Le pirate put retourner dans son pays bien plus riche qu'il en était parti – et avec beaucoup d'histoires à raconter.

Les autres marins retrouvèrent très vite du travail sur les navires marchands et partirent eux aussi d'Olinda, sauf Rafael qui resta avec nous. Quelques-uns reprirent la vie de corsaire. Et que je sache, un seul, Jau, le Javanais, retourna à la République de Salé.

Sula reprit ses assauts nocturnes, qu'elle poursuivit avec succès, car ma faible chair, mon esprit confus ne lui opposèrent que peu ou pas de résistance. Mon cœur, celui-là, appartenait toujours à Muxima. Chaque matin, je lui écrivais une lettre que je ne lui envoyais pas, car je ne savais comment le faire. Je gardais mes lettres dans une boîte en bois, et j'imaginai les réponses de Muxima à chacune d'elles.

Pendant la journée, je pensais à Muxima. Pendant la nuit je me consacrais à Sula, largement et avec appétit. Il m'arrivait pourtant, en l'embrassant, de croire que j'embrassais l'Angolaise. Mais c'était rare. La plupart du temps je ne pensais à rien. La Gitane me soufflait à l'oreille des incantations, de doux sortilèges, et j'oubliais tout, jouissant de sensations dont je ne savais même pas qu'elles pouvaient exister.

Rafael me sermonnait. Ce n'était pas ma condition de serviteur du Seigneur qui le perturbait. Très peu de gens se souvenaient que j'avais, en un temps, porté une soutane. L'ancien pirate craignait, cela oui, que le vieux Lobo ne se mît en colère en apprenant nos amours illicites. Les Gitans sont très soucieux de choses de l'honneur. Ingo ne disait rien. Le neveu de Ginga évitait, comme bon diplomate qu'il était, de dire ce qu'il pensait. Du reste, il ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme, à cette époque, pour les femmes portugaises et brésiliennes. Encore moins pour les Hollandaises. Pour lui, les Blancs portent trop de vêtements, transpirant beaucoup sous la chaleur étouffante à laquelle ils sont soumis, ce qui les fait exhaler, quand ils bougent, une insupportable puanteur.

Artur, le cousin qui avait exprimé tant de répugnance en me voyant, me traitant d'apostat, d'hérétique et de traître, vint me trouver. Il avait entendu dire que le gouverneur m'avait en haute estime. Les Hollandais ne faisant rien, murmurait-on, sans m'écouter d'abord.

– En te voyant vivre dans une maison si riche, disait-il en se promenant dans le salon, en inspectant les chambres, caressant doucement les meubles, en te voyant si bien vêtu et aux frais du gouvernement, je déduis que ce que les gens murmurent est vrai.

Il me pria alors, les larmes aux yeux, d'intercéder pour lui. Il avait sept enfants et avait besoin d'un bon travail. Il me demanda de le faire entrer au palais, de lui trouver là un emploi pas trop fatigant, qui lui garantirait une rente généreuse.

– Nous sommes de la même famille, rappela-t-il en prenant congé. Une main lave l'autre et ensemble elles lavent le visage.

Il revint plusieurs fois, toujours pleurnichard, se pliant toujours en humbles révérences et autres salamalecs. Je persistais à lui dire que je ne possédais pas la moindre influence auprès du gouverneur. Il disparut pendant quelques semaines, pour resurgir, un funeste après-midi, avec des airs de conspirateur. Il apportait, susurra-t-il, un message de monsieur mon père. Le vieux José était très malade, aux portes de la mort, mais il ne voulait pas rendre son âme au Créateur sans me dire adieu. Je le regardai étonné. Mon père ?! On m'avait dit que mon père s'était réfugié à Salvador avec ma grand-mère. Je ne pourrais jamais atteindre Salvador, à tant de miles vers le sud, sans tomber entre les mains des Portugais.

Artur contesta. Non, mon père n'était pas loin, au lieu-dit de Bom Jesus, à une lieue de Recife. Le général Matias de Albuquerque y avait dressé des fortifications, appuyé par de nombreux hommes experts dans l'art de la guerre, et il comptait partir de là pour aller combattre les Hollandais. Je pouvais l'accompagner, insista-t-il, car mon père et ma grand-mère m'attendaient dans un engenho abandonné, quelque part entre Recife et Bom Jesus, en terrain neutre.

Rafael, auprès de qui je cherchai conseil, trouva bien téméraire que je m'engage dans la nuit à la recherche de mon père, d'autant plus que ces dernières semaines les attaques contre les troupes flamandes se multipliaient. Les Hollandais étaient terrifiés par un groupe de soldats noirs, commandés par un certain Henrique Dias, qui avait acquis une réputation de bravoure et d'insolence. Ce Dias avait comme compagnon un Indien de la nation potiguar, appelé Filipe Camarão, que les Hollandais craignaient beaucoup plus que les

Blancs, au point qu'ils préféraient se tuer plutôt que de tomber entre les mains d'un tel peuple. Dans leur imagination, alimentée par de nombreux et terribles récits, les Indiens et les Noirs étaient capables des pires actes de barbarie, comme dévorer leurs ennemis tout vifs – leur dévorant non seulement la chair mais aussi l'âme.

De nombreuses personnes connaissaient par cœur une lettre que le fameux Henrique Dias aurait écrite au gouverneur, et qui commençait ainsi :

“Messieurs les Hollandais : mon camarade, l'Indien Filipe Camarão, n'est pas là ; mais j'écris pour nous deux. Sachez, Vos Seigneuries, que le Pernambouc est sa Patrie, ainsi que ma Patrie, et que nous ne pouvons plus admettre d'en être privés. Nous perdrons nos vies, ou nous vous bouterons hors d'elle.”

Les gens déclamaient cette lettre légendaire comme si cela avait été un poème, dans les soirées et les fêtes, ce qui irritait beaucoup les Flamands.

Ingo ne dit rien, sinon qu'ils nous accompagneraient et qu'il irait armé et préparé à tout. Nous partîmes donc tous les trois, Ingo, Rafael et moi à cheval, en suivant Artur.

À peine avions-nous laissé la ville derrière nous, ses défenses et ses sentinelles, qu'un groupe d'hommes nous tomba dessus. Ingo et Rafael luttèrent bravement, mais nos ennemis étaient en plus grand nombre et nous dominèrent très vite – laissant Ingo le bras déchiré par un coup de dague et Rafael saignant beaucoup d'une blessure à la tête.

Mon cher cousin avait disparu pendant la bataille, comme s'il n'avait jamais existé. Je ne sais combien il avait reçu pour nous livrer. Ils nous traînèrent, attachés aux chevaux, toute la nuit. Nous trébuchâmes et tombâmes plusieurs fois, face contre terre, si bien qu'au matin, quand nos ravisseurs s'arrêtèrent enfin, nos vêtements étaient en lambeaux et nos corps complètement écorchés. Nous vîmes alors le visage de ceux qui nous avaient capturés. Ils étaient environ une vingtaine, tous jeunes, noirs et mulâtres, habillés pauvrement, chacun à sa façon, et non comme les soldats d'une troupe régulière.

Celui qui semblait le chef sauta de cheval. Il ôta de sa tête un grand chapeau d'un rouge extravagant, comme un chapeau de femme, révélant un crâne parfaitement lisse. Il essuya la sueur de son visage avec un mouchoir de la

même couleur que son chapeau, après quoi il se posta devant nous avec un grand sourire :

– Un apostat, un juif et un Nègre sorcier, dit-il d'un ton moqueur. On pourrait vous emmener jusqu'à Salvador et vous livrer au Saint-Office. Les curés sauraient comment vous faire cracher la vérité et vous punir pour vos trahisons et hérésies. C'est le bûcher qui vous attend...

Je le regardai, épouvanté. Je ne m'étais jamais senti en proie à tant de frayeur, même quand les Portugais avaient pris d'assaut l'île de Quindonga et avaient lancé sur nous les corps infectés des morts de la variole. Ma terreur était telle qu'elle me paralysait et empêchait le moindre son de sortir de ma bouche.

L'homme perçut mon état :

– Je vous ai effrayé, monsieur le curé ? N'ayez pas peur. Nous n'avons que faire que vous ayez vendu ou non votre âme au malin. Cela vous regarde vous et le seigneur Diable. Pour nous, le Diable est blond et vient de Hollande. Racontez-nous ce que vous savez des Flamands, racontez-nous quelque chose qui nous plairait et vous pourrez partir en paix avec vos amis.

Je compris alors qu'ils ne nous traiteraient pas mieux que le Saint-Office. Les inquisiteurs nous attacheraient à la roue ou à l'estrapade, tireraient sur nos membres et nous briseraient les os pour que nous confessions quelque chose que nous ne pouvions confesser car cela nous conduirait au bûcher. Ceux-là voudraient nous briser les os pour que nous leur disions quelque chose que nous ne pouvions leur dire – parce que nous ne savions rien.

Ils nous emmenèrent à un engenho abandonné, comme ils l'avaient promis à mon cousin, mais où ne nous attendaient ni mon père ni ma grand-mère, mais un homme sévère, très bien vêtu, s'exprimant parfaitement, qui se présenta comme étant Henrique Dias.

C'était donc là que se trouvait le fameux cauchemar des Flamands. Il nous reçut dans le salon de la maison de maître de l'engenho – une vaste pièce aux murs calcinés, qui sentait la cendre et la pourriture. Il ordonna que l'on nous détachât. Il nous indiqua trois petits bancs et, d'un geste courtois de la main droite, nous fit asseoir. Il prit place en face de nous dans un fauteuil de cuir finement ouvragé, qui devait être le seul meuble à avoir échappé au désastre. Des années plus tard Henrique Dias eut la main gauche arrachée par un tir d'arquebuse. Les mots qu'il prononça alors devinrent célèbres, à savoir qu'il

préférerait qu'on la lui tranchât tout de suite, ce qui se fit, même en courant le risque de mourir pendant l'amputation, plutôt que de subir une convalescence interminable alors qu'il avait tant de choses à accomplir. Plus tard encore, il recevrait l'Habit de l'Ordre du Christ, si convoité par les maîtres d'engenhos et nobles brésiliens, et interdit aux juifs, Noirs, mulâtres, Gitans et à toute personne considérée comme ayant un sang infecté. L'attribution de cette décoration à Henrique Dias malgré la couleur de sa peau montre le degré de pouvoir et de respect auquel il arriva.

À cette époque, cependant, il était encore un homme intègre et simple, de belle apparence. J'entendis dire qu'avant de commander ce régiment d'hommes noirs, il avait été maréchal-ferrant ou chirurgien-barbier, ou maître-charpentier, ou tout cela en même temps. Je ne sais pas.

Henrique Dias s'excusa pour la brutalité avec laquelle ses hommes nous avaient traités. Il me parut sincère. Puis il ajouta qu'il attendait de nous une totale collaboration. Il nous posa ensuite une quantité de questions en rapport avec le pouvoir belliqueux des Flamands, leurs intentions, divisions et pièges. Nous ne pûmes, bien sûr, lui donner la moindre réponse satisfaisante. Le capitaine nous regarda avec une sorte de désolation perplexe et, hochant la tête, il ordonna que l'on nous emmenât et que l'on nous enfermât. L'homme au chapeau rouge nous conduisit à une pièce un peu éloignée et nous laissa tous les trois là, attachés par les chevilles avec de grosses chaînes en fer fixées aux murs.

Cet endroit avait dû servir de chambre de tortures à de nombreux malheureux, car le plancher était couvert de grandes taches de sang. Quelqu'un avait passé le temps en noircissant les murs avec des dessins cruels. Ils montraient des hommes fouettés, décapités, mutilés. Il n'y avait pas de paroles, rien que des dessins. Je suppose que l'artiste ne savait pas écrire.

La nuit tombait. Il y avait plus de vingt-quatre heures que nous n'avions ni bu ni mangé. Je n'avais pas faim. Soif, oui. J'avais la bouche sèche. Ma langue collait aux dents comme un morceau de cuir, me permettant à peine de prononcer deux mots.

Le lendemain matin une vieille nous apporta un peu d'eau dans une écuelle. Nous partageâmes l'eau entre nous, et si elle ne suffit pas à étancher notre soif, elle nous permit au moins de récupérer l'usage de la parole. C'est peut-être ce

que souhaitaient nos geôliers. Deux hommes surgirent peu après, qui nous délivrèrent de nos chaînes et nous ramenèrent au salon de la “grande maison”. Ce n’était pas Henrique Dias qui nous attendait assis dans le fauteuil de cuir mais l’homme au chapeau rouge. Il nous offrit un peu de tapioca, une seule assiette. Nous partageâmes cette maigre pitance entre nous trois, comme nous l’avions fait avec l’eau.

L’homme au chapeau rouge, que les autres appelaient Sabiá⁵, parce qu’il passait son temps à siffloter, nous reposa les questions d’Henrique Dias, mais sans l’amabilité du capitaine. Agacé, car nous ne répondions que par des phrases évasives, il ordonna à ses hommes de nous déshabiller et de nous attacher au pilori.

Rafael tenta de l’en dissuader. Il lui dit que nous pourrions retourner à Recife et, une fois là-bas, recueillir les informations qu’il souhaiterait. Nous serions de bon gré des espions des Portugais, vu que nous-mêmes venions de cette grande nation de héros et de navigateurs, fils, petits-fils et arrière-petits-fils de Portugais, et c’était là notre plus grande fierté. Sabiá rit en silence en grattant sa magnifique calvitie. Puis il fit signe à ses hommes de nous emmener.

Ils arrachèrent nos vêtements – ce qui en restait – et nous attachèrent au pilori. Deux esclaves se relayaient pour nous cravacher, pendant un temps qui me parut infini. Au début je souffris plus de la honte de me voir ainsi exposé, nu et ligoté, que des coups. Puis très vite j’oubliai ma nudité. Chaque fois que le fouet me lacérait les chairs, je sentais que l’air me fuyait, que la vie me fuyait, et je concentrais toute mon attention à ne pas arrêter de respirer. Respirer, respirer de nouveau, respirer encore. Après le vingtième coup de fouet, je ne voulais plus rien d’autre qu’échapper à la douleur. Mourir me paraissait la meilleure option.

Je ne mourus pas. Je m’évanouis. À mon réveil, je vis que j’étais à nouveau enfermé dans la cellule, enchaîné au mur, et mes compagnons s’efforçaient de nettoyer mes blessures avec un peu d’eau et un chiffon sale, qui était tout ce qu’ils avaient.

Les jours d’après se succédèrent pareillement, avec des petites variantes, les interrogatoires et les coups de fouet. Parfois c’était moi que l’on fouettait, d’autres fois Rafael, d’autres fois Ingo. Nous fûmes battus, un jour, tous les trois. Une semaine entière s’écoula. Tous les matins la même vieille arrivait

portant une jarre d'eau et un plat de tapioca, bouillie ou farine. Puis un homme venait nous chercher, presque toujours le même, un mulâtre bahianais appelé Vasconcelos. Un jour, la vieille vint mais pas Vasconcelos. Sabiá et ses hommes semblaient avoir disparu.

Les jours suivants la vieille continua à nous apporter, en silence, la même nourriture. Elle apporta aussi un tonneau où nous étions supposés déposer nos nécessités et qu'elle vidait tous les trois jours.

Nous lui posions des questions, mais elle ne répondait jamais. Rafael pensait qu'elle était sourde-muette. Ingo, qu'elle était un peu folle.

Les mois passèrent. Nous savions que le monde continuait à exister, dehors, parce que nous entendions le chant des oiseaux et le murmure du vent dans les branches. De temps en temps un moineau entraînait dans la chambre. Un après-midi nous vîmes un serpent avaler un rat.

De toute la journée nous ne faisons rien d'autre que bavarder. Ingo nous rappela l'histoire d'un des quimbandas préférés de la reine Ginga, Hongolo, qui avait été, un jour, capturé par les troupes du capitaine Antônio Dias Musungu. On dit qu'il échappa à la captivité en se transformant en serpent. Ingo donnait du crédit à cette légende. Rafael aussi.

L'ancien pirate avait connu à Alger un certain Tomé dos Anjos, natif de Braga, qui possédait le don de se transformer non pas en serpent, mais en quelque'un d'autre, avec un autre aspect, d'autres manières et une autre voix – et même une autre odeur. On l'enfermait dans une pièce, on le laissait seul un moment et quand on ouvrait la porte on trouvait un inconnu, vêtu des habits de Tomé dos Anjos, mais très étonné et abasourdi de se trouver là.

Je voulus savoir si Rafael avait lui-même assisté à un tel prodige et il me jura que oui. Il avait enfermé Tomé dans un coffre et peu après il en était sorti un Turc, du nom d'Ibrahim, à moitié bègue et sentant le poisson, qui lui assura dans un arabe parfait être pêcheur à Oran, et que jamais auparavant il n'avait entendu parlé de Tomé dos Anjos.

Rafael remit le pêcheur dans le coffre et le referma. Il ne tarda pas à entendre les cris de Tomé suppliant qu'on le laissât sortir, car l'air lui manquait. Il ouvrit le coffre et se trouva face au Portugais très alerte et en bon état, riant de bon cœur de sa farce.

Tomé dos Anjos se servait de son art singulier pour voler et tromper les Maures et même pour fréquenter les femmes mariées. Un jour la chance l'abandonna. Un mari se mit à l'espionner. Il le voyait entrer le matin chez lui. Peu après, il voyait sortir de la maison non pas le chrétien mince et fier qui y était entré précédemment, mais quelqu'un d'autre, parfois un vieillard un peu chancelant, parfois un jeune garçon poussé en graine, d'autres fois un mollah taciturne. Au lieu d'être effrayé par une si extraordinaire magie, il fut saisi d'une immense fureur, en se sentant cocu, non pas une fois mais plusieurs, car il avait l'impression que son épouse s'amusait chaque matin dans son lit avec une foule de mâles.

Il captura le Portugais alors que celui-ci entrait dans sa maison et, avant même qu'il eût eu le temps de se transformer, il le fit écorcher vif et remplit ensuite son corps de paille. Il le garda longtemps ainsi, dans un jardin, sous le soleil et la pluie, tel un épouvantail à moineaux, jusqu'à ce qu'il finisse par se défaire peu à peu. Il ne resta au bout du compte de lui rien d'autre que cet étrange souvenir.

Rafael se lamentait de ne pas posséder un tel talent. Si cela eût été le cas, il aurait eu la possibilité de se transformer en petit garçon aux fines chevilles, et ainsi se délivrer de ses cruelles chaînes. Ingo pensait qu'il serait plus pratique de se transformer en serpent. Ils essayèrent tous les deux, à longueur d'après-midi, de mettre en pratique ces exercices de transformation – mais sans succès.

Je suggérai que nous tentions d'arracher les fers du mur en tapant dessus avec nos chaînes pour l'user, pour le creuser. Ce fut une mauvaise idée. La vieille, en entendant le bruit, arriva un gourdin dans les mains et nous rossa jusqu'à nous laisser comme morts. Nous ne tentâmes plus jamais rien. Chaque matin, nous espérions voir surgir un des hommes d'Henrique Dias. Tout nous semblait préférable, y compris les tourments de l'Inquisition, plutôt que rester là. Un matin, la vieille ne vint pas. Le lendemain non plus. Nous l'appelâmes. Rien. Le troisième jour, fous de soif, affaiblis par la faim, nous décidâmes de reprendre le plan initial, qui nous avait valu la formidable raclée de la vieille, et nous nous mîmes à donner de grands coups sur le mur avec nos chaînes. Nous y passâmes la journée.

La nuit tombait quand Ingo réussit à se libérer. Il se traîna à l'extérieur, exténué. Il revint peu après avec une jarre d'eau fraîche et une petite hache.

Très vite nous fûmes libres. Dans l'une des chambres nous trouvâmes le cadavre de la vieille, enroulé dans une couverture et sentant très mauvais. Dans une autre chambre, nous découvrîmes plusieurs sacs de farine de manioc, de farine de maïs et même de la viande boucanée, ainsi que des tiges de canne à sucre. Nous découvrîmes également, caché dans une armoire, un sac rempli d'ambre, qui d'après les calculs de Rafael, devrait valoir près de cent mille réis. Nous nous emparâmes de l'ambre comme une juste indemnisation pour les inépuisables mois de séquestration et de souffrances.

Deux semaines plus tard nous entamâmes notre retour à Recife, remis de la faim, de la soif et des mauvais traitements, bien qu'avec fort mauvaise mine et aussi pouilleux que les plus pouilleux des mendiants. À vrai dire, si nous avions été vêtus de nos meilleurs habits, ceux-là eussent été en peu de temps transformés en misérables haillons, telle est la férocité de la végétation qui pousse dans les sertões du Pernambouc.

Au bout de six ou sept heures, nous trouvâmes une piste de bœufs que nous suivîmes, plus légers et tranquilles, bavardant et chantant et si heureux que nous ne vîmes pas un groupe de cavaliers qui nous épiaient à travers les broussailles. Trois d'entre eux bondirent devant nous tandis que les deux autres nous barraient le chemin. Cette fois-ci je ne ressentis aucune peur. Au contraire. À la place, une intense révolte me saisit. Je me jetai en avant, hurlant, aveuglé par la rage. Un des cavaliers, un jeune homme noir, sauta de cheval. Il courut vers moi. Je crus qu'il allait se saisir de sa dague pour m'égorger. Au lieu de cela, il se jeta dans mes bras en pleurant et en répétant mon nom. C'était Arquelau, l'enfant que ma grand-mère avait sauvé de la furie de Silvestre Bettencourt, et que mon père avait libéré et élevé comme son fils. Je ne l'avais pas vu depuis des années. Le temps l'avait changé. Mais le même sourire franc l'illuminait toujours, bien que son regard fût triste et un peu fuyant. Une cicatrice lui barrait le front dans un horrible dessin. Rafael et Ingo nous regardaient, abasourdis.

– C'est mon frère ! criai-je. C'est Arquelau, mon frère !

Arquelau s'était marié, il avait eu deux enfants. Il travaillait avec mon père, comme menuisier et tonnelier, et la vie lui souriait. C'est alors que les Hollandais avaient pris Olinda.

Il avait fui devant les troupes ennemies. Tout le monde avait fui. Il avait conduit sa famille – sa femme, ses deux enfants, outre mon père et ma grand-mère Clemência, déjà bien vieille – à Salvador. Puis il était revenu au Pernambouc et avait rejoint les troupes d’Henrique Dias. Il avait appris que j’avais été fait prisonnier, et avait voulu se mettre immédiatement en route pour me libérer. Mais il avait été blessé à la tête par une balle dans une attaque des Hollandais, et il était resté longtemps, des mois ou des années, il ne savait pas, flottant entre deux mondes, incapable de se souvenir de son nom ou même de prononcer une phrase correctement. Ses compagnons, qui l’avaient en affection, le maintinrent en vie, le faisant manger et boire, le lavant, prenant soin de lui comme s’il eût été un petit enfant. Un matin il s’était réveillé avec de forts maux de tête. Lorsque la douleur se fut calmée, la mémoire lui revint, si bien que le soir même il était redevenu un homme normal, avec un passé, un nom, et un destin devant lui.

Arquelau nous donna des habits neufs. Il nous accompagna jusqu’aux portes de la ville. Tout le long du parcours l’inquiétude ne me quitta pas. Si nous rencontrions des troupes portugaises, nous serions dans de mauvais draps. Si c’étaient des troupes hollandaises, pareillement.

Notre séparation fut difficile. Nous nous serrâmes longuement dans les bras l’un de l’autre. Nous ne savions pas quand nous nous reverrions. Je lui donnai une lettre à remettre au vieux José. Je lui fis mille recommandations. Arquelau me rassura. Lui aussi était las de la guerre. Il avait fait plus que son devoir. Il souhaitait maintenant retourner à Salvador, auprès de sa famille.

Nous longeâmes la muraille qui entoure l’étroite péninsule où s’élève la ville de Recife sans que personne ne nous inquiète. À mesure que nous nous approchions de la région du port – que l’on appelle Povo –, nous nous émerveillions de ce que nous voyions. C’était comme si Olinda était descendue de ses collines pour se reconstruire ici. Ce qui était en partie vrai, puisque beaucoup de gens avaient récupéré les pierres mortes de ma pauvre ville, les traînant jusqu’à cette plage pour y élever les murs de leurs nouvelles maisons. Les Hollandais avaient construit de belles demeures, de vastes palais et même un immense jardin, dans lequel deux mille cocotiers dansaient les uns avec les autres au gré de la brise. Nous traversâmes des orangeraias parfumées, comme si nous parcourions le Paradis, nous attendant à chaque moment à voir

descendre du ciel deux ou trois anges armés de longues épées pour nous expulser de là. Cela, heureusement, n'arriva pas.

En plus du jardin, nous découvrîmes les deux tours du palais Friburgo, la résidence du gouverneur, qui rivalisaient en hauteur et élégance avec les plus hauts cocotiers. Je me dirigeai vers l'un des gardes, posté près de la porte principale du palais, je donnai mon nom et lui dis que je souhaitais parler avec Son Excellence le capitaine Isaac Pinto da Fonseca, gentilhomme que je pensais être un proche du gouverneur.

Le capitaine surgit quelques instants plus tard. Il vint vers nous joyeusement et nous salua en portugais.

– Soyez les bienvenus ! Après tant de temps, tout le monde vous croyait morts et enterrés.

La surprise d'Isaac attira d'autres gentilshommes, dont nous reconnûmes quelques-uns qui nous avaient interrogés lors de notre arrivée au Pernambouc. Une petite foule s'amassa autour de nous, tous ces gens voulant savoir ce qui nous était arrivé et comment nous avions pu nous échapper.

Isaac se mit en devoir de nous informer de ce qui avait changé. En premier lieu, le Pernambouc avait un nouveau gouverneur, le comte Johann Moritz von Nassau, un courageux militaire qui avait combattu les Espagnols et perdu la moitié de son oreille droite, en plus d'un bon chapeau, atteint par une balle au cours du siège et de la conquête d'une forteresse sur une île quelconque du Rhin.

João Maurício de Nassau était également un excellent diplomate et administrateur. Né dans une des plus nobles familles de son pays, il s'était toujours montré généreux envers les artistes et les poètes qu'il protégeait et soutenait, et dont il avait amené un grand nombre au Brésil.

Isaac promit de nous obtenir une audience. Nous ne pouvions retourner dans la maison qu'on nous avait procurée auparavant, car elle était occupée à présent par trois des artistes que le gouverneur avait amenés avec lui.

Nous fûmes logés dans un entrepôt de sucre, situé rue dos Judeus, "des Juifs", à côté de la synagogue. Après tout ce que nous avions subi, cela nous parut un palais. Le lendemain matin nous vendîmes pour un bon prix l'ambre que nous avions trouvé dans l'engenho. J'achetai, avec ma part, quelques vêtements et des livres, et il me resta encore une bonne somme. La meilleure

surprise des jours d'alors fut de trouver tant de livres en vente, beaucoup d'entre eux interdits par l'Inquisition dans les territoires sujets à la domination de celle-ci, et qui, pour cette raison même, nous intéressaient particulièrement.

Le commerçant qui me vendit ces livres m'avoua – sans manifester de peur ni de gêne – être un *alumbrado*, un “Illuminé”, disciple de la célèbre Beata de Piedrahita, la “Bienheureuse de Piedrahita”, que le Saint-Office avait tant persécutée, l'accusant de propager des hérésies et de se comporter comme une prostituée, recevant des hommes dans son lit et organisant d'étranges bals mystiques. Les Illuminés pensent que chacun peut dialoguer avec Dieu sans l'intermédiaire de l'Église et de ses prêtres, et qu'ils le font encore mieux, sans rien faire, ni prières, ni jeûnes, ni pieuses lectures, ni mortifications d'aucune sorte.

Une semaine plus tard, le capitaine Isaac Pinto da Fonseca nous conduisit au palais de Friburgo pour une audience avec le gouverneur.

La salle où l'on nous fit entrer ne rappelait en rien celle où nous avions été reçus – dans un autre palais – par le premier gouverneur. Celle-ci était luxueusement meublée. Je fus impressionné par un objet que je n'avais jamais vu auparavant : un énorme globe terrestre, de fabrication hollandaise, avec les contours précis de l'Europe et de l'Afrique, ainsi que les principales routes suivies par les navires de la Compagnie des Indes occidentales. Les murs étaient recouverts de tableaux, de différentes dimensions, montrant des paysages des Pays-Bas et aussi du Pernambouc. Je reconnus sur l'un d'eux l'engenho abandonné où nous avions été prisonniers pendant tant de temps. Tremblant, je le montrai à mes compagnons. João Maurício de Nassau pénétra dans la salle au moment où nous observions la peinture. C'était un homme de haute taille, à la chevelure couleur de cuivre, dense, la barbe et la moustache de même teinte, un regard calme et bleu, qui me parut au début un peu froid. Mais dès que nous épuisâmes les phrases de courtoisie, je vis que ce regard s'animait et se réchauffait. Le tableau que nous regardions, expliqua-t-il, avait été peint par un jeune artiste appelé Franz Post. Il connaissait cet endroit, car il s'y était trouvé, quelques mois auparavant, au cours d'une brève attaque pour étudier les positions de l'ennemi.

Le gouverneur et ses troupes étaient passés pas loin de l'engenho. Si la curiosité les eût poussés jusque-là, nous n'eussions pas eu à souffrir un si long enfer. L'Enfer, du reste, n'est pas tant une somme de tourments, mais l'impression que ces tourments ne cesseront jamais. L'Enfer est éternel, ou ce ne serait pas l'Enfer. Je pense, quant à moi, que la principale différence entre l'Enfer et le Paradis tient à ce qu'en Enfer le temps nous pèse, tout le temps, tandis qu'au Paradis nous ne le sentons pas.

Par ailleurs, ce temps chargé de temps que nous passâmes enchaînés à un mur nous avait unis. Ingo et Rafael étaient pour moi comme des frères. Rien ne rapproche plus les hommes que le partage d'une grande infortune.

João Maurício de Nassau nous écouta avec intérêt. Il se fâcha, ou fit semblant de se fâcher, souriant, caressant les pointes effilées de sa moustache, de ce que nous ayons quitté Recife sans avoir prévenu les autorités. Notre disparition avait mortifié son prédécesseur. Ainsi que la Compagnie. Maintenant que nous étions de retour, avec ce terrible récit à raconter, mais sains et saufs, nous allions pouvoir reprendre le dialogue là où nous l'avions laissé. Il se désola de ne pas avoir un meilleur logis où nous accueillir. Bien que l'on construisît beaucoup et vite, il n'y avait pas dans la Ville Maurice, comme les Hollandais appelaient Recife, de mois où n'arrivassent de nouveaux habitants, beaucoup d'artistes, d'architectes, d'aristocrates, et il lui revenait à lui, le gouverneur, de trouver où loger chacun.

João Maurício nous dit qu'il avait, ces derniers mois, échangé une vive correspondance avec les directeurs de la Compagnie et qu'eux tous pensaient que l'heure de prendre Luanda aux Portugais était arrivée. Il fallait seulement trouver l'argent pour financer une telle opération et la bonne personne pour la commander.

Une alliance avec la reine Ginga, le roi du Congo et le roi du Sonho lui paraissait d'une grande importance. Ingo s'adressa à João Maurício de Nassau en latin, langue qu'il dominait bien, ainsi que je l'ai écrit précédemment, en rappelant que les relations entre les trois souverains n'étaient pas des meilleures. Il rappela aussi que la reine Ginga, alliée des jagas, contrôlait tout l'intérieur de l'Angola, de Luanda jusqu'aux rochers de Punto Andongo, aussi bien que les rives et les nombreuses îles du grand fleuve Quanza.

Maurício de Nassau voulut savoir si la reine Ginga avait l'intention de faciliter le trafic d'esclaves vers le Brésil. Ingo expliqua que sa souveraine ne voyait pas d'un bon œil qu'on lui enlève ses sujets, dont le pays avait tant besoin pour les cultures, l'élevage et les combats. Les Portugais, avec leurs razzias, dépeuplaient les campagnes. Si cela continuait il ne resterait bientôt plus personne, or la valeur d'un souverain se mesure non pas à la surface de son royaume mais au nombre de ses sujets. Cependant, du fait des guerres contre les peuples voisins, que les Portugais ne cessaient de fomenter, elle avait

beaucoup d'esclaves originaires d'autres nations, qu'elle pourrait négocier avec les Hollandais.

Le gouverneur fut d'accord. La nation d'origine des esclaves ne lui importait guère, pourvu qu'ils fussent forts, sains et capables de supporter le dur labeur dans les engenhos.

À la fin de la rencontre, il fit apporter de nombreux présents à l'ambassadeur de la reine Ginga, parmi lesquels une cape de velours noir ornée de galons d'argent et un chapeau en castor entouré d'un ruban en or.

Ingo remercia beaucoup. Plus tard, à la maison, il s'en moqua. Que ferait-il en Angola d'une cape de velours noir ?

Je lui dis qu'il pourrait échanger sa cape de velours contre un bœuf de bonne taille, mais qu'il devrait garder le chapeau, qui lui donnait un air encore plus noble. Et qu'ainsi coiffé, il attirerait encore plus l'attention des dames de Recife.

Pendant notre absence, la ville avait gagné en couleur et en gaieté, grâce aux nombreuses femmes hollandaises qui, entre-temps, y avaient élu résidence. Comme je l'ai écrit plus haut, Ingo se moquait des dames européennes et de tous ces vêtements qu'elles persistaient à porter sous le lourd soleil des tropiques. En ce qui concernait les Hollandaises, il manifestait encore plus de mépris. D'après lui, elles buvaient trop, mangeaient trop, parlaient trop. Pire : elles marchaient à grands pas comme des hommes, au point qu'en les voyant marcher, il pensait avec nostalgie à la féminité de ces pauvres hommes que Ginga faisait habiller comme s'ils eussent été des femmes.

– Et de plus, ajoutait-il en baissant la voix avec une réserve diplomatique, ceux qui les ont fréquentées disent que ce sont des femmes très froides. Il paraît qu'elles embrassent et caressent sans pudeur ni passion. Il n'y a en elles pas plus de chaleur que sur un portrait.

Je ne pus alors cacher mon étonnement quand ce même Ingo m'avoua son intérêt soudain pour une dame de Bruges, épouse d'un jeune capitaine, qui, pour se trouver très occupé par la guerre, courant les sertôes du Pernambouc à la poursuite des hommes d'Henrique Dias, laissait sa femme Anna seule à la maison, souffrant d'un grand ennui et de manque d'amour. Ingo avait fait la connaissance de la blonde Anna dans une fête au palais de Friburgo, quelques semaines après que João Maurício nous y eut reçus.

Je me souvenais très bien de cette fête, à cause d'une danse à laquelle nous avions assisté. Cette danse s'appelait la "gitane". Huit jeunes filles se présentèrent, dont six somptueusement habillées à la manière des Gitanes – de riches Gitanes – avec des diadèmes d'argent sur les cheveux, des chemises de fine toile turque serrées par des ceintures en velours et d'amples jupes d'un rouge très vif. Les deux autres femmes étaient déguisées en Mauresques, couvertes d'une abondance d'or et d'argent, et tournoyaient avec les autres, mais l'une debout sur les épaules de la première. Celle qui se trouvait là-haut jonglait avec quatre ou cinq poignards, sans en laisser tomber aucun et sans perdre ni le rythme ni sa grâce infinie.

En la voyant, j'eus le souffle coupé – c'était Sula !

Sula me sourit. À la fin de la danse, elle sauta à terre, agile comme une panthère, me fit une profonde révérence et me demanda, faisant semblant de ne pas me connaître, si je voulais bien accepter de danser avec elle la danse des poignards. Je lui répondis que oui, conscient d'être en train de tomber dans un piège, mais ne sachant comment m'en échapper. La première Mauresque, qui était elle aussi une Gitane de la tribu de Lobo, se plaça derrière moi, face à Sula, et les deux commencèrent à se lancer les poignards de l'une à l'autre, de sorte qu'ils – les poignards – passaient au ras de mon visage et de mon torse. Sula dansait, parfois les yeux fixés sur les miens, parfois les yeux fermés. Je craignais autant d'affronter son regard que son dangereux aveuglement. Quand elles finirent leur danse, et elles la finirent bien, la salle explosa en applaudissements. Je m'assis dans un coin, encore tremblant.

Les six jeunes filles habillées comme des Gitanes n'étaient pas gitanes, mais hollandaises. Trois d'entre elles, me raconta Ingo, vinrent vers lui à la fin de la danse. À ce moment-là la plupart des convives étaient déjà pris d'alcool. On dit que les Flamands aiment tellement boire que même la corde au cou, au pied de l'échafaud, ils sont capables de trinquer avec le bourreau et de partager avec lui leur dernier verre, de telle sorte qu'ils quittent ce monde ivres et en chantant.

Les jeunes filles voulaient savoir si Ingo était vraiment, comme il le leur avait dit, prince des Noirs et ambassadeur de la fameuse reine d'Angola que l'on appelait Ginga et qui terrorisait les Portugais. L'une des jeunes filles s'appelait Margarida, l'autre Griet et la troisième Anna. Celle-ci était la plus blonde, la

plus bavarde et la plus joyeuse des trois. Ingo se montra enchanté par la grâce et la gaieté de sa conversation.

– Et après ? voulus-je savoir, bien que je craignisse la réponse. Que s'est-il passé ?

– J'avais tort, avoua-t-il. J'avais tort quant à la nature des femmes du Nord.

Ingo se promenait à présent tous les matins rue da Cruz, épiant, dans une maison en bois à la flamande, une fenêtre bleue, à travers laquelle, de temps en temps, se penchait la blonde et délicate tête d'Anna.

Mon ami me fit de la peine. Il s'était laissé ravir, comme moi, par un amour impossible. Rafael se riait de nous. L'ancien pirate avait trouvé du travail comme aide d'un chirurgien-barbier, et il ne chômait pas. Toutes les semaines arrivaient à Recife des soldats blessés par un coup de fusil, par un coup d'épée, ou avec un os brisé dans une chute. Il montrait du talent dans son métier, d'abord parce que contrairement à la plupart, il ne craignait pas le sang. Il en avait beaucoup vu couler dans sa précédente occupation.

Malgré la guerre, on vivait à Recife des temps de liesse. Les Hollandais profitaient de toutes les festivités religieuses, les leurs et les nôtres, pour boire et danser. Rafael ne perdait pas une fête. Il fréquentait aussi bien les salons les plus cossus que les batuques des esclaves, et partout il se faisait des amis et séduisait les femmes.

Ainsi passèrent les semaines, ainsi passèrent les mois, puis les années. Nous nous réveillions chaque matin dans l'espoir que João Maurício de Nassau nous fit rappeler au palais afin de nous dire qu'un bateau se trouvait prêt à appareiller pour la côte d'Angola. Pendant que Rafael se perfectionnait dans son nouvel art de chirurgien-barbier, Ingo et moi apprenions à parler la langue des Flamands. Quelqu'un dit un jour qu'il n'y a pas de meilleure école de langues qu'un bon lit. Je crois que c'est vrai. Ingo ne tarda pas à me dépasser. Il apprit non seulement les secrets de la langue mais aussi à la parler dans ses différents accents, au grand étonnement et amusement des Hollandais, qui le fêtaient comme un étrange prodige. J'avoue, quant à moi, n'avoir jamais atteint une telle perfection. En contrepartie, j'améliorai beaucoup mon calé, ainsi qu'on nomme le parler des Gitans, car je recommençai à passer mes nuits entre les longues jambes de Sula.

Quand je repense au passé, du haut de ce nouveau siècle, si jeune encore, que j'ai atteint il y a peu, le meilleur souvenir qui me reste de mon Pernambouc hollandais est l'odeur de Sula. Pas l'odeur – les odeurs. Je pourrais dessiner de mémoire son corps longiligne, et dans le creux de chaque courbe retrouver le parfum exact qui l'identifiait, le définissait et le rendait royal. Le doux arôme de santal de sa nuque, que j'aimais parcourir de la langue, que j'aimais baiser et mordre, la longue route des épices qui allait de ses orteils à l'aine, la profonde ivresse de son nombril.

Un de ces après-midi de décembre, à la chaleur étouffante, quand même le temps semble s'être assoupi, comme les oiseaux, les insectes et les arbres, j'entendis les tirs simultanés de plusieurs mousquetons, suivis d'un brouhaha grandissant et d'une grande clameur. D'un seul coup, tout se réveilla. J'étais couché dans mon hamac suspendu dans le jardin et je lisais Montaigne. Je me levai d'un bond. Les chiens aboyaient. Les poules affolées couraient partout. Et s'envolant précipitamment, les oiseaux faisaient s'agiter les larges feuilles de l'arbre à pain à l'ombre duquel je me trouvais. Je crus que les Portugais, les Noirs d'Henrique Dias, les Indiens de Filipe Camarão, entraient tous ensemble dans la ville.

Quelques minutes après, Rafael arriva en criant :

– Un navire portugais est arrivé au port, si décoré qu'on croirait une fête. Le duc de Bragança a été couronné roi du Portugal ! Ils ont tué Miguel de Vasconcelos !

Pendant tout le jour et toute la nuit les Portugais et les mazombos fêtèrent la nouvelle, dansant, chantant, buvant encore plus, dansant avec encore plus de joie et encore plus de vigueur.

Ingo vint me trouver, abasourdi :

– Les Portugais ont expulsé les Espagnols, c'est ça ?

– Oui !

– Ces mêmes Espagnols qui sont les ennemis des mafulos ?

– Oui...

– Alors, maintenant, les mafulos vont faire la paix avec les Portugais ?

– Je crois que oui...

– Dans ce cas, les mafulos vont rendre Recife aux Portugais ?

– Je ne pense pas...

– Ils font la paix avec les Portugais et continuent la guerre ?

– C’est le plus probable.

Ingo hocha la tête, gravement :

– Je comprends...

– Tu comprends ?!

– Non, mon ami, je ne comprends rien !

– Moi non plus.

Dans les semaines qui suivirent, la perplexité d’Ingo (et la mienne) augmenta. Fût-ce par désir de plaire aux Portugais, fût-ce par amour de la fête, João Maurício de Nassau passa les semaines suivantes à préparer d’immenses festivités pour commémorer la restauration du Portugal. La cérémonie culmina avec une admirable course de chevaux, opposant les jeunes Portugais et mazombos aux Flamands, course qui enthousiasma tout le monde. On aplanit un grand terrain le long du fleuve. On bâtit des estrades et des scènes en bois. Le jour prévu, le gouverneur accueillit chez lui tous les cavaliers de toutes les nations en lice, les recevant avec un fastueux repas et la musique harmonieuse de nombreux instruments.

Je me souviens que le fleuve était couvert de bateaux et de barques pavoisés. Je me souviens des balcons ornés de guirlandes colorées et du sourire des dames, là-haut.

Les Portugais gagnèrent tous les prix, un bracelet en or, un collier avec des diamants, d’autres bijoux de moindre valeur, en plus des mines effrontées des dames hollandaises, dont quelques-unes enlevaient les bagues de leurs doigts pour les offrir elles-mêmes aux vainqueurs.

Ingo fut de nous trois celui qui apprécia le plus cet après-midi de fête et qui s’amusa le plus, non pas dans les rues de la ville, où avait convergé toute la population, mais dans la jolie maison en bois, de style flamand, où vivait l’imprudente Anna. Il badina avec elle tout l’après-midi, et j’écris ici badiner dans le sens de badine, car la jeune femme appréciait tous les jeux de l’amour, mais en particulier ceux qui faisaient appel à des liens et des cravaches⁶.

Quelques jours plus tard, alors que la ville n’avait pas encore récupéré de ses excès, nous reçûmes la visite du capitaine Isaac. Le gouverneur voulait nous voir. Nous nous rendîmes au palais où nous le trouvâmes, bien disposé, dans cette même salle où il nous avait reçus la première fois. Il était entouré de cinq

de ses plus hauts officiers. Tous se levèrent pour nous saluer, se pliant en mille révérences auprès d'Ingo, que mon ami rendit en souriant, souriant encore, avec cette élégance et cette réserve qui chez lui étaient si naturelles.

João Maurício de Nassau ne perdit pas de temps. Il nous dit que la Compagnie avait finalement reçu les financements nécessaires afin de s'emparer de Luanda, de Benguela et des îles de São Tomé et Príncipe.

– Ce sera une expédition coûteuse, mais nous devons pouvoir récupérer en peu de temps les fonds importants que nous avons investis.

Je le regardai, sans pouvoir dissimuler un léger sourire moqueur. Selon mes calculs – qu'Ingo connaissait –, la Compagnie des Indes occidentales pouvait percevoir en un an plus de six millions de florins avec la vente, pour les engenhos du Pernambouc, des esclaves importés d'Angola. Luanda exportait près de quinze mille pièces chaque année, dix mille d'entre elles vers les mines d'argent de l'Amérique espagnole. Si elle réussissait à conquérir Luanda, la Compagnie ruinerait en plus la production d'argent des Espagnols, ce même argent qui servait à asseoir l'immense puissance du roi Felipe IV d'Espagne – le roi-Planète –, le plus grand ennemi des Hollandais.

Je voulus savoir qui commanderait l'armada. Les officiers hollandais s'entre-regardèrent dans un silence un peu contrit. João Maurício de Nassau, lui, n'hésita pas :

– Vos Excellences ont-elles entendu parler de l'amiral Cornélio Jol ?

Je le regardai, incrédule :

– Celui que les Espagnols appellent El Pirata ? Le même que nous appelons Pé-de-Pau, "Jambe-de-bois" ?

Mon ahurissement l'amusa. Il me rappela que Cornélio Jol avait pris d'assaut l'île de Fernando de Noronha. Quelques années plus tard, en 1633, lui et un autre fameux pirate, Diego-o-Mulato, Diego-le-Mulâtre, connu aussi sous le nom de Lucifer, avaient conquis Campeche à la tête de dix navires et mis le feu au fort de São Benedito.

– Cornélio Jol, Pé-de-Pau, celui que nous appelons *Houtebeen*, celui-là même. L'amiral Cornélio Jol est un vaillant homme de guerre, intelligent, bien que d'humble extraction, peu versé dans les lettres, et que le faste et l'élégance de la cour n'ont jamais séduit. Ses matelots l'aiment. Ses ennemis le respectent.

Il a toujours été courtois avec ses prisonniers. Vos Excellences sympathiseront avec lui.

Pour Ingo peu importait que le conquérant de Luanda fut un prince hollandais ou un pirate sans foi ni loi avec un bout de bois vermoulu en guise de jambe droite.

Ce qui comptait, c'était de prendre la ville, expulser les Portugais et renforcer le royaume du Dongo.

– Nous ferons route avec l'amiral Jol ? demanda-t-il.

João Maurício de Nassau ne répondit pas tout de suite. Il nous regarda d'un air rêveur :

– Olinda, Hollande, Luanda, Hollande. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il y a, dans cette similitude de noms, plus que le hasard ? Un dessein secret des dieux ?

Aucun de nous ne répondit. Alors Maurício de Nassau passa à l'examen des questions pratiques. Oui, nous retournerions en Angola dans l'armada commandée par Cornélio Jol. Les navires, en provenance de diverses mers, se regrouperaient à Recife et partiraient de là vers l'Afrique. L'attaque devait prendre les Portugais par surprise. Il conviendrait auparavant de prévenir la reine Ginga et ses alliés jagas. Nous allions devoir réfléchir à la meilleure stratégie.

Ingo vécut les derniers mois que nous passâmes à Recife dans une grande inquiétude. Anna était enceinte.

– Que fera son mari, que feront les mafulos, quand elle donnera naissance à un petit mulâtre ?

Je tentai de le rassurer. Peut-être l'enfant n'était-il pas de lui mais de son époux légitime. Ces mots irritèrent le prince qui était certain que la blonde Anna portait dans son ventre un enfant de lui, et pas de son mari, avec lequel elle ne couchait plus depuis longtemps. J'argumentai – sans enthousiasme – que, naissant sombre de peau, l'on pouvait attribuer ce prodige au fait que l'enfant serait né dans des terres si ardentes, brûlées la journée entière et douze mois de l'année, par un soleil inclément.

Ingo rit tristement. Au Brésil aussi et en Angola des enfants blancs naissaient. Il connaissait des Blancs nés eu Brésil et en Angola, qui brunissaient au soleil, jusqu'à devenir assez foncés de peau. Mais ils avaient toujours des cheveux lisses. Un couple de Portugais pouvait avoir, sans surprise, un enfant mulâtre, vu le nombre de Maures qui étaient passés dans la péninsule, et ce pendant des siècles, de même que des esclaves issus de toutes les éthiopies. Mais cela lui paraissait plus rare et plus difficile à expliquer si cette chose se produisait chez un couple de Hollandais. La force du soleil ne justifie pas la couleur du teint chez un petit enfant. Cela s'explique en raison d'effluves mystérieux provenant du sol sur lequel marchent les hommes, ou de l'air qu'ils respirent, ou de ce souffle invisible, que certains appellent l'âme, et que nous recevons tous de nos ancêtres.

Lorsque nous embarquâmes, le dernier jour du mois de mai, Anna ne sortait déjà plus de chez elle depuis des semaines, à l'abri des regards du voisinage. Ingo lui faisait de furtives visites, qui se terminaient toujours par d'intenses baisers et larmes.

Anna resta à Recife (c'est ce que je crus), en proie à son angoisse, à laquelle s'ajoutait la tristesse de voir partir non seulement son amant mais aussi son mari, Olivier van Aard, qui partait en Angola sur le même galion que nous – le *Enkhuizen*. Olivier était un homme sombre, ou peut-être le trouvais-je sombre parce que je connaissais le drame qui l'attendait. Il n'avait pas les cheveux blonds, mais assez sombres, presque noirs, comme sa barbe soignée, très longue et soyeuse, dont il se montrait exagérément fier. Il révéla plus tard, en Angola, comme je le narrerai plus loin, un courage extraordinaire, de la générosité et du sang-froid.

Chapitre huit

Dans ce chapitre nous accompagnons Francisco José da Santa Cruz de retour en Angola. L'on rend compte de comment le narrateur fut jugé et tué à Lisbonne dans un autodafé, et l'on raconte aussi la prise de Luanda et une dramatique et bouleversante rencontre.

Le comte João Mauricio de Nassau avait raison en prédisant que nous nous entendrions avec Cornélio Jol. Lorsque nous atteignîmes les côtes d'Angola, après dix semaines d'un voyage agité, nous partagions avec lui une intimité d'amis d'enfance. Cornélio se trouva être, comme l'avait affirmé le comte de Nassau, un homme intelligent et brave, et un bon commandant. Il se révéla également agréable causeur et joueur d'échecs passionné.

Grâce à l'implacable autorité de Jol, le *Enkhuizen* brillait par sa propreté et son ordre. L'amiral nous offrit, à Ingo et moi, une vaste et agréable cabine, bien loin de la triste cabane dans laquelle nous avions été forcés de dormir sur le navire d'Ali Murato.

Le jour de l'embarquement je remarquai un volumineux coffre qu'Ingo avait fait installer dans nos appartements.

– Qu'emportes-tu là ? Ne me dis pas que c'est la belle Anna...

Je prononçai ces paroles dans un immense éclat de rire. Ingo ne rit pas. Je pâlis. Et m'étranglai.

– C'est Anna ?!

Il acquiesça d'un geste vague. Je le regardai avec perplexité.

– Es-tu devenu fou ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ?

– Parce que tu ne m'aurais pas laissé faire.

– C'est vrai, mon ami, je ne l'aurais pas permis. As-tu pensé au malheur que ce sera si on la découvre ?...

– Nous ferons attention à ce que cela n'arrive pas.

– Même si c'est possible de l'amener en secret à Luanda et puis de la faire débarquer en secret, que feras-tu à l'arrivée ?

– Je ne resterai pas longtemps en ville. Je regroupe quelques esclaves et je pars à la rencontre de la reine, puisque c'est là ma mission. Anna viendra avec moi, elle sera en sécurité dans le quilombo.

En l'entendant parler, si sérieux, si sûr de lui, si déterminé, ce qui au début me semblait une incommensurable folie commença à me paraître quelque chose de non seulement cohérent – mais d'inévitable. La conviction est, pour sûr, la plus profitable des vertus. Un homme sage, privé de foi, faillira toujours. Un homme de foi, au contraire, est destiné à triompher quand bien même lui manqueraient le savoir-faire et la fortune – et même la raison.

Ingo ouvrit le coffre. Anna était là, encore plus blonde, encore plus pâle, enfouie dans des moelleux coussins de satin. Elle rougit en me voyant. Les jours suivants, partageant avec elle le peu d'air ambiant, je finis sinon par comprendre, du moins par accepter la folie d'Ingo. Anna avait un rire clair et pur, qui nous distrait des erreurs du monde. Elle ne craignait pas de penser, bien que sa pensée fût contre les idées communes, la religion dans laquelle elle avait été élevée et toutes les règles de son pays.

Ingo évitait de sortir de la cabine, prétextant une indisposition tenace, propre à celui qui n'avait jamais aimé la mer. Je lui apportais à manger et à boire, qu'il partageait avec Anna.

La propreté et l'ordre que Jol imposait à toute sa flotte explique le nombre réduit de soldats et de marins ayant pâti de maladies pendant la traversée. Nous ne comptâmes pas un seul mort. Et cela nonobstant un terrible typhon qui nous tomba dessus à mi-parcours, brisant le mât de hune. Sept autres galions furent bien maltraités, des quinze qui nous accompagnaient.

La flotte transportait neuf cents marins et près de trois mille soldats – ceux-là sous le commandement d'un jeune Écossais, James Henderson, fils d'un célèbre colonel Henderson, mort en Hollande des années auparavant, en combattant les Espagnols.

Parmi les soldats on distinguait un bataillon de deux cent quatre-vingts archers et mousquetaires indiens, de la nation tapuia, commandés par un certain Simão Janduí, qui avait fait des études aux Pays-Bas, discourait facilement en hollandais, aimait boire (peut-être un peu trop) et défendait avec passion les hérésies propres aux calvinistes et luthériens. Simão Janduí était un homme de haute taille, puissant, avec la peau plus claire que le commun des Indiens, bien que normal chez ceux de sa nation. Les Tapuias jouissent d'une réputation de férocité et de grande puissance, et l'on raconte volontiers que d'un seul coup de leur massue ils peuvent arracher la tête d'un homme. Je n'ai

jamais assisté à une telle horreur, et j'espère bien ne jamais y assister, mais il me semble que la tête d'un homme, quand elle est atteinte par un furieux coup de massue, doit plus facilement éclater et se défaire qu'abandonner, intacte, le cou qui la soutient.

Simão Janduí représentait pour les Flamands ce que Filipe Camarão était pour les Portugais. Contrairement à Filipe Camarão, cependant, qui connut la gloire de mourir à la suite des nombreuses blessures subies au cours de ses combats, Simão Janduí endura une fin injuste et très cruelle.

Nous vîmes s'approcher les côtes d'Afrique. Nous naviguâmes le long de celles-ci, d'abord vers le sud puis vers le nord, pendant toute une semaine, en essayant de trouver un repère quelconque qui nous servît d'orientation. J'écris "nous servît d'orientation", et je parle d'Ingo et de moi, car nous étions les seuls parmi les presque quatre mille hommes de cette flotte qui connaissions la région.

Jol était exaspéré :

– Vos Seigneuries sont parties de ces côtes vers le Brésil, vous les avez parcourues et vous ne les reconnaissez pas ?!

Le pirate avait toutes les raisons de se montrer irrité. La traversée avait duré longtemps et les provisions commençaient à manquer – y compris l'eau.

Nous nous trouvions dans cette affliction quand on nous avertit qu'un de nos galions avait capturé un navire marchand, le *Jesus Maria José*, qui faisait route vers Luanda en transportant cent soixante barriques de vin. Le capitaine du navire était un Espagnol appelé Alonso de la Mata, improbable mélange de Don Quichotte et Sancho Pança. Je m'explique : physiquement il était la réplique de Don Quichotte, grand, maigre et anguleux, mais son esprit pratique était celui d'un vrai Sancho Pança. Il pâlit quand, amené en présence de l'amiral Jol, il posa les yeux sur l'infâme jambe de bois. Se ressaisissant, il redoubla de politesses, en disant qu'il serait heureux de nous offrir tout le vin qu'il transportait, ainsi qu'une bonne quantité de viande sèche et autres provisions, car il voyait bien que nous en avions besoin. Il nous apporterait son aide si nécessaire, si nous le laissions regagner Lisbonne avec son bateau intact et tout son équipage.

Jol se montra magnanime – sans cesser d'être pirate. Il garda le vin, et promit de lui épargner la vie et celle de tous ses marins. Il voulait seulement

qu'il nous conduise à Luanda.

Alonso fit ce qu'il avait promis. Un bel après-midi nous vîmes apparaître la pointe de l'île et, de l'autre côté, dans la jolie baie, les maisons blanches, les églises, les couvents et les forteresses qui s'étiraient le long des plages. Nous jetâmes l'ancre pour attendre le reste de la flotte, ce qui risquait de durer plusieurs jours, tant les navires étaient éloignés les uns des autres. Je peux imaginer la frayeur des Portugais en voyant surgir la masse sombre de l'*Enkhuizen*, avec ses mille deux cents tonnes et les quarante-six bouches noires de ses canons. À la suite de l'*Enkhuizen*, afin qu'il n'y eût aucun doute quant aux intentions qui nous amenaient, avançaient l'*Orange* avec ses sept cents tonnes et ses vingt-huit canons, le *Huys Nassau*, ses trois cents tonnes et ses vingt-quatre canons, et l'*Utrecht*, ses quatre cent dix tonnes et ses vingt canons.

Nous entendîmes très vite les sirènes d'alarme et nous vîmes les soldats portugais, leurs étendards tremblants, marchant en direction du fort du Penedo.

À ce moment-là, nous étions assis sur le pont, savourant le bon vin qu'avait transporté le *Jesus Maria José*. Alonso de la Mata montra d'un doigt osseux un point de la plage, qui se trouvait à mi-chemin entre le fort du Penedo et celui de Cassondama :

– Vous voyez cette plage, Excellence, dit-il à Jol. Elle est hors d'atteinte des canons du fort du Penedo. Et elle l'est aussi des canons du fort de Cassondama. C'est là que vous devez débarquer vos troupes.

Cela me parut une excellente idée. Les Portugais s'attendaient sûrement à ce que nous nous aventurons dans la baie, pour attaquer directement le fort du Penedo. Nous aurions pu conquérir le fort en quelques heures de combat, mais au prix de beaucoup de vies. La proposition de l'Espagnol était sans doute la plus sensée.

Tandis que nous discussions, nous apprîmes qu'un autre navire portugais, le *São Pedro*, avait été capturé par les nôtres, à quelques miles au nord. Le lendemain nous reçûmes la visite du propriétaire, un riche habitant de Luanda, connu de tous sous le surnom de Faísca, "Éclair". Contrairement à Alonso de la Mata, le dénommé Faísca ne fut nullement apeuré en se trouvant face à Péde-Pau. Il éleva la voix – qu'il avait naturellement forte et bien timbrée – et

exigea qu'on laisse son navire rejoindre Luanda, vu que le Portugal n'était pas en guerre contre la Hollande.

– En capturant mon bateau vous commettez un acte de guerre illégitime, dans la mesure où le Portugal a signé au mois de juin dernier un traité de paix avec les États Généraux des Pays-Bas. Si ce n'est pas un acte de guerre, c'est un acte de piraterie. Donc, ou vous êtes un officier séditieux, ou vous êtes un pirate. Dans les deux cas je devrais vous traiter comme je traite n'importe quel bandit...

J'eus peur que Jol le fasse décapiter sur-le-champ. Je me levai, prêt à m'opposer à un drame. Le pirate, alors, éclata d'un gros rire, tapa trois fois sur l'estrade avec le bois qui lui servait de jambe, geste qui chez lui était un signe de très bonne humeur, et offrit un siège à Faísca :

– Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous. Sachez que je ne suis pas au service des Pays-Bas. Je suis au service de la Compagnie des Indes occidentales. J'ai un grand respect pour les braves. Dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Faísca s'assit – ses yeux lançaient encore des flammes – et dit qu'il transportait dans son navire quelques dames de Luanda qui venaient rejoindre leurs maris, et cela lui semblait un grand manque de courtoisie que de les empêcher de débarquer saines et sauves avec toutes leurs possessions. Jol fut d'accord. Il donna alors l'ordre de préparer un canot et que l'on conduise ces dames à terre, avant de commencer les tirs.

Faísca se préparait à monter dans le canot quand il me vit. Il ne s'était jusqu'alors pas rendu compte de ma présence. Il me regarda surpris. Puis, s'approchant en hochant la tête, avec un sourire moqueur :

– Je reconnais Votre Seigneurie. Sachez que j'ai assisté à Lisbonne à votre jugement et condamnation. Je vous ai vu brûler, dans une cage. Ah, avec quelle joie je vous ai regardé flamber. – Il rit en percevant ma peur. – Oui, oui, je vous ai vu flamber. Pas vous, bien sûr, mais une effigie en carton qui vous figurait. Mais sachez que nous avons fait la fête en regardant brûler cette effigie, comme s'il s'agissait de vous-même en personne, flambant et se contorsionnant et pleurant pendant que les flammes vous consumaient.

Il me tourna le dos sans attendre ma réponse, et descendit dans le canot, où l'attendaient toutes les dames, les esclaves et une douzaine de rameurs hollandais.

Je restai sur le pont, livide, les jambes tremblantes, en regardant s'éloigner le canot. Le groupe eut si peu de chance qu'à quelques brasses de la plage, une énorme vague s'écrasa sur l'embarcation, la fit chavirer et la brisa en plusieurs morceaux. Je fus témoin – en regardant à travers la lunette que Cipriano m'avait donnée en cadeau d'adieu – de la bravoure avec laquelle Faísca se lançait dans la mer et sauvait les dames, réussissant à toutes les ramener à terre, bien que trempées et décomposées. Les rameurs eux aussi furent sauvés.

Le lendemain matin nous vîmes s'approcher de nous un autre canot, avec à bord les rameurs hollandais qui avaient naufragé, en plus d'une demi-douzaine de notables habitants de Luanda, parmi lesquels je distinguai la tête languide et blonde (bien que plus si blonde) de Silvestre Bettencourt.

L'ancien maître d'engenho monta à bord à la tête des autres gentilshommes. Il eut, à ma vue, un involontaire mouvement d'aversion. Je crus, comme lors de ma première visite à Luanda, qu'il reconnaissait en moi l'ancien témoin de ses crimes. Ce que j'eusse aimé. Mais non, je crois qu'il ne vit en moi que le prêtre félon. Puis il retrouva son sourire. Il me salua avec élégance. Il salua Jol, Henderson et les officiers qui l'entouraient. Il expliqua que leur groupe parlait au nom du gouverneur de Luanda et de tous les honnêtes hommes du pays. Il venait remercier l'amiral Jol pour la courtoisie avec laquelle il avait permis le débarquement des dames. Il venait aussi évaluer les intentions de l'amiral, vu l'inquiétude que tant de canons tournés vers la ville faisaient naître chez les habitants. Il rappela, comme l'avait fait Faísca la veille, que cette terre, comme tout le royaume, appartenait au roi dom João IV, et que ce même roi avait signé un traité de paix avec les Pays-Bas.

Jol ne répondit pas tout de suite. Il fit servir le vin portugais qu'il avait volé à Alonso de la Mata. Il trinqua à la défaite de l'Espagne. Nous bûmes tous. Il trinqua à la mort de Felipe IV – qui avait été Felipe III du Portugal. Nous bûmes tous. Il trinqua à la santé du roi dom João IV. Nous bûmes tous. Il trinqua à un avenir prospère pour Luanda et ses habitants. Nous bûmes tous. Il trinqua au bien-être des présents. Nous bûmes tous. Il trinqua à la joie. Nous bûmes tous. Il trinqua au vin et à l'amour. Nous bûmes tous. Et enfin, alors que certains d'entre nous commençaient à montrer quelque difficulté à tenir debout, Jol – sans que sa voix tremble, ni de honte ni en raison de l'alcool – affirma ne pas être au courant d'un quelconque contrat de paix signé entre les

Pays-Bas et le Portugal. Et même si cela était, il ne pouvait pas savoir de façon absolument sûre si le gouverneur, qui, jusqu'à il y a peu de temps, appuyait de tout son cœur Felipe IV d'Espagne, III du Portugal, appuyait à présent de tout son même cœur de traître le roi légitime du Portugal. En fait, lui, Jol, n'était au service d'aucune nation, mais au service d'une compagnie, et cette compagnie l'avait engagé pour conquérir Luanda. Il allait conquérir Luanda.

Les visiteurs s'en allèrent, titubants et très effrayés. Un moment après nous entendions les cloches des églises sonner le tocsin. Pendant toute la journée j'accompagnai à travers ma lunette les longues files des habitants qui abandonnaient la ville. Je vis les esclaves qui transportaient leurs maîtresses dans leurs riches litières. Je les vis porter sur leurs épaules de pesants coffres, miroirs, lits et chaises.

Jol me demanda ma lunette :

– Ils s'enfuient avec mon argent et mon or, se lamenta-t-il. Ils se servent de mes esclaves pour me voler mon or.

Il voulait envoyer à terre tous les hommes disponibles et commencer l'attaque, prendre les forts, conquérir la ville. Henderson et les officiers encore à bord l'en dissuadèrent. Pour assurer le bon déroulement de l'opération il leur semblait impérieux d'attendre que toute la flotte jette ensemble l'ancre devant la ville.

Le lendemain matin, très tôt, les Hollandais commencèrent à débarquer sur l'endroit de la plage qu'Alonso de la Mata nous avait indiqué. Imaginez la surprise des Portugais qui n'avaient en aucun cas prévu une telle chose, tirant vers nos soldats les boulets de leurs canons impuissants. Le plus difficile fut d'escalader les dunes, car au fur et à mesure que nous tracions à travers elles un étroit chemin, celui-ci se remplissait de gens armés, quelques-uns à cheval, mais tous tirant sur nous dans un grand tintamarre de fusillade.

Henderson monta en tête du premier groupe de Hollandais. Le débarquement de Simão Janduí ébranla les Portugais, en particulier la troupe noire du valeureux capitaine et tandala du royaume, António Dias Musungu, lesquels n'avaient jamais auparavant vu des hommes comme ceux-là. Les Tapuias tiraient leurs flèches et leurs coups de fusil sans cesser de courir vers le haut des dunes, en poussant de terrifiants hurlements. Ils ne s'arrêtaient, pendant de brèves secondes, que pour décapiter les blessés.

Trois à quatre heures après la tombée de la nuit nos troupes avaient pris possession de tous les forts et forteresses. Nous apprîmes par un officier, qui avait échappé à la décapitation par les Indiens de Simão Janduí, que le gouverneur Pedro César de Menezes avait fui avec ce qui restait de ses armées sur la route menant au couvent de São José.

La nouvelle me laissa perplexe : d'un côté j'exultais, car cela avait été une victoire rapide, avec peu de morts et de blessés de part et d'autre ; par ailleurs, je ne pouvais pas ne pas me sentir vexé, en entendant Jol et ses officiers rire de la facilité avec laquelle les Portugais s'étaient repliés :

– Les Portugais se sont enfuis si vite qu'ils ne nous ont pas laissé la possibilité de montrer notre bravoure. Avec de tels lâches, comment se montrer héroïque ?

Jol ne me permit de débarquer, avec Ingo (et le précieux coffre) que trois jours après la victoire. On n'entendait plus aucun tir. De nombreux esclaves qui s'étaient battus aux côtés des Portugais les abandonnaient dans la forêt, laissant tomber les charges qu'ils transportaient, et revenaient dans la ville pour se mettre à notre service. Nous engageâmes six de ces hommes, les plus robustes, afin de transporter le coffre d'Ingo et le reste de nos bagages.

À part les esclaves, dont la plupart erraient dans la ville ou dormaient allongés sur le sable rouge, la ville était presque déserte. Nous traversâmes les rues fantomatiques comme dans un rêve. Je me souviens être entré, à moitié ébahi, dans l'ancien palais de feu Bernardo de Menezes, l'un des hommes les plus riches de la ville, l'ancien maître de mon ami Domingos Vaz. Il y avait là la bibliothèque dont m'avait tant parlé le tandala, avec tous ses livres, des centaines, bien alignés sur les étagères. Il y avait une longue table, taillée et travaillée dans du bois de jacaranda. J'y trouvai, comme s'il avait été laissé là à peine quelques instant auparavant, un livre ouvert. La Sainte Bible. Je lus :

“Un Éthiopien peut-il changer sa peau ? Et un léopard ses taches ? De même, pourriez-vous faire le bien, vous qui êtes accoutumés à faire le mal⁷ ?”

Sans réfléchir, je pris sur une étagère une brassée de livres et poursuivis mon chemin. Ingo me regarda scandalisé :

– Que fais-tu ? Tu voles ?!

Je m'arrêtai, dans un sursaut, sans savoir quoi répondre. En réalité, je n'avais pas pensé à voler – mais à sauvegarder. Je fis demi-tour, dans l'intention de remettre les livres là où je les avais trouvés. En face du palais de Bernardo de

Menezes se dressait un autre palais qui m'avait surpris lorsque nous étions passés devant car c'était le seul dont les portes n'étaient pas grand ouvertes. À présent, elles l'étaient. Une femme se tenait debout à l'entrée, appuyée à un garçon très grand, très mince, très silencieux, tel un ange dans un borbier. Tous les deux me regardaient – et le jeune homme avait mes yeux.

– Muxima ? demandai-je.

– Francisco ?

Muxima, ou plutôt dona Inês de Mendonça, poussa le garçon vers moi :

– C'est ton père, lui dit-elle. Dis-lui bonjour.

Chapitre neuf

Où l'on raconte, comme annoncé dans le premier chapitre, l'incroyable destin de l'esclave qui avait servi de siège à la reine Ginga. Où l'on raconte aussi la fin imprévue de l'amiral Jol, dit Pé-de-Pau. Et enfin, où l'on témoigne de la deuxième arrivée à Luanda de la reine Ginga, épisode ignoré de la plupart des historiens.

Vous souvenez-vous de l'esclave qui avait servi de siège à Ginga ? Moi, je ne m'en souvenais plus. Quand je la revis, assise, seule, dans le grand salon du palais du gouverneur, je ne la reconnus pas. Elle avait beaucoup grossi. Elle était vêtue d'une tunique blanche brodée de dentelle et d'une jupe de la même couleur, ample comme un piédestal. Elle portait autour du cou de labyrinthiques colliers d'argent et aux poignets des bracelets très ouvragés du même métal. Ses mains, posées sur les genoux, scintillaient sous la richesse de ses bagues. Un superbe turban, lui aussi d'une blancheur immaculée, enveloppait sa tête comme une couronne. Elle était énorme. Pourtant, elle semblait flotter dans la lumière ambrée de cet après-midi d'août – une lumière encore plus légère une fois filtrée par les fins rideaux de lin – comme un délicat miracle.

– On dirait une reine ! murmura Rafael, qui était entré avec moi.

Quant à moi, elle me parut être une accusation. Nous l'avions rencontrée le lendemain de notre arrivée. J'avais passé les dernières heures en m'efforçant de récupérer les années perdues loin de Muxima et de Cristóvão. Avec Muxima, qui était devenue presque entièrement Inês – Inês de Mendonça ! –, ce fut plus difficile qu'avec Cristóvão.

Mon garçon m'accueillit comme la terre desséchée accueille la pluie. Il montrait une grande curiosité à mon égard. Il voulut savoir ce que j'avais fait pendant qu'il grandissait, et comment était le monde ailleurs qu'à Luanda, et s'il y avait des sirènes dans la mer. Il me raconta en riant que les autres garçons se moquaient de lui, parce qu'il était le fils d'un prêtre. Il me chanta des petites chansons populaires de Luanda et je lui en chantai d'autres du Pernambouc. Je lui promis que je l'emmènerais avec moi pour lui faire connaître mon pays et lui me proposa de me montrer la ville où il était né.

Avec Muxima, soit je la sentais très proche, la même femme simple et timide dont j'étais tombé amoureux, soit elle se montrait brusquement lointaine.

C'était la Muxima de l'île de Quindonga quand nous nous parlions en quimbundo du passé. C'était Inês de Mendonça quand nous passions au portugais et qu'elle me racontait ce qu'elle avait vécu, ce qu'elle avait souffert pour s'imposer à Luanda.

Nga Mutúdi était morte quelques années plus tôt, lui laissant la maison, les esclaves et toutes ses affaires. Il ne lui avait pas été facile de se faire accepter dans une ville où, pour beaucoup, elle était encore l'étrangère – l'esclave. Il lui avait fallu se montrer dure – il lui avait fallu se voir elle-même comme une femme dure – et cela, bien sûr, avait fini par l'endurcir.

Muxima nous fit entrer. Elle nous accueillerait chez elle, mes amis et moi. Ingo et Rafael pourraient rester le temps qu'ils voudraient. Nous dûmes lui expliquer ce que contenait l'énorme coffre que le prince faisait transporter avec tant de soin par quatre esclaves marchant devant nous.

Muxima fut émue en entendant l'histoire de cet amour impossible. Elle traita Anna avec beaucoup de douceur, comme elle aurait traité une petite sœur, elle lui lava les pieds, la coiffa, lui offrit ses plus beaux pagnes et bijoux.

Laissant Anna aux soins de Muxima, nous courûmes, Ingo et moi, au palais de Rodrigo de Araújo, pour avoir des nouvelles de Quifungi. Nous trouvâmes, couchée devant la porte, une vieille très vieille. Elle nous dit que les Portugais avaient emmené la princesse, mais que celle-ci allait bien.

– J'espère que c'est vrai, soupira Ingo. C'est ma mère.

La vieille s'agenouilla à ses pieds.

– Maître, maître, je ne vous ai pas reconnu !

Ingo aida la vieille femme à se relever. Elle lui dit s'appeler Iocana et avoir servi la princesse de longues années durant. Quifungi lui avait laissé une lettre, à remettre à la reine. Elle fut la chercher. Je la lus à Ingo, faisant des efforts pour que ma voix ne tremble pas. La princesse témoignait, brièvement, de l'état d'esprit des Portugais. Ils ne s'entendaient pas entre eux. Les uns voulaient rester dans la ville et combattre. Les autres, parmi lesquels les hommes les plus riches, dont Silvestre Bettencourt, préféraient établir un accord financier avec les envahisseurs. Ceux qui souhaitaient l'abandon provisoire de Luanda, espérant que de l'aide viendrait du Brésil, avaient gagné. Quifungi conseillait à Ginga de poursuivre et d'égorger les Portugais jusqu'au

dernier. Ingo n'était pas d'accord – il préférait entasser les Portugais dans un navire et les renvoyer sains et saufs de retour dans leur patrie.

Trois jours plus tard, je disais au revoir à Ingo et à Anna. Le prince partait retrouver la reine Ginga pour lui faire part de la prise de Luanda et de l'alliance signée avec les Hollandais. Vingt hommes forts l'accompagnaient, dont huit nobles Ambundus qui avaient combattu jadis aux côtés de la reine, faits prisonniers et réduits en esclavage par les Portugais.

Ce même après-midi j'allai me promener dans la ville en compagnie de mon fils et de Rafael. Cristóvão avait l'air de connaître chaque maison, chaque coin de rue, chacun des vieux habitants, aussi bien que je connaissais la vieille Olinda.

Il nous amena au palais du gouverneur, car Rafael, qui avait gagné de charitables mains de chirurgien mais n'avait pas perdu ses griffes acérées de pirate, voulait vérifier s'il ne restait pas à l'intérieur encore un peu de ce bon et abondant métal d'argent dont on affirmait qu'il existait en Angola.

Toutes les portes étaient ouvertes. Il y avait des vêtements et des meubles éparpillés dans les parterres de fleurs. Nous traversâmes le jardin, nous entrâmes dans le bâtiment et nous nous trouvâmes nez à nez avec la femme. Elle n'eut pas peur en nous voyant. Cristóvão oui. Il recula de deux pas, comme si les yeux de la femme eussent pu le blesser. La gigantesque dame sourit :

– N'aie pas peur, petit. Je ne fais pas de mal. – Elle me fixa longuement de ses yeux de dimanche. – Votre Seigneurie est le prêtre. Le prêtre que les Portugais n'aiment pas.

Je lui demandai ce qu'elle faisait là. Elle se leva péniblement. Et je constatai qu'elle avait été assise tout ce temps sur un beau siège à trois pieds :

– Je prenais la lumière, dit-elle. Aujourd'hui je ne me nourris plus que de lumière.

Puis elle disparut lentement dans les couloirs sombres. Cristóvão nous expliqua :

– Dona Henda habite le palais. Elle vit ici depuis toujours. Je veux dire, depuis avant ma naissance. Ma mère m'a raconté que Henda est arrivée à Luanda dans la suite de Ginga. Ginga s'est assise sur elle parce qu'on ne lui avait pas proposé de meilleur siège, puis elle l'a abandonnée.

Le gouverneur João Correia de Sousa, ne sachant pas quoi en faire, la laissa vivre au palais, servant dans les cuisines. Quand Pedro Sousa Coelho, le gouverneur suivant, arriva, elle était déjà devenue femme de chambre. Dom Frei Simão Mascarenhas la trouva régissant les esclaves de la maison. Fernão de Sousa, qui lui succéda, la nomma chef des cuisines. Dom Manuel Pereira Coutinho, Francisco Vasconcelos da Cunha, et enfin Pedro César de Menezes, le fuyard, lui attribuèrent chacun plus de responsabilités, on ne sait pas vraiment si par la grâce de ses compétences ou en raison de la terreur qu'ils en avaient tous.

On disait qu'elle savait reconnaître, dans le chuchotement de la brise soufflant dans les palmeraies, dans le chant d'un oiseau ou dans l'ombre fugace de celui-ci, la voix lointaine des ancêtres. Peut-être était-elle capable, comme les quilambas, de bavarder avec les sirènes. Ce qui était sûr, c'était qu'elle pouvait prévoir avec exactitude le jour de l'accouchement d'une femme, même si celle-ci ne se savait pas encore grosse, ou la nuit de la mort d'un vieillard emporté par une fièvre soudaine. Elle ne donnait aucune consultation. Cependant, si on lui demandait la signification d'un rêve elle fermait les yeux, inclinait sa tête en arrière, et après quelques instants, donnait son avis. Une partie de la ville recherchait ses conseils et se laissait guider par eux, bien qu'ils ne fussent pas souvent très clairs. L'autre partie se moquait de la première en public. Mais en privé, ceux-là confiaient eux aussi leurs rêves au jugement de l'esclave. Je n'exagérerais pas beaucoup si je disais que Henda gouvernait la ville.

En vivant avec Muxima dans la vaste demeure qui avait appartenu à Nga Mutúdi, je me retrouvai, sans y avoir été préparé, homme marié. Personne ne s'en étonna plus que moi. La domesticité s'habitua en quelques jours à la nouvelle situation. Ils s'étaient rendu compte très vite que, malgré la présence d'un homme dans la maison, dona Inês continuait à diriger les affaires domestiques et commerciales. Beaucoup d'entre eux m'ignoraient. D'autres me traitaient juste comme un élément un peu gênant.

Mais Muxima semblait heureuse de m'avoir auprès d'elle. Quand je lui demandai pourquoi elle ne s'était pas enfuie avec les derniers habitants de la ville, elle me dit que, quelques jours avant l'apparition du navire hollandais, elle avait rêvé d'une grosse tempête. Dans son rêve, elle avait vu la pluie détruire un haut nid de fourmis. Des restes de ce nid avait jailli un arbre gigantesque et puissant, peut-être un manguier, peut-être un gigantesque mulemba. Elle raconta son rêve à Henda. La pythonisse ferma les yeux, pencha la tête en arrière puis lui fit part de ses impressions :

– Celui que tu attends est de retour, lui dit-elle en quimbundo. Prépare-toi à le recevoir.

Ainsi, alors que tout le monde s'organisait pour fuir, remplissant des coffres de toute l'argenterie possible, dona Inês faisait polir celle de la maison, cirer les planchers, laver les rideaux, épousseter les meubles, aérer les matelas et les coussins. À ceux qui la critiquaient de ne pas se joindre à eux pour quitter la ville, elle rappelait en haussant les épaules qu'elle n'était en guerre contre personne. Peu lui importait que Portugais ou Hollandais fussent les maîtres de Luanda, pourvu qu'ils continuent à lui acheter l'ivoire, les peaux, la cire, les fines étoffes de raphia qu'elle faisait venir de loin avec tant de difficultés, ou les fruits frais, les friandises, l'hydromel que ses marchandes allaient vendre dans les rues. Elle n'aimait pas les guerres, parce que les guerres gênaient ses affaires, et ne bénéficiaient qu'à ceux qui achetaient et vendaient des esclaves. Elle,

comme d'ailleurs sa bienfaitrice, dona Marcelina Texeira de Mendonça, Nga Mutúdi, s'était toujours refusée à faire commerce d'êtres humains, bien que ce fût là le négoce le plus lucratif du pays.

Pour moi, qui à part quelques livres, n'avais jamais rien possédé, cette nouvelle vie représentait une exagération de fastes et d'excentricités. Un premier esclave me réveillait le matin, un deuxième m'habillait, un troisième me chaussait, un quatrième me servait à manger et à boire. Si je sortais dans la rue, un cinquième Noir, plein de sollicitude, m'accompagnait avec une grande ombrelle de couleur vive pour me protéger des rayons du soleil. Je découvris que même pour déféquer, les riches et puissants habitants de Luanda recouraient à l'aide des esclaves. Chose que jamais je ne voulus accepter. Et ce refus, je pense, me sauva la vie. C'est ce qui se passa un jour où j'allai, au crépuscule, me réfugier dans le coin le plus éloigné du jardin, au-delà des cabanes des esclaves, afin de satisfaire les besoins du corps. Je m'accroupis derrière des buissons et j'étais là, réduit au plus faible bruit de l'existence, lorsque j'entendis à quelques pas de moi une effrayante conversation. Deux hommes discutaient en quimbundo de la meilleure façon de s'introduire dans ma maison et de me tuer. C'étaient, comme je le compris, des espions du capitaine António Dias Musungu, et ils rôdaient autour de chez moi depuis plusieurs jours. Si je m'étais rendu dans ce coin, bruyamment et avec ostentation, à la tête de trois esclaves, deux pour transporter une bassine d'eau tiède et parfumée, le troisième portant une serviette, les soldats du capitaine m'auraient extirpé de là et troué le ventre à coups de couteau. Ou ils se seraient enfuis et, revenant la nuit suivante, m'auraient égorgé dans mon sommeil. Je restai tapi, dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'ils partent. Seulement alors, je me relevai et courus vers la maison en criant et en tenant mes culottes à la main.

À partir de cette nuit-là, nous engageâmes un groupe d'empacaceiros pour qu'ils surveillent la maison. C'étaient des hommes féroces qui, lorsqu'ils ne se louaient pas pour des guerres de cuata-cuata, nom que l'on donne en Angola aux razzias d'esclaves, s'adonnaient à la chasse aux pacaças, crocodiles, lions, éléphants et hippopotames. Ils s'habillaient avec les peaux de ces animaux et sentaient comme eux, ce qui était un grand avantage pour la chasse, car les animaux sauvages ne les distinguaient pas par l'odeur, même s'ils avançaient

vers eux dans le sens du vent. Ils réussissaient ainsi à s'approcher de très près et à les tuer de leurs flèches.

La puanteur qu'ils dégageaient effrayait les malfaiteurs autant que leur réputation d'hommes cruels et habiles dans le maniement des armes. Malheureusement cette senteur horrible éloignait n'importe quel autre visiteur, en plus de nous importuner nuit et jour, et c'était comme si nous vivions encerclés par des lions.

Rafael s'installa dans la demeure qui avait appartenu à Bernardo de Menezes et était devenue après sa mort celle de son fils aîné. Il n'y resta pas très longtemps. Quelques mois plus tard, des navires arrivèrent de Hollande, amenant un directeur de la compagnie pour gouverner la ville, Pieter Mortamer, outre plusieurs gentilshommes et gens de guerre. Rafael fut chassé et la demeure mise à la disposition de l'un des plus importants agents de la Compagnie des Indes occidentales, Cornélio Ouman, qui la fit repeindre et embellir, et qui hissa au fronton de la porte principale le drapeau tricolore de l'entreprise qu'il représentait. Mon ami dut se réfugier dans une petite maison près de la plage, qu'aucun Flamand n'eût voulu habiter, soit qu'elle fût en trop mauvais état, soit qu'elle se trouvât un peu loin de la ville.

C'est au même moment qu'arriva un navire de Recife. Olivier van Aard fut mis au courant de la disparition de son épouse. On disait qu'elle avait été capturée par un Français très riche, propriétaire de plusieurs bateaux, qui l'aurait emmenée à Salvador. Cette nouvelle accabla Olivier. Je me souviens l'avoir vu parfois marchant dans la ville, défait et parlant tout seul.

Après quelques escarmouches dans la forêt et la brousse avoisinantes, et une tentative avortée de dialogue entre Portugais et Hollandais, nous vécûmes une brève période de tranquillité. Quelques-uns des anciens habitants revinrent en ville, préférant la paix avec les nouveaux maîtres à une vie errante et pénible.

– Chaque matin quand nous ouvrons les yeux, nous pensions que ce pouvait être la dernière fois, me dit une tavernière, une grande femme aux chairs fermes, qui était connue partout sous le surnom de Lambona. Il n'y a pas d'avenir lorsqu'on vit dans la forêt, dans la peur des bêtes sauvages et des jagas, dans la peur des fièvres et des Flamands, dans la peur de tout. Ici, je suis bien. Je ne crains qu'une chose, que les Portugais reviennent et me coupent le

cou. En attendant je vends mon vin et je danse et je chante pour éloigner le mal.

Rafael fréquentait beaucoup la taverne de Lambona. Je l'y accompagnai quelques fois. On trouvait là des Hollandais, des Anglais, des Français, des Portugais et des fils et filles du pays, s'enivrant tous ensemble, sans distinction de nations, ni de croyances, ni d'idées, et se livrant, déchaînés et sans vergogne, à des danses scandaleuses.

Lambona me confia qu'au temps des Portugais, elle aurait été sévèrement punie si elle avait organisé des bals comme ceux-là. Elle avait connu une autre tavernière à qui le gouverneur avait fait coupé les oreilles et qu'il avait fait fouetter en place publique, uniquement parce qu'elle avait eu l'audace d'accueillir dans son établissement des Noirs, hommes et femmes, et qu'ils avaient dansé à la mode du pays en montrant leur poitrine et leurs jambes.

C'est également dans cet établissement que je vis Jol pour la dernière fois, dansant avec Lambona. Il virevoltait avec tant de grâce et de prestance qu'on n'aurait jamais pu dire qu'il s'agissait d'une seule personne, mais de sept ou huit, à la manière d'un faucheur sautillant. Dans les jours suivants, Jol partit à la conquête de São Tomé. Encore une fois le sort des armes lui fut favorable, bien qu'avec peine, car dès les premiers échanges de tirs le *Enkhuizen* fut la proie d'un incendie au cours duquel beaucoup de monde mourut. Finalement il fut possible de débarquer les soldats. Les Portugais résistèrent quelques jours, retranchés dans le plus grand des forts, jusqu'à ce que les pirates les attaquent aux tirs de mortier, faisant un grand nombre de morts et de blessés. Le gouverneur se rendit, lui et quatre-vingts soldats blancs, noirs et mulâtres. Après cela, les Portugais abandonnèrent l'île et repartirent dans leur pays.

Les Hollandais n'eurent pas le temps de fêter leur victoire. L'île les tua. Oui, l'île – pas les hommes.

Ils moururent peu à peu, d'abord l'un, puis un autre, puis plusieurs en même temps. Jol les voyait se tenant aux cocotiers, bavardant fiévreusement avec les noix de coco. Il les voyait dans la lumière des plages, tremblant de froid tandis que le soleil leur brûlait la peau. Un matin, le pirate lui-même se réveilla avec la fièvre, agité de tremblements, et lui aussi courut le long des blanches plages, croyant être poursuivi par les âmes de tous ceux qu'il avait tués ou fait tuer – et peut-être le poursuivaient-ils. Les deux derniers pirates veillèrent leur

chef. Ils l'enterrèrent à midi, là où la ligne de l'équateur partage le monde. Ils remarquèrent avec horreur qu'aucun corps ne projetait d'ombre. Ils les cherchèrent, leurs propres ombres, derrière les pierres, derrière les gros troncs des arbres centenaires, ils creusèrent la terre dans un désespoir de veuves, mais ils ne les retrouvèrent jamais.

Bien des années plus tard un vieux marin m'offrit le livre de bord de Jol. Il me dit qu'il l'avait acheté à São Tomé à un prêtre noir. La prose du pirate est aride, désastreuse, et souvent la grammaire et l'orthographe lui font défaut. La dernière phrase, cependant, étonne par sa lucidité : "J'ai conquis le Paradis, mais le serpent m'a mordu."

Un après-midi, je bavardais à propos de ce drame, et d'autres semblables, avec Maurício de Nassau. Il me dit alors :

– Peut-être nous sommes-nous trompés en pensant que la nature ne serait pas plus marâtre avec nous, les Blancs, les Occidentaux, qu'avec les Portugais et les Levantins. La vérité est que les Portugais ont toujours été plus africains qu'européens.

La deuxième entrée de Ginga dans Luanda, cette fois comme tête couronnée et guerrière crainte, et plus seulement comme ambassadrice d'un vague roi, ne me surprit pas – je l'attendais. Trois jours auparavant, j'avais reçu chez moi la visite d'une vieille connaissance, Cacusso, qui était arrivé accompagné de cinq autres nobles et de beaucoup d'esclaves. Le temps ne l'avait pas maltraité. Il avait la peau du visage éclatante et lisse et il n'y avait que dans ses cheveux qu'apparaissaient quelques fils blancs. Il me parut même plus élégant, plus solide, plus sûr de lui dans sa façon de parler. Ingo avait retrouvé la reine et celle-ci était en chemin pour discuter avec les Flamands. Je le conduisis en présence de Pieter Mortamer, lequel le reçut avec les honneurs, ordonnant que l'on envoie un groupe de cavaliers au-devant de la quibuca royale.

J'étais chez moi, bavardant et plaisantant, dans la joyeuse compagnie de Cristóvão et Rafael, quand nous entendîmes, au loin, le battement sourd des tambours. Nous sortîmes dans la rue. À mesure que nous montions en direction du couvent de São José, les gens nous rejoignaient, esclaves et domestiques, soldats et marins, Blancs, Noirs et mulâtres, Portugais et Flamands, ces derniers étant ceux qui se montraient les plus excités. La nuit tombait. Le rythme assourdissant des ngomas et atabaques poussait les corps à danser. Les esclaves sautaient déjà, euphoriques, quand je vis surgir la lumière des premières torches et, tout de suite après, la grande litière de Ginga en bois sculpté doré, recouverte d'un rideau de velours vert qui l'abritait des regards curieux.

Les femmes de Ginga suivaient derrière en dansant, un peu essoufflées, pour la joie de la foule. Je découvris, caché parmi elles (eux), mon ami Samba N'Zila, enveloppé dans un pagne d'un bleu vibrant, sa coiffure compliquée recouverte d'un haut turban, des colliers d'argent autour du cou, et des clochettes aux chevilles. Il baissa les yeux en me voyant, je ne sais si dans un

salut muet ou parce qu'il avait grandement honte de se donner à voir en femme dans une fête publique.

La quibuca de Ginga continua sa marche festive jusqu'au palais du gouverneur, escortée par une dizaine de cavaliers flamands, richement habillés, tandis qu'on tirait des feux d'artifice et que les navires au large faisaient tonner leurs puissants canons. J'accompagnai le cortège au milieu de la foule qui avait commencé à danser avec les gens de la reine. Je vis deux gentilshommes hollandais se trémoussant en grands sauts maladroits face aux femmes de Ginga.

Cristóvão, à mes côtés, riait comme un fou. Il me tira, me forçant à danser avec lui, ce que je fis avec plaisir, bien que conscient de la lourdeur de mes pieds. Nous étions plongés dans cette folie, quand un homme sauta d'une des litières et courut vers moi en criant. C'était Ingo. Nous nous embrassâmes et, tout en échangeant des nouvelles, nous suivîmes ensemble le reste du parcours.

Anna avait accouché d'un garçon, fort et bien portant, auquel on avait donné le nom de Francisco en mon honneur. La jeune femme semblait adaptée à la vie du quilombo. Elle apprenait à parler le quimbundo et enseignait aux femmes de la reine à chanter en flamand.

Cipriano vivait toujours, et, bien que très âgé et chaque jour plus tremblotant, il tenait à fréquenter les champs de bataille. Il avait contribué à vaincre la reine de la Matamba, Mulundo Acambolo, qui était à présent l'esclave de Ginga.

Ginga était devenue, alors, reine du Dongo et de la Matamba.

– Et Caza Cangola ? demandai-je, m'étonnant de ne pas le voir dans le cortège.

La reine l'avait répudié. Elle s'était alliée à un autre soba jaga, encore plus puissant que Caza, et celui-ci, dépité, s'en était allé. Il était parti très loin, vers le sud, là où la terre est desséchée d'avoir perdu son vert et sa vigueur et où les horizons sont si vastes que le monde est comme un plat.

Les Portugais, gouverneur en tête, s'étaient repliés à Massangano où ils se tenaient retranchés. Ils étaient affaiblis, mais pouvaient encore revenir en force. Ingo était d'avis qu'il fallait, profitant de l'armement des Hollandais, attaquer le fort, capturer les Portugais et les expulser vers le Portugal ou vers le Brésil.

Ginga descendit de son palanquin tenant à la main une très longue et très élégante pipe. Pieter Mortamer vint à la porte pour l'accueillir et la conduire à l'intérieur. Je dis au revoir à mon fils et à Rafael et j'entrai avec Ingo. En nous voyant, la reine eut une expression de vif contentement. Je me jetai à ses pieds, comme cela est la règle chez les Ambundus devant un soba ou autre haut dignitaire, avec la différence qu'ils se versent du sable ou de la cendre sur la tête et que je n'avais, moi, ni sable ni cendre et que je ne l'aurais pas fait quand bien même j'en eusse eu à portée de main. Je ne l'ai jamais fait. Ginga effleura mon visage de sa main gauche en me faisant signe de me relever. Elle se réjouissait de me voir en vie et – m'assura-t-elle en souriant – avec le même semblant d'enfant. Je la remerciai pour son charitable mensonge. Elle s'étonna de ne pas me voir en soutane.

– Je ne suis plus prêtre, rétorquai-je.

Elle me regarda l'air choqué, ou peut-être ne faisait-elle que simuler l'étonnement :

– Je ne savais pas qu'il était possible de ne plus être prêtre. Je pensais que les prêtres étaient prêtres en raison de leur propre nature, comme les quimbandas sont quimbandas, car ils ne pourraient être que cela. Les poissons nagent dans l'eau, ils ne volent pas dans le ciel.

J'allais expliquer que j'avais été excommunié, et que le Saint-Office m'avait fait brûler sur le bûcher, à Lisbonne, mais heureusement Ingo m'interrompit. Le gouverneur attendait que la reine s'assoie pour lui rendre les honneurs. Une fois qu'elle se fut installée sur son vaste trône, Pieter Mortamer lui rendit hommage et je traduisis. La Compagnie des Indes occidentales, qu'il représentait, et les États Généraux des Pays-Bas recevaient à Luanda, avec une grande allégresse, la reine du Dongo et de la Malanga. Il fit remettre à la souveraine les cadeaux qu'ils avaient apportés d'Amsterdam. Quatre esclaves arrivèrent de l'intérieur du palais, portant une litière encore plus grande, encore plus ornée, encore plus riche que celle que Ginga avait laissée à la porte. Deux autres déroulèrent une longue cape teinte de pourpre. J'expliquai à la reine la valeur de ce présent. La couleur pourpre provient de la mucosité excrétée par un genre de mollusque commun en Méditerranée. Neuf mille mollusques produisent un gramme de colorant, moins que ce qu'il faut pour teindre un mouchoir. Une cape royale, comme celle-là, exigeait la production

de trois millions de mollusques. Les tissus, de laine ou de soie, sont plongés dans le mucus des mollusques puis mis à sécher au soleil. Ils changent alors de couleur, d'abord vert, puis rouge et enfin pourpre. La pourpre, contrairement aux autres couleurs, est stable à la lumière et ne déteint jamais. La pourpre est éternelle. En lui offrant ce manteau, les Hollandais espéraient qu'il la protège des dommages du temps et que son règne dure éternellement. Le présent émut la reine. Elle ordonna à ses esclaves de déposer aux pieds du gouverneur huit longues défenses d'éléphant. Une fois l'échange de présents terminé, il fut décidé de reporter la maca – c'est-à-dire les pourparlers – au lendemain. Cette nuit-là, la reine dormit dans le palais, avec toutes ses femmes, qui étaient au nombre de quinze, en plus des servantes et des dames de compagnie.

La maca se déroula dans un grand salon de l'ancien collège des jésuites, où Pieter Mortamer s'était installé. Les premières minutes j'éprouvai quelques difficultés à traduire pour le Hollandais le rapide quimbundo de la reine, d'abord parce que je ne parlais plus les langues d'Angola depuis longtemps, et puis parce que Ginga était si animée qu'elle me laissait à peine le temps de réfléchir. Elle avait rajeuni, non pas de corps, car elle était toujours la même, peut-être un peu plus sèche, mais d'esprit. Elle répondait aux questions des mafulos par de vives tirades, précises, qui laissaient tout le monde émerveillé.

La reine avait établi son quilombo dans les Sengas de Cavanga, une région très abondante en eau, entourée de bois toujours verdoyants où le gibier ne tarissait jamais. Il était connu que quelqu'un qui s'endormirait la nuit couché sur le sol se réveillerait au matin la peau verte et l'herbe lui poussant sur la poitrine. En allant s'établir dans ce coin, la reine était entrée en conflit avec le soba de la région, Quitexi Candambi, qui refusa de la reconnaître comme sa souveraine.

Ginga eût aimé qu'en signe d'amitié, et pour un premier pas vers une authentique confédération entre les deux nations, les Flamands envoyassent leurs soldats pour combattre le soba Quitexi Candambi.

Pieter Mortamer y consentit. Il enverrait cent mousquetaires, sous les ordres d'un capitaine expérimenté, Olivier van Aard, et s'il fallait, il en enverrait davantage.

Ingo me lança un coup d'œil inquiet – que je fus le seul à comprendre.

Puis la reine passa à la question de son principal ennemi. Elle entendait, appuyée par tous ses macotas, que l'heure était venue de frapper un coup définitif à ce qui restait des forces portugaises en Angola.

Mortamer ne me sembla pas si sûr. Il avait besoin de plus de temps pour réunir des troupes, argumenta-t-il. Des troupes devaient arriver bientôt de Recife et de Hollande. J'eus l'impression qu'il hésitait, non pas tant que les moyens lui fissent défaut, mais surtout parce qu'il ne savait pas s'il pouvait s'engager contre les Portugais, qui étaient ses ennemis ici en Afrique, mais qui en Europe étaient redevenus les alliés des Hollandais. Peut-être aussi hésitait-il parce qu'il doutait de la loyauté de beaucoup de ses soldats, qui n'étaient pas hollandais de naissance, mais mercenaires français et anglais, souvent catholiques. Des soldats payés, on le sait, ne sont loyaux qu'à l'argent et ceux-là, depuis quelques mois, protestaient et menaçaient de mutineries, car la Compagnie était en retard dans le paiement des soldes.

La reine repartit une semaine plus tard, accompagnée de cent soldats flamands. À leur tête marchait le malheureux Olivier van Aard.

Chapitre dix

Une attaque brutale. Le quimbanda Hongolo, dont il a été question au chapitre précédent, fameux devin et enchanteur de lions, revient plus puissant encore, dans ce témoignage. Où l'on rend compte des importantes victoires et défaites et des soudains revirements du destin. La fin, ou peut-être pas. Le sceptique pense que si la fin est heureuse, peut-être n'est-ce pas encore la fin. Le croyant sait qu'il n'y a pas de fin – tout est commencements.

Nous naissons, nous grandissons, nous devenons des adultes, puis des vieillards. Nous n'habitons pas tout au long de notre vie dans un seul corps, mais dans d'innombrables, un corps différent à chaque instant. À cette chaîne de corps qui se succèdent les uns aux autres, et auxquels correspondent aussi différentes pensées, différentes manières d'être et de vivre, nous pourrions donner le nom d'univers – mais nous persistons à l'appeler individu. Grossière erreur. Que l'on considère mon cas, moi qui fus dans ma jeunesse un prêtre dévot et me trouve aujourd'hui, aux confins de ma vie, non seulement éloigné du Christ, mais de n'importe quel autre Dieu, car toutes les religions me paraissent également néfastes, coupables de toutes les haines et de toutes les guerres au cours desquelles l'humanité se détruit peu à peu. Que pourrait dire le jeune prêtre débarqué en Afrique pour la première fois il y a quatre-vingts ans, au vieux, immensément vieux, que je suis aujourd'hui – tandis que j'écris ces lignes ? Je crois qu'il ne se reconnaîtrait pas en moi.

La femme que j'avais connue dans l'île de Quindonga, du nom de Muxima, était légère comme un oiseau et lisse comme un poisson. Elle était à mes yeux, à cette époque, libre de tout mal. Je ne voyais en elle ni le serpent de la jalousie, ni le dragon de l'envie, pas plus que le pétulant paon de la vanité. Elle était simple comme l'eau – belle de cette simplicité.

Dona Inês de Mendonça, au contraire, imposait par sa présence. Elle occupait tout l'espace. Le poids de ses pas l'annonçait de loin. Elle était vêtue avec luxe et ostentation. Elle ne sortait jamais sans l'éclat de ses nombreux bijoux d'argent. Elle criait rarement, mais elle mettait tant d'autorité dans sa voix que c'était comme si elle le faisait même en chuchotant. Bien qu'elle fût toujours douce avec moi et avec Cristóvão, nous couvrant de caresses et de bontés, elle se montrait souvent dure avec les esclaves et la domesticité. Peu à peu une distance amère se creusait entre nous, qui la blessait plus qu'elle ne me blessait. Muxima faisait tout pour me plaire. Je m'efforçais de ne pas lui

déplaître. Mais sa voix m'écorchait les nerfs, son odeur me donnait la nausée. La nuit, je l'entendais pleurer, allongée à mes côtés, et je n'arrivais pas à la prendre dans mes bras.

Des mois passèrent. Les Portugais, voyant que les Flamands ne les agressaient pas, pas plus que la reine Ginga ou d'autres sobas, se hasardèrent à quitter l'abri des murailles de Massangano. Beaucoup retournèrent à leurs fazendas et aux terres qu'ils possédaient entre le Bengo et le Golungo, ces terres si vertes et si fertiles, où pousse la moindre semence. En enfouissant dans cette bonne terre les cornes d'une vache il est connu et assuré qu'un veau naîtra cinq jours plus tard. Et si l'on y enterre une lance et un écu, c'est un guerrier qui naît.

Le gouverneur fuyard lui-même courut s'installer Barra do Bengo, dans une maison en torchis recouverte d'un toit de paille, mais vaste et très agréable. Quelques commerçants hollandais commencèrent à s'y rendre, pour échanger des tissus, des fromages et du beurre contre des bijoux, de l'argent ciselé ou quelque esclave. Rafael, qui gagnait peu dans son office de chirurgien, se mit lui aussi à faire partie de ces excursions. Il revenait toujours très satisfait – et un peu plus riche.

– Il y a par là-bas beaucoup de métal précieux, me dit-il un jour, et je vis briller ses yeux endormis de pirate. On dit que les Portugais ont déterré toute l'argenterie de la cathédrale. Ils l'avaient cachée après la prise de la ville, et elle est à présent au Bengo, dans l'attente qu'on l'embarque pour le Portugal ou pour le Brésil. Imagines-tu combien cela pourrait valoir ?

Je n'imaginais pas, je n'ai jamais été doué pour le calcul de fortunes. À en juger par la lueur dans ses yeux cela devait valoir beaucoup. Je ne fus pas étonné lorsque, quelques jours plus tard, un groupe de capitaines à cheval, avec d'autres officiers et suivis par une importante infanterie, sautèrent sur les Portugais. Les malheureux n'eurent même pas le temps de recharger leurs mousquets. Aux trompettes de la guerre des Hollandais succédèrent pour eux, dans une même symphonie, les trompettes des anges – en supposant qu'il existe des anges dans le ciel et des trompettes adaptées à leurs lèvres dures.

Le gouverneur fuyard surgit de l'une des maisons, à moitié nu et poussant des cris, et si l'un des capitaines – qui avait échangé avec lui des fromages contre de l'argent – ne l'avait pas reconnu, il serait mort là lui aussi, la gorge

tranchée comme beaucoup d'autres Portugais. C'est dans cette tenue qu'on l'amena à Luanda, ainsi que tout l'argent qu'il avait dérobé, et qu'il fut exhibé à travers les rues de la ville dans une cage d'osier. La foule, qui est cruelle et stupide, accourut pour le voir, riant de lui et lui jetant des cacahuètes et des bananes, comme à un singe.

Je fus le voir, quelques jours plus tard, pour savoir si je pouvais l'aider. Il était enfermé dans une petite pièce de son ancien palais, avec comme seule compagnie un page appelé Manuel Faia. Il me reçut en pleurnichant, très révolté contre la trahison des Hollandais, qu'il traitait de chiens, et jurant vengeance. Je souris. Comment pouvait-il se venger, enfermé là, isolé de tout, ses gens dispersés dans la forêt à la merci des bêtes sauvages et des fièvres, sans parler des jagas, des soldats de Ginga et de tant d'autres ennemis ?

J'étais assis sur un banc assez bas et le gouverneur, devant moi, sur l'étroit grabat qui lui servait de couche. Il se pencha à mon oreille, de façon à ce que le jeune Manuel ne puisse l'entendre.

– Mon père, me dit-il sans méchanceté, ne sachant pas combien cela me gênait que l'on s'adressât à moi de cette façon. Mon père, Votre Seigneurie a vécu dans le quilombo de Ginga. Vous devez connaître le grand pouvoir de certains quimbandas.

Il me parla de l'un d'entre eux, qu'on appelait Hongolo, qui aurait été fait prisonnier lors de la conquête de l'île de Quindonga et qui vivait depuis dans une clairière, près de la lagune des Éléphants, à quelques miles de la ville. Je me souvenais d'Hongolo. C'était un prêtre du sacrifice, de ceux qui se font passer pour des femmes, aimant d'autres hommes comme s'ils étaient des femelles, et qui jouissent d'un immense prestige chez les Ambundus. Il avait été mon ami. Nous avions bavardé une certaine nuit sous la splendeur des étoiles, tandis que la guerre battait son plein autour de nous.

Hongolo dominait la science d'enchanter les lions et autres fauves, capable d'ordonner à ceux-ci d'attaquer les hommes. Le gouverneur avait pensé au vieux sorcier quand il avait vu les navires hollandais s'approcher de l'île. Il savait, les voyant arriver, qu'il n'aurait pas les moyens de les affronter. Au cours d'une réunion avec les notables de la ville, il avait suggéré de faire appel aux services du sorcier, ou d'un autre comme lui. Ils abandonneraient Luanda et, à peine les Flamands s'y seraient-ils installés, les quimbandas feraient venir les

lions pour qu'ils dévorent les envahisseurs. On ne donna pas suite au plan, parce que l'évêque s'y était violemment opposé, insinuant que le Diable s'était installé dans la gorge du gouverneur et parlait à travers celui-ci.

– Je raconte tout cela à Votre Seigneurie car je sais que vous avez eu vous-même des problèmes avec la Sainte Mère l'Église, dit-il à mon oreille et, poussant un grand soupir, il continua : peut-être Votre Seigneurie pourrait-elle passer un de ces jours du côté de la lagune des Éléphants. Si vous rencontrez cet Hongolo, dites-lui qu'il amène les lions à Luanda, qu'ils les amènent bien affamés pour qu'ils dévorent tous les Flamands, dites-lui que s'il fait cela, les Portugais le récompenseront. Il pourra demander ce qu'il veut.

Je l'écoutai, incrédule. Je ne sus quoi répondre. En sortant de la pièce, à la porte de laquelle se dressaient, vigilants et la lance au poing, deux Indiens de Simão Janduí, je me heurtai à la vaste silhouette de Henda. La pythonisse apportait à manger et à boire au gouverneur. Elle m'assura, dans un quimbundo âpre, que les mafulos seraient bientôt expulsés de Luanda. Je haussai les épaules :

– C'est possible. La roue du monde n'arrête jamais de tourner.

Je partis à la recherche d'Hongolo, non pas pour lui transmettre le message du gouverneur, mais pour l'envie et la curiosité que j'avais de le revoir. Je le trouvai occupé à préparer un mufete. Il ne se montra pas surpris en me voyant arriver. Je m'assis sur une natte, tandis que le sorcier faisait griller les cacussos. Nous partageâmes la pâte de manioc que les Ambundus appellent funge. Les Portugais ont apporté le manioc en Afrique et il est aujourd'hui le pain de presque tous les Africains. Mais ceux-ci ne le préparent pas comme le font les Indiens. Ils ont inventé de nouvelles manières et en ont fait quelque chose de tellement à eux que c'est comme si le manioc avait toujours été là.

Hongolo parut heureux de m'entendre parler en quimbundo. Ma visite le réjouissait.

– Les prêtres ne m'aiment pas, pourquoi es-tu venu ?

– Je ne suis plus prêtre. L'Église m'a chassé...

– Que cela ne te tourmente pas. Les Blancs ont de bonnes idées, mais l'Église n'en est pas une. Pourquoi les prêtres persistent-ils à nous importuner avec leur Dieu et leur Diable ?

– Ils pensent qu'ils ont le devoir de sauver les Africains...

Le soleil brillait sur la surface argentée et lisse de la lagune. Nous demeurâmes un moment en silence, partageant la perfection de l'après-midi. Finalement Hongolo parla :

– Connais-tu l'histoire du singe et du poisson ?

Je ne la connaissais pas. Alors le quimbanda se mit à raconter : un singe se promenait dans la forêt. Il sautait d'un arbre à l'autre, lorsqu'il se trouva devant une lagune comme celle-ci, et en la regardant entre peur et ravissement, car tous les singes ont peur de l'eau, il vit un poisson nageant dans la vase épaisse, près du bord. "Quelle horreur ! pensa le singe. Ce petit animal sans bras ni jambes est tombé à l'eau et il est en train de se noyer." Le singe, qui était un bon singe, se fit beaucoup de souci. Il voulait sauver le petit animal, mais la

terreur l'en empêchait. À la fin, il s'arma de courage, plongea, attrapa le poisson et le tira vers le bord. Il réussit à se hisser sur la terre ferme et resta là, tout content, à regarder le poisson qui faisait des bonds. "J'ai fait une bonne action, pensa le singe, voyez comme il est heureux !"

Je ris. Nous rîmes tous les deux.

– Ce que je crains le plus, continua le quimbanda après que nous arrê tâmes de rire, c'est que les poissons eux-mêmes commencent à croire les singes.

Nous apprîmes un soir que trois navires venant du Brésil avaient jeté l'ancre dans la baie du Quicombo, trois cents miles au sud de Luanda, un très bel endroit. Trois centaines d'hommes avaient débarqué, parmi lesquels de nombreux soldats noirs d'Henrique Dias.

Le messenger qui nous apporta la nouvelle jura avoir vu Henrique Dias en personne aborder la plage à la tête de ses soldats. Une affirmation aussi précise inquiéta beaucoup les Hollandais. Elle fut, cependant, démentie, à peine quatre mois plus tard, par un deuxième messenger. Nous sûmes alors que les troupes venues du Brésil avaient souffert une terrible défaite. Les combattants avaient tous été tués par les jagas, à l'exception de quatre d'entre eux, que Ginga avait fait prisonniers et dont elle avait fait ses serviteurs.

Nous sûmes aussi que les Portugais avaient souffert une lourde déroute à Ambaca, dans une bataille à laquelle avait participé Ginga en personne. Seuls trois hommes blancs avaient survécu, parmi lesquels un prêtre, et quatre soldats métis. Tous les autres avaient été tués dans le combat ou décapités après sur le champ de bataille.

Ce fut plus ou moins à ce moment-là que le gouverneur s'enfuit après avoir fait boire les Indiens qui le gardaient. Cette fuite en étonna beaucoup. On murmura qu'elle avait été organisée avec la complicité des Flamands, ceux-ci ayant intérêt à avoir quelqu'un à Massangano avec qui pouvoir négocier. Je n'ai jamais cru en une telle perfidie. Je me souviens encore de la conversation avec Pedro César de Menezes, ou Camongoa, et la haine qu'il manifestait alors envers les envahisseurs me parut très réelle. Je me décidai alors à faire appel à plus de gardes pour protéger notre maison, craignant qu'une fois en liberté, le gouverneur ne réussisse à s'assurer les services d'Hongolo, ou d'autres sorciers comme lui, et que les lions attaquent la ville.

Le messenger qui avait apporté la nouvelle des diverses défaites des Portugais me remit en privé une lettre d'Ingo. Mon ami me demandait de le rejoindre,

en accompagnant le messager dans son voyage de retour. Il me disait qu'ils envisageaient d'attaquer Massangano, avec ou sans l'aide des Flamands, et il me voulait à ses côtés pour négocier la reddition des Portugais et éviter ainsi un bain de sang. La lettre avait été écrite par un prêtre que Ginga avait capturé – ou avait libéré – je ne compris pas trop – et qui lui servait maintenant de secrétaire : Calisto Zelote dos Reis Magos.

Ce qui me parut un bon prétexte pour quitter Luanda. J'avais besoin de respirer sans me sentir coupable. Là, j'étouffais, je me sentais traître à Muxima de ne pas l'aimer comme elle m'aimait et de ne plus pouvoir lui rendre ses caresses et sa tendresse.

Muxima pleura. Je la consolai en lui promettant que je serais de retour bien vite et avec de bonnes nouvelles. Le départ des Portugais d'Angola aiderait à porter la paix dans tout l'intérieur du pays. Elle pourrait alors multiplier ses maisons de commerce, prospérer et assurer un meilleur avenir à notre fils. Cristóvão aussi se montra désolé. Il voulait venir avec moi. Je refusai, lui disant que je le laissai à Luanda pour protéger sa mère et la maison de famille.

Rafael insista pour m'accompagner. D'une part, il mourait d'ennui dans la ville, n'ayant personne contre qui se battre. Par ailleurs, l'idée de la razzia l'enthousiasmait.

– Crois-tu qu'il y a là-bas de l'or et de l'argent ? me demanda-t-il.

Pieter Mortamer, qui cherchait à connaître la situation réelle des Portugais à Massangano, appuya ma décision. La Compagnie des Indes occidentales voulait expulser les Portugais d'Angola avant que les grands jeux de la politique ne le forcent à un accord de paix effectif. Il ordonna à Simão Janduí de m'accompagner, à la tête de cinquante de ses Indiens. Nous emmenions un grand nombre d'esclaves pour transporter notre bagage, y compris des femmes, avec lesquelles, depuis leur arrivée, les Indiens s'étaient mis en ménage. Les Ambundus appellent les bagages quicumba, que ce soit la nourriture, les instruments de cuisine, la poudre et tout autre matériel de guerre. L'alimentation des troupes a été depuis toujours un défi difficile pour les armées en mouvement dans les sertões d'Angola. Quelques-unes des défaites des Portugais sont dues à la perte des quicumbas – laissées à l'arrière, attaquées et pillées.

La saison des pluies était terminée depuis peu. La lumière brillait sur les herbes parfumées des prairies. Les grands arbres craquaient, chargés de fruits et d'oiseaux. Les Indiens se montrèrent très curieux en voyant pour la première fois un baobab dont le tronc énorme se détachait au loin, comme la haute et large proue d'un navire dressé au-dessus d'une mer très verte. Un des esclaves, que l'on appelait Colombolo (coq), parce qu'il passait son temps à faire le coq pour séduire les esclaves les plus jolies, grimpa en haut du baobab avec un récipient et le rapporta rempli d'eau.

On utilise beaucoup ces arbres comme citernes, car ils peuvent emmagasiner dans le creux de leurs troncs colossaux de très grandes quantités d'eau. Rafael suivit l'exemple de l'esclave et disparut au milieu du feuillage, à l'intérieur de l'arbre. Je le suivis moi aussi, bien qu'avec difficulté, car je n'ai jamais eu de talent pour cet exercice, et en vérité pour aucun exercice physique. Ma spécialité a toujours été l'exercice spirituel.

Rafael s'était déshabillé et avait plongé. Je le retrouvai flottant sur le dos dans une eau couleur de cuivre, qu'un filet de lumière traversait. Il y avait là plus de paix – plus de paix et de beauté – que dans n'importe quelle cathédrale. J'eus soudainement une vision, celle de tous les morts futurs des guerres d'Angola.

– Ce n'est pas bien ! murmurai-je.

Rafael émergea de son rêve. Il leva les yeux :

– Qu'est-ce qui n'est pas bien ?

– Cette façon que les hommes ont de se tuer les uns les autres pour une poignée d'argent, ou pour posséder et vendre plus d'esclaves. Toute cette cupidité démesurée, la ronde incessante des violences et des atrocités. Le bonheur, c'est si simple, tu ne vois pas ?! Un peu d'eau, un peu de lumière. Dis-moi, quel or pourrait payer un miracle comme celui-ci...

Rafael se hissa sur les branches sèches avec une vigueur de jeune garçon. Il se rhabilla.

– Ah mon père, mon père...

– Je ne suis pas prêtre !

– Tu seras toujours curé. Un bon prêtre, et il y en a si peu. C'est la cupidité qui fait avancer le monde. Sans cette cupidité qui t'afflige tant, l'homme ne serait rien de plus que ces pauvres oiseaux, dit-il en montrant deux colombes

vertes qui s'entretenaient, sur une branche proche, en se bécotant tendrement. La cupidité a arraché l'homme de la jungle et nous emmènera dans les étoiles.

– Quand nous serons dans les étoiles nous aurons la nostalgie de la jungle.

– Je crois que oui, admit l'ancien pirate. En attendant, je ramasserai tout l'argent que je pourrai.

Après trois jours de marche nous traversâmes le Dande, avec beaucoup de difficulté, car le courant était fort et l'on ne tenait pas facilement debout. Je fus transporté dans un hamac par quatre esclaves qui glissaient à chaque instant, si bien que j'arrivai sur l'autre rive aussi trempé qu'eux. Les Blancs d'Angola, comme ceux du Brésil, sont persuadés que les bains dans les rivières ou la mer sont la cause de grands maux. Je ne peux confirmer une telle croyance car il m'est arrivé très souvent de me plonger dans ces rivières et je n'ai jamais souffert de l'avoir fait. Les Noirs se baignent beaucoup et je les trouve tous bien moins sujets aux maladies que les Blancs, lesquels, pour la moindre petite chose – un courant d'air ou un coup de soleil – tombent malades et meurent. J'acceptai que l'on me transporte en hamac, comme un poisson dans un filet, non pas que je craignisse le contact de l'eau, mais parce que j'avais peur d'être emporté par elle. Je nage mal et j'ai toujours été de faible constitution. Si le courant m'avait emporté, j'aurais pu, projeté contre un rocher, me blesser ou même me tuer.

Une fois de l'autre côté, nous escaladâmes une colline entièrement recouverte d'une prairie très dense, jusqu'à ce que, au bord de l'épuisement, nous aperçûmes le quilombo de Ginga. Nous vîmes alors arriver en courant un éclaireur qui voulut savoir qui nous étions et quelles étaient nos intentions. Le soir tombait quand Ingo vint à notre rencontre. Je fus surpris de voir, quelques pas derrière lui, la belle barbe noire, si brillante qu'elle semblait avoir été cirée, d'Olivier van Aard.

– C'est un grand guerrier, me dit cette nuit-là Ingo, quand je trouvai le temps de m'asseoir et de bavarder avec lui et que je lui demandai comment les choses s'étaient arrangées avec le Hollandais. Olivier s'est comporté comme un lion dans la guerre contre Quitexi Candambi, et plus tard à Ambaca. C'est pour cela qu'on l'appelle maintenant N'Zagui, le Tonnerre.

– Oui, insistai-je. Mais je veux savoir comment il a réagi quand il a su que tu lui avais volé sa femme.

– Nous avons nos lois. J’ai fait ce que nous disent nos lois et Olivier l’a accepté.

Chez les jagas, dont Ginga avait adopté les lois, la tradition stipule que celui qui vole la femme d’un autre doit l’indemniser. Ingo avait donné à Olivier un certain nombre d’esclaves et de bœufs, en plus de quatre grandes défenses d’éléphant, et tout cela avait apaisé les choses.

Anna avait eu un deuxième enfant, une petite fille, et elle était à nouveau enceinte et sur le point d’accoucher. Dans le quilombo de Ginga qui, comme je l’ai expliqué, avait adopté les us et coutumes des jagas, les femmes ne pouvaient pas garder leurs enfants nouveau-nés. Cependant, la reine permettait à quelques nobles dames qu’elles le fissent et Anna faisait partie de celles-ci. Je la trouvai joyeuse et sereine, bien que son ventre très gros la gênât dans ses mouvements.

Je m’enquerrai de Cipriano. Ingo me dit qu’il était parti depuis quelques mois avec la promesse de revenir avec beaucoup d’armes à feu. Il aurait dû être de retour. Ingo ajouta quelques autres mauvaises nouvelles : trois navires portugais avaient jeté l’ancre à Quicombo, avec un très grand nombre de soldats et un nouveau gouverneur. Ces renforts avaient réussi à gagner Massangano. À présent, dans un acte qui pouvait être considéré comme de grande bravoure ou de pur désespoir, une colonne militaire avait quitté le fort et se dirigeait vers nous.

– Sommes-nous préparés à les affronter ?

– Je ne sais pas. Nous voulions les attaquer à Massangano, avec l’aide des mafulos. Nous étions en train de rassembler des troupes, à signer des alliances avec d’autres sobas. Et là, c’est eux qui viennent à notre rencontre. Ces Portugais sont bien audacieux. Nous ne nous attendions pas à cela.

– Il ne vaudrait pas mieux reculer ?

– Ginga ne veut pas fuir. Elle dit que si nous reculons, nous montrerons notre faiblesse. Et si nous nous montrons faibles aujourd’hui, demain nous les aurons tous sur nous. Tu connais l’histoire du lion devant lequel les animaux de la forêt s’inclinaient, tant qu’il était fort et en bonne santé ? Un jour, il vieillit, s’affaiblit, et alors ces mêmes animaux qui auparavant venaient lui prêter allégeance, se jetant sur la poussière du sol, venaient maintenant pour lui arracher des morceaux de chair à coups de dents.

Je savais qu'Ingo était du côté de la reine, non seulement parce qu'il savait qu'on en était encore au temps de la force, mais parce qu'il ne voulait pas laisser Anna. Je fus voir Ginga. Je la trouvai vêtue comme l'un de ses capitaines, avec tous les attributs et ornements et les couleurs que les jagas portent quand ils partent au combat.

À ses côtés se trouvait un prêtre noir, un homme tout petit, mais droit comme un *i*, qu'elle me présenta comme étant son nouveau secrétaire, Calisto Zelote dos Reis Magos.

Ginga voulut connaître mon opinion. Je lui dis que j'abhorrais la guerre, car elle me semblait une injure à l'intelligence et que, pour cette raison, je ne pouvais lui donner le moindre conseil. Je voulais juste savoir ce qu'elle avait l'intention de faire si elle réussissait à battre les Portugais. Resterait-elle en paix, ou chercherait-elle à agrandir son déjà très vaste royaume ?

C'est alors que Ginga prononça la phrase, aujourd'hui fameuse : "Plus grand est un roi, plus petit lui paraît le monde."

Les Portugais arrivèrent au crépuscule, trois jours plus tard. Je vis à travers ma lunette l'herbe haute onduler comme si un immense serpent la traversait, puis, s'élevant au-dessus de la végétation, les drapeaux bleus, les drapeaux rouges, les drapeaux dorés, sur lesquels s'attardaient les dernières lueurs du jour. On alluma des feux. Le battement des atabaques ne laissa personne dormir. Aux gnomas de nos jagas répondaient, dans la colère et la fête, car je crois qu'il n'y a pour eux aucune distinction entre l'une et l'autre chose, les gnomas des jagas qui s'étaient alliés aux Portugais. Ingo m'ordonna de rester auprès d'Anna et des autres femmes, au sommet d'une colline, protégés derrière de grandes roches noires.

Le soleil se leva.

La reine attendait l'assaut des Portugais, à quelque cinq cents mètres de l'endroit où je me tenais caché. Elle était assise à l'ombre d'un vaste parasol – d'un rouge vif – et portait sur ses épaules la cape pourpre que les Flamands lui avaient offerte. Là, dans ce bref instant, tandis que le soleil récupérait son souffle, elle semblait immunisée contre tout, y compris contre le temps lui-même. Ingo était debout à sa gauche. Du côté droit se dressait la belle stature de Ginga Amona, un homme encore jeune, mais à la bravoure déjà légendaire, responsable des principales victoires de Ginga. Olivier et ses Flamands, quelque soixante-dix, car tous les autres étaient morts depuis, de blessures ou de fièvres, étaient postés un peu à l'arrière, en demi-cercle, leurs fusils chargés. Simão Janduí et ses Indiens brandissaient eux aussi des armes à feu. Comme je l'ai déjà dit plus haut, ils montraient autant de dextérité dans le maniement de ces armes que dans celui de leurs arcs et flèches, ou des énormes massues avec lesquelles ils terrorisaient tout le monde. Ils commençaient par utiliser leurs mousquets. Puis ils tiraient à l'arc. Et à la fin, ils empoignaient leurs massues et se lançaient en hurlant dans un violent corps à corps.

Les Portugais se déployaient sur une colline en face de la nôtre. L'herbe très haute et les buissons épais ne nous permettaient pas d'embrasser l'ensemble des compagnies et bataillons de l'ennemi, avec les troupes blanches, les empacaceiros, la guerre noire, les jagas du féroce Fungi Amusungu ou encore tous les guerriers du soba dom Filipe, que les Portugais avaient nommé roi du Dongo.

Ginga Amona avança à la tête de ses hommes. Un jeune tambour marchait à ses côtés, élevant bien haut, avec un incroyable courage, le drapeau du capitaine-général. En le voyant avancer comme cela, comme si les balles et les flèches ne fussent rien d'autre que des abeilles bourdonnantes, ou des colombes aveugles volant sans but, toute l'armée des Portugais recula, traînant derrière elle, comme une marée descendante, les esclaves qui transportaient la quicumba.

Dom Filipe, assis sur un siège à haut dossier, soufflait dans une longue trompe en corne au moyen de laquelle il dirigeait ses guerriers. Ceux-là traversèrent la prairie, encerclèrent la colline où nous nous trouvions, et, se lançant contre les Flamands, les submergèrent, avec une mortelle maestria, d'une pluie serrée de flèches et de sagaies.

Olivier, se rendant compte du danger, tenta de repositionner ses soldats, mais beaucoup d'entre eux étaient déjà tombés, le corps criblé de flèches. À cette distance les fusils se révélaient être une gêne plutôt qu'un avantage. Le temps que les soldats les vident et les rechargent, les archers ennemis avaient tiré au moins cinq flèches et autant de lances.

Olivier jeta son fusil à terre et chargea dans la pente, l'épée à la main. C'est la deuxième image que je garde d'eux.

Une balle fit tomber le tambour qui, à côté de Ginga Amona, portait le drapeau. Blessé à la poitrine avec la même balle qui avait tué le garçon, le capitaine s'arrêta, le visage tordu par l'étonnement et la douleur. Puis il se jeta en avant en hurlant, tentant de redonner du courage à ses guerriers. Mais cette unique balle semblait avoir inversé le cours des combats. Notre armée, qui jusqu'alors s'était montrée si ferme, se disloqua en un clin d'œil, comme un nuage d'orage effiloché par un coup de vent soudain.

Une flèche traversa l'épaule gauche d'Olivier. Ingo courut pour l'aider. Il se heurta à un guerrier de dom Filipe, lui trancha d'un seul coup la main qui

brandissait une hache. D'un autre coup d'épée il tua un deuxième attaquant. Mais ils arrivaient en masse. Les deux hommes combattaient dos à dos, se protégeant l'un l'autre, l'épée à la main.

Les nôtres fuyaient, trébuchant les uns sur les autres, essayant d'échapper par les ponts que les Portugais avaient lancés sur le fleuve. L'un des ponts céda sous le poids de tant d'hommes. L'eau emporta les corps.

Je réussis une dernière fois à voir la reine, emportée dans sa litière dorée, à grande vitesse, presque comme en volant, par les coureurs les plus sûrs. Les Portugais avançaient sur les collines. À l'avant il y avait les jagas, commandés par Fungi Amusungu, qui décapitaient les blessés au fur et à mesure de leur avancée, en entonnant leurs terribles chants de guerre. Derrière moi, dans le creux formé par les roches, s'élevaient les tristes pleurs des femmes et des enfants.

Rien ne me fait plus honte que cette seconde fuite. Je sais bien que l'on m'aurait coupé le cou. Ma mort n'aurait sauvé personne. Ni n'aurait amélioré l'existence de quiconque. Et pourtant, chaque fois que je pense à l'après-midi où je me suis sauvé, entraîné par Rafael, je ressens sur le visage la chaleur ardente de la honte.

Les Portugais épargnèrent la vie d'Anna. Ils furent surpris de trouver dans ce bout de monde une Flamande enceinte, qui ne tarda pas à accoucher d'une petite fille. Mus plus par la curiosité que par la bonté ou la courtoisie, ils la traînèrent jusqu'à Massangano, et l'exhibèrent au gouverneur et à la population. "Voyez, disaient-ils, nos amis de la Compagnie des Indes occidentales voulaient tellement plaire à Ginga qu'ils allaient jusqu'à lui envoyer des nobles flamandes, pour égayer sa cour et qu'elle puisse se vanter de sa grandeur et de sa puissance auprès des derniers sobas."

Anna accepta de recevoir le baptême chrétien, elle accepta de faire baptiser ses enfants, et après cela on la laissa tranquille. Elle finit par épouser un riche habitant de Massangano, un brave homme d'un âge avancé, qui la traita toujours bien. Je sais tout cela, car je reçus un jour chez moi, il y a quelques années, la visite de Francisco, le fils d'Ingo et Anna. C'était un homme grand et fort, comme son père, et avec ce même charme naturel que possédait mon ami. Il me dit que sa mère lui avait beaucoup parlé de moi. Il vivait à Luanda. Ses

sœurs n'avaient pas quitté Massangano, où elles étaient mariées, avec enfants et petits-enfants.

Francisco s'était rendu au Portugal pour ses affaires. Il s'adonnait non seulement à l'achat et la vente d'esclaves, comme presque tous les riches habitants de Luanda, mais également au commerce de la cire et de l'ivoire. Une fois à Lisbonne il avait décidé qu'il était temps de connaître le pays de sa mère, décédée vingt ans auparavant, et il avait embarqué pour Amsterdam. Il ne lui fut pas difficile de me trouver. Je suis une figure assez connue dans la ville.

Je pense souvent au jour funeste où mourut Ingo.

Je me souviens d'avoir vu le soba Caculo Ca Caenda, l'un des principaux alliés de la reine, un homme large comme un bœuf, incapable de supporter son propre poids, assis sur son siège, tandis qu'un misérable imbécile portugais se moquait de lui et lui arrachait de la tête cette espèce de curieux chapeau de paille, ou bonnet, qui est l'apanage des nobles les plus puissants et respectés parmi les Ambundus. Je me souviens d'avoir vu des soldats blancs les bras chargés de riches soies et autres étoffes qu'ils avaient pillées dans la banza de la reine. Je vis aussi, au bord du fleuve, les corps sans tête des guerriers de Ginga Amona. Je vis l'un des Indiens de Simão Janduí le tronc hérissé de flèches, tel un saint Sébastien en plein martyr. Comme le saint, cet Indien ne semblait pas prêt à mourir et continuait à combattre, la massue à la main et le visage levé vers le soleil, frappant tous ceux qui s'approchaient de lui.

Rafael et moi dûmes notre salut à l'aide d'un ancien esclave, ce même Messias, qui louchait d'un œil et qui était amoureux d'une certaine Maria Parda, dont je vous ai déjà parlé. C'est cet homme, déjà très vieux, mais encore vaillant, qui nous conduisit à travers la forêt, par des chemins que même les animaux ne connaissaient peut-être pas, avec un tel art et une telle ruse que nous réussîmes à tromper nos poursuivants. Le matin du troisième jour après la bataille nous nous réveillâmes couchés sur un confortable lit de mousse. Je regardai autour de moi. Au-delà du petit bois où nous nous étions réfugiés s'étendait une immense plaine. On pouvait deviner la présence de l'eau par la coloration de l'herbe, verte dans les vallons ou au bord des ruisseaux, mais déjà jaunie en haut des collines.

J'eus la certitude à ce moment-là que les Portugais reviendraient à Luanda. Deux jours plus tard, de retour à la maison, je dis à Muxima que nous devons

nous préparer à la défaite des Flamands.

– Et que veux-tu que nous fassions ? me demanda-t-elle.

Je lui dis qu'il ne nous restait d'autre solution que de fuir. J'eusse aimé revenir à Olinda, j'eusse aimé qu'elle et Cristóvão vinssent avec moi, mais je ne croyais pas vraiment que les Hollandais pussent rester très longtemps encore à Pernambuco.

– Nous devons partir quelque part loin de la vindicte des Portugais, insistai-je. Peut-être Amsterdam, peut-être la Nouvelle Amsterdam, en Amérique du Nord.

– Non ! Tu peux tout me demander, mais pas ça. Je ne quitterai pas Luanda.

– Madame, si l'on me trouve ici, je serai tué...

– Je connais cette ville, mon mari. Ici on oublie vite les crimes de tous ceux qui ont suffisamment d'argent pour acheter l'oubli. Et encore plus de ceux qui, comme toi, n'ont jamais fait de mal à personne.

– Et l'Église ?

– L'Église ?! Dans cette ville je suis plus puissante que l'évêque !

Je compris que je n'arriverais pas à la faire changer d'avis. Je demandai une audience à Pieter Mortamer, pour témoigner de ce qui s'était passé et qu'il me donne des nouvelles, mais il ne me répondit jamais. Entre-temps, des survivants de la bataille continuaient d'arriver à Luanda. L'un des Indiens de Simão Janduí, appelé Ezequiel, me raconta que son capitaine avait survécu, bien que gravement blessé, et qu'il avait été emmené à Massangano. Mocambo aussi avait été faite prisonnière. Ezequiel m'assura l'avoir vue marcher au milieu d'une file des soldats blancs, si fière et avec tant de grâce et d'autorité que beaucoup de ces brutes s'agenouillaient à son passage.

Des semaines plus tard nous parvint la triste nouvelle de la mort de Quifungi. Les Portugais avaient intercepté une lettre de la princesse adressée à sa sœur, dans laquelle Quifungi, comme elle l'avait fait tant de fois, lui rendait compte de l'état d'esprit de ses geôliers et des plans belliqueux qu'ils ourdissaient. Irrité, le gouverneur la fit jeter dans une barque, nue, les pieds attachés à une lourde ancre. La barque fut poussée au milieu du courant et coulée à coups de canon. Toute la population de la ville assista à ce spectacle cruel, ainsi que de nombreux habitants des alentours.

Simão Janduí subit un sort encore plus terrible. D'abord on le jeta au fond d'un puits, les pieds et les mains attachés par des chaînes en fer, et on l'y laissa pendant plusieurs jours, dans l'idée que la faim l'amènerait à renier sa foi. Lorsqu'on le tira de là, il était très maigre et jaune, ses poignets et ses chevilles étaient à vif. Un prêtre lui demanda si après tant de jours de jeûne et de réflexion il était prêt à abjurer toutes ses hérésies et à embrasser la vraie Église de Jésus-Christ. L'Indien tourna le feu de ses yeux vers la foule qui était accourue pour le voir dénoncer l'Église Réformée Hollandaise. Non ! s'écria-t-il la tête haute. Un pauvre homme aussi indigne que lui, qui avait eu le grand honneur de connaître Dieu, l'unique, celui qui ne se cachait pas derrière des idoles, ne pourrait jamais Le renier.

Le gouverneur ordonna qu'on l'attache bien attaché à la bouche d'un canon. Je ne fus pas surpris en apprenant que l'un des habitants de la ville s'était proposé pour allumer la mèche et que cet homme épouvantable répondait au nom de Silvestre Bettencourt.

Un après-midi où je lisais à Cristóvão quelques pauvres vers de ma composition, l'un des empacaceiros que nous avions engagés pour garder notre maison nous interrompit, très inquiet. Un vieux, me dit-il, voulait me voir absolument. Il ne lui semblait pas, pourtant, que j'avais quelque chose à voir avec un tel personnage. Je descendis. Je trouvai Hongolo, le mage, assis sur le seuil de la porte, entouré du silence des autres gardes, se tenant loin d'eux, caressant ses longues tresses emmêlées. Il se leva en me voyant. Et de la paume de ses mains, frappa légèrement sa poitrine en signe de salutation.

– Les Portugais arrivent, dit-il. Je les ai vus.

Il ne les avait pas vus dans la vraie consistance des choses, car ils étaient encore sur leurs vaisseaux, chevauchant les vagues.

Il les avait vus en rêve, dans ces sortes de rêves, presque réels, que les quimbandas nomment *xinguilamentos*, et dans lesquels ils peuvent voler à côté des grands oiseaux dans les ciels les plus hauts, ou courir avec les lions à travers les sertões les plus profonds. Il les avait vus – les Portugais – attaquer Luanda et reprendre la ville.

– Que vais-je devenir ? lui demandai-je. Qu'allons-nous devenir mon fils et moi ?

– Je ne sais pas, avoua Hongolo. Cela, tu devras le trouver tout seul.

Deux ou trois mois plus tard, Rafael me réveilla un matin, très agité, pour m'annoncer qu'une flotte portugaise avait été vue de l'autre côté de l'île. Je grimpai avec lui au sommet de la colline de São Paulo, jusqu'au fort, traversant la foule bruyante et inquiète de soldats et de curieux. Nous aperçûmes, flottant dans la brume légère de l'aube, onze solides galions, deux d'entre eux portant peinte sur chacune de leurs voiles une imposante Croix du Christ.

Il était midi passé quand le plus grand des galions mit une chaloupe à l'eau. La chaloupe s'approcha tranquillement de la plage do Bispo, "de l'Évêque". Deux soldats étaient debout à l'arrière, tenant bien haut un grand drapeau

blanc. Un officier flamand, nous apercevant au milieu de la foule, nous fit signe de le rejoindre. Il nous conduisit à l'intérieur du fort. Cornélio Ouman parlait avec quelques officiers. Il me parut très nerveux. Ses principaux capitaines se trouvaient dans les sertões, aux côtés des jagas de la reine Ginga, pour préparer une offensive contre Massangano. Il manquait des armes pour protéger Luanda. En nous voyant, il se tut, comme s'il se sentait honteux.

Il nous demanda alors de rester avec lui jusqu'à l'arrivée des messagers qui venaient en chaloupe, car il aurait besoin d'un bon interprète. Les Portugais ne tardèrent pas à rentrer, au nombre de six, et étaient montés de la plage protégés par une escorte de cavaliers flamands. Celui qui semblait être le capitaine s'avança d'un pas décidé vers Cornélio. C'était un homme petit et maigre, mais très droit, très maître de lui. Il dit s'appeler Leão da Ponte. Il parlait au nom de l'amiral Salvador Correia de Sá e Benevides. Ils étaient là pour récupérer ce que les Flamands avaient volé au Portugal. En entendant le nom de l'amiral, et avant même que j'eusse traduit quoi que ce soit, les officiers flamands échangèrent entre eux des commentaires pleins de frayeur.

Salvador Correia de Sá e Benevides était l'homme le plus riche de Rio de Janeiro, ville dont il avait été par deux fois gouverneur. En plus des négoce qu'il administrait, des immenses propriétés qu'il possédait au Brésil, en Espagne et au Pérou, il jouissait d'une réputation de soldat courageux et d'habile stratège. Il était habitué aux brutalités des guerres, depuis ses dix ans qu'il combattait, d'abord contre les Indiens, puis contre les Hollandais.

Cornélio Ouman demanda trente jours pour réfléchir avant de donner sa réponse. Il voulait, comme je le compris très vite, avoir le temps de rappeler à Luanda ses soldats, ses principaux capitaines et les féroces jagas de la reine Ginga. Le Portugais, qui avait dû comprendre la même chose, secoua la tête et refusa. Il sourit ironiquement :

– Vous avez trois jours !

Puis il se courba en un salut rapide, tourna le dos et partit. Le petit groupe redescendit vers la plage, protégé par les mêmes cavaliers qui les avaient amenés, tandis que la foule se pressait autour d'eux. Les uns les insultaient. D'autres criaient vive le Portugal.

Les officiers flamands ne purent dissimuler leur panique. Ils connaissaient bien la réputation de l'amiral, sa richesse légendaire, la férocité et la ténacité

avec lesquelles il se jetait dans toutes les batailles. Si Salvador Correia de Sá e Benevides avait décidé de prendre la responsabilité d'une mission aussi risquée, c'est qu'il était sûr de l'immensité de son pouvoir.

Je m'enfermai chez moi les jours qui suivirent pour lire et bavarder avec Muxima et Cristóvão. Je me sentais très calme. Je câlinais et rassurais ma femme. Il y eut des moments où je recommençais à la voir telle qu'elle avait été (peut-être telle qu'elle n'avait jamais cessé d'être) et je l'embrassai comme je l'embrassais alors.

Je gardai cet étrange calme tandis que l'artillerie aboyait à l'extérieur. De temps en temps, Rafael arrivait, chaque fois plus agité, apportant des nouvelles du combat. Les Portugais avaient débarqué à une demi-lieue de la ville, très près de sa maison. Ils avaient pris le fortin de Santo António et de là ils tiraient sur le fort. La nuit tombée, les canons se turent. Je m'installai à la grande table de la cuisine avec Rafael et Cristóvão. Je demandai à l'ancien pirate ce qu'il comptait faire.

– Je vais rester, dit-il. Peut-être ici ne se souviendront-ils pas que je suis juif.

– Peut-être. Ils auront besoin de toi. Un chirurgien-barbier est toujours utile dans un endroit comme celui-ci.

– Et toi, que vas-tu faire ?

Je lui montrai le morceau de pain et le fromage que j'étais en train de manger.

– J'ai juste envie de finir de manger ce bout de pain. C'est un bon pain. Je l'apprécie.

Cristóvão se leva et me prit dans ses bras. C'était devenu un homme magnifique, plus grand que moi de trois empan, robuste et puissant comme un taureau :

– Mon père et moi partons à Amsterdam, dit-il, gravement. Nous allons ouvrir une librairie à Amsterdam. Nous allons imprimer de très beaux livres, nous allons vendre des livres et devenir riches.

Je le regardai, ahuri et ému. Cristóvão m'offrait un avenir, un destin harmonieux, à moi, qui n'avais montré d'autre ambition que de rester là, mangeant, buvant et bavardant – comme si j'avais décidé de renoncer à la vie. Finalement, ce sont souvent les enfants qui élèvent leurs parents.

Au petit matin, l'artillerie, les cris, les tambours et les trompettes se firent à nouveau entendre, suivis d'un silence vertigineux. Rafael sortit pour se renseigner. Il revint à midi, disant que les Flamands s'étaient rendus. Il avait servi lui-même d'interprète. Les Portugais avaient promis de laisser partir librement, avec tous leurs biens, ceux qui voudraient partir, et de ne pas molester, au contraire, ceux qui préféreraient rester. Si je voulais partir, je devais préparer mon bagage. Il fallait que j'embarque ce jour même.

Je fus trouver Muxima dans notre chambre pour lui parler. Elle tenait Cristóvão dans ses bras.

– Tu me prends mon fils, me dit-elle. Tu me prends ma vie.

L'après-midi même, nous rejoignîmes, Cristóvão et moi, la longue file de soldats et d'habitants, presque tous flamands, qui abandonnaient Luanda. Nous emmenions six esclaves, plus les quatre défenses d'éléphant que Ginga m'avait offertes lors de la libération de Mocambo. Nous descendîmes sur cette même plage que nous avions abordée six ans auparavant dans l'espoir d'occuper tout le pays. En arrivant sur le sable, les Flamands devaient déposer leurs armes. C'est seulement à ce moment-là que je me rendis compte qu'il y avait beaucoup plus de soldats rendant leurs armes (mille deux cents) que de soldats les recevant. Les Portugais n'étaient pas plus de cinq cents, la plupart blessés, épuisés et affamés. J'appris plus tard, dans le galion qui nous transportait en Hollande, que Salvador Correia de Sá e Benevides avait perdu dans l'assaut contre le fort cent soixante-trois soldats. Les Flamands n'en avaient perdu que trois.

Le courageux amiral ne gagna pas Luanda grâce à son talent de stratège. Il la prit parce qu'il voulait le faire et parce que la splendeur dont il jouissait avait aveuglé l'ennemi.

Épilogue

Dona Ana de Sousa, la reine Ginga, mourut le 17 décembre 1663, à l'âge de quatre-vingts ans, en paix avec les Portugais et avec l'Église catholique et romaine.

Plus jamais je ne revis Cipriano, le Maure. Je reçus cependant une lettre de lui, que m'apporta un jeune homme de belle apparence. Ce jeune homme, qui se présenta comme l'un de ses nombreux petits-fils, me dit que son grand-père était retourné à Alger, au sein de sa famille, et qu'il était devenu une figure respectée et admirée dans toute la ville. Dans sa lettre, Cipriano se désolait de n'être pas arrivé à temps pour participer à la bataille des Sengas de Cavanga, avec les armes qu'il était parti acheter et qui auraient pu (bien que je doutasse d'une telle chose) avoir changé le cours de l'Histoire. Il m'appelait son frère et affirmait être pour toujours avec moi :

“Ainsi que les eaux du fleuve ne disparaissent pas après être passées devant nous, mais qu'elles changent seulement d'endroit, ainsi les jours ne s'épuisent jamais – ils vont seulement ailleurs. Je continue à bavarder avec toi comme au cours de ces longues heures où nous bavardions interminablement, et celles-ci sont les bonnes heures de ma vie.”

Le jeune homme me remit des lunettes pour voir de près, fabriquées par Cipriano en personne et qui sont celles que je porte aujourd'hui, tandis que j'arrive à la fin de ce témoignage.

Cristóvão a épousé une Juive portugaise appelée Sara. Ils ont eu quatre enfants, un garçon et trois filles. Le garçon, Domingos, ou Ingo, est aujourd'hui maître imprimeur. Il travaille dans la boutique de livres que nous avons fondée à Amsterdam, Cristóvão et moi, l'année même où nous sommes arrivés ici. Nous ne nous sommes pas enrichis – et là mon fils s'est trompé –, mais nous avons composé de très beaux livres.

Lisbonne, le 2 avril 2014

Un peu de bibliographie et de remerciements

Pour écrire ce roman j'ai eu recours à un nombre considérable d'œuvres, entre travaux académiques, textes de divulgation historique et témoignages de l'époque. Je ne peux pas ne pas citer les trois volumes de l'*História Geral das Guerras Angolanas* d'António de Oliveira Cadornega, qui m'accompagnent déjà depuis de longues années et m'ont été si utiles. Je ne peux non plus ne pas mentionner le capucin Giovanni Cavazzi de Montecuccolo et son *Istorica Descrizione de' tre Regni Congo, Matamba ed Angola*, de même que le curieux témoignage du voyageur anglais Andrew Battel, qui vécut quelques mois parmi les guerriers jagas : *The Strange Adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and Adjoining Regions*.

Il faut souligner encore la *Memorável Relação da Perda da Nau Conceição* de João Carvalho Mascarenhas ; *O Valeroso Lucideno* de Frei Manoel Calado, et la *História dos Feitos recentemente Praticados durante Oito Anos no Brasil*, du Hollandais Gaspar Barleus.

Les punitions infligées aux esclaves décrites dans le chapitre cinq ont été, avec quelques changements, volées à la réalité. Ce ne sont que quelques exemples, même pas les plus effrayants, extraits d'une dénonciation auprès du Saint-Office contre Garcia d'Ávila Pereira de Aragão, un riche senhor de engenho du Recôncavo Baiano, mentionnée dans un texte de l'historien Luís Mott.

Plusieurs amis m'ont aidé à la relecture de ce livre : Harrie Lemmens, Mia Couto, Patrícia Reis, Tatiana Salem Levy, Marília Gabriela et Vanessa Rimbau Pinheiro. Je les remercie tous pour leur patience et leurs suggestions. Je remercie aussi mon éditeur, Francisco José Viegas, et mon agente, Nicole Witt.

Glossaire

Abada : rhinocéros.

Andua : huppe.

Atabaque : tambour équivalent du djembé sénégalais.

Banza : case.

Batuques : célébrations festives avec percussions.

Bissapa : végétation épineuse dense et rase.

Cacimbo : saison sèche, sans pluie mais brumeuse.

Cacusso : variété de perche de mer ou d'eau douce.

Caxicos : esclaves.

Cuata-cuata : razzia d'esclaves.

De caxexe : de côté.

Diamba : cannabis.

Diculundundo : prêtre.

Empacaceiros : gardes (littéralement "chasseurs de buffles").

Engenho : au Brésil, plantation de canne à sucre comprenant les terres cultivées, le moulin (l'*engenho*) et les habitations des maîtres (la *casa grande*) et, avant l'abolition, celles des esclaves (la *senzala*).

Funge : farine cuite (de maïs ou manioc).

Gnomas : nom angolais de l'atabaque brésilien.

Jaga : guerrier.

Jangadas : embarcations traditionnelles des côtes brésiliennes, faites de troncs liés ensemble.

Jindungo cahombo : piment très fort, sorte de chili ou piment-oiseau.

Libambos : chaînes en fer.

Maboques : fruit du maboqueiro, arbre autochtone des régions tropicales et subtropicales d'Afrique.

Maca : rencontre, pourparlers.

Macota : prêtre très respecté.

Mafarrico : démon.
Mafulos : Flamands.
Malungas : bracelets.
Manati : lamantin.
Marufo : alcool local fabriqué à base de sève de palmier.
Maxila : palanquin.
Mazombos : Portugais nés au Brésil.
Mbonde : baobabs.
Miruius ou *miringuins* : espèce de moustiques (maringouins).
Missangas : petits cailloux ou perles à broder.
Mosete : coffre.
Mufete : plat à base de poissons.
Mulemba : très grand arbre africain de la famille des ficus (*ficus thonningii*).
Murindas : hommes libres.
Musseque : terrain de sable rouge.
Muxima : cœur.
Nganga dia nvula : prêtre de la pluie.
Nganga dia quimbanda : prêtre du sacrifice.
Ngomas : type d'instruments de percussion.
N'quisi (pluriel *minquisi*) : enchantement.
Pacaças : buffles.
Pajé : au Brésil, du tupi-guarani, le grand sorcier de la tribu, le chamane.
Quiandas : divinités féminines des eaux.
Quibuca : caravane marchande.
Quicumba : bagages.
Quijico (pluriel *ijico*) : esclave.
Quilamba : capitaines de guerre, sorciers.
Quilombo : village fortifié.
Quimbandas : sorciers.
Quimbembeques : babioles.
Quissange : instrument de musique composé d'une planchette et de lames de métal, le "piano à pouce".
Quisango : idole adorée par les guerriers.
Quissângua : boisson traditionnelle angolaise à base de maïs germé.

Sanzala (ou *senzala*) : au Brésil, habitation des esclaves sur les plantations.

Soba : chef de tribu.

Tandala : interprète.

Tembanza : gouverneur.

Xinguilamentos : rêves divinatoires.

Bonjour, nous vous remercions d'avoir acheté ce livre et nous aimerions pouvoir vous connaître mieux, lire vos commentaires sur nos publications, vous informer de nos nouveautés, vous offrir la primeur des premiers chapitres de nos textes à paraître, vous prévenir quand nous organisons une rencontre près de chez vous. Pour ce faire il vous suffit de nous envoyer votre mail et la ville dans laquelle vous habitez à : redaction@metailie.fr.

Rappelons aussi qu'en scannant le QR code ci-dessous ou en entrant metailie.premierchapitre.fr dans la barre d'adresse de votre navigateur (sur ordinateur, tablette ou smartphone), vous accédez directement aux derniers extraits de nos nouveautés à paraître. Gardez cette adresse dans vos favoris ou sur l'écran d'accueil de votre smartphone et vous serez constamment à la page !



DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Marchand de passés, 2006
La Guerre des anges, 2007
Les Femmes de mon père, 2009
Barroco tropical, 2011
Théorie générale de l'oubli, 2014

Aux éditions Gallimard

La Saison des fous, 2013

*Cet ouvrage a été numérisé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

- 1Le lecteur trouvera un glossaire en fin d'ouvrage. (*NdE*)
- 2Population habitant à la frontière nord de l'Angola. (*NdT*)
- 3Navigateur portugais qui pénétra au XV^e siècle l'intérieur des terres d'Afrique par le fleuve Zaïre. Mais Cão veut dire "chien", mot qui désigne aussi le diable. (*NdT*)
- 4Monastère des Hiéronymites à Lisbonne. (*NdT*)
- 5Sorte de merle. (*NdT*)
- 6L'auteur dit *brincar*, jouer, car ce verbe viendrait du latin *vinculum*, lien ou chaîne. (*NdT*)
- 7Ancien testament, Jérémie 13, 23. (*NdT*)